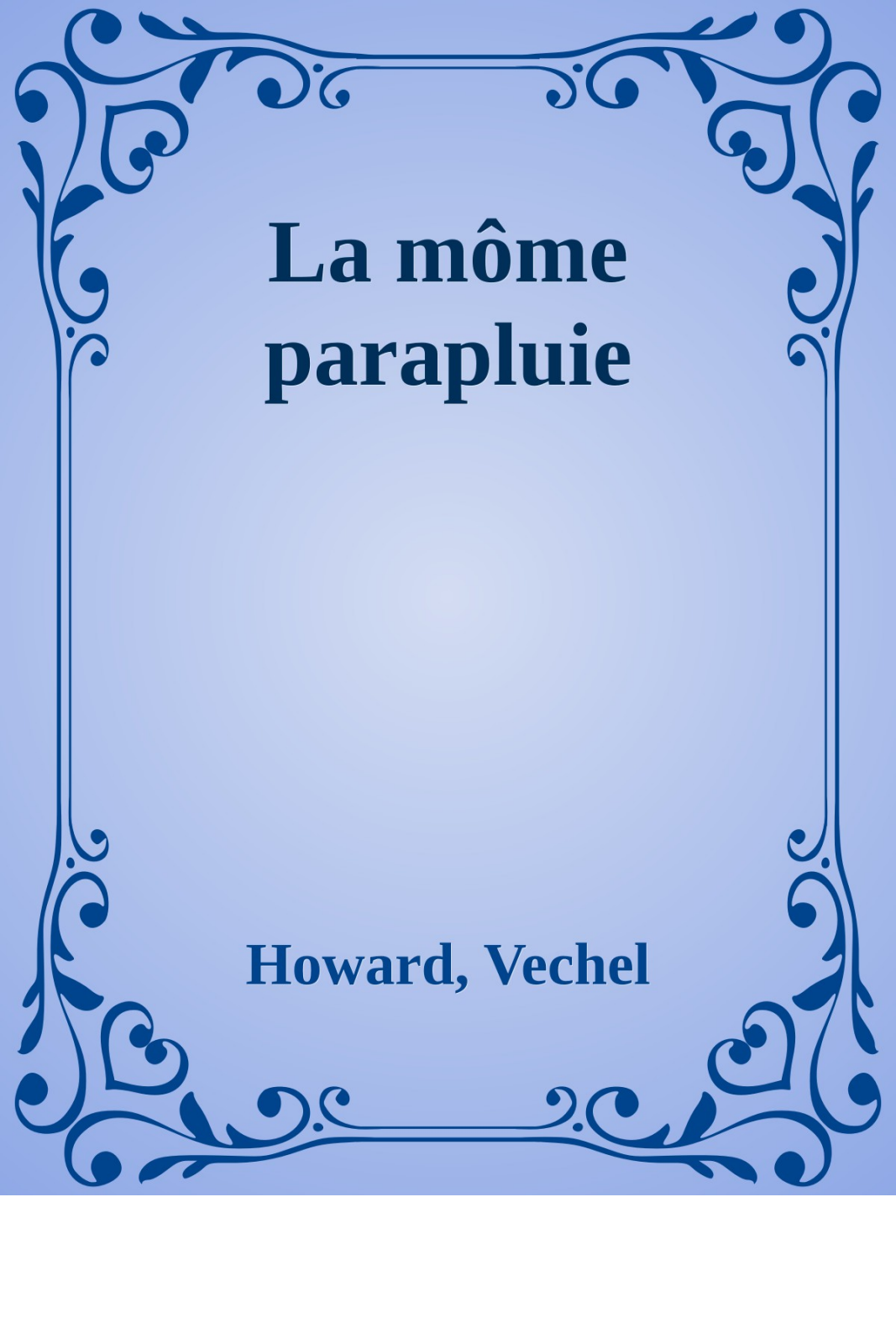


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

La môme parapluie

Howard, Vechel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

VECHEL HOWARD

La même parapluie

*Traduit de l'américain par
André Bellac*



nrf

GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Sous la direction de Marcel Duhamel

GALLIMARD

VEGHEL HOWARD

La même parapluie

(MURDER WITH LOVE)

Traduit de l'américain par André Bellac

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays, y compris la Russie. © *Librairie Gallimard*, 1960.

CHAPITRE PREMIER

Il filait sur le Strip, en direction du sud, dans la décapotable puce, toute neuve, qu'il avait louée. Il faisait chaud, à Las Vegas ; les piscines des grands hôtels et des motels étaient assaillies par des foules de baigneurs qui ressemblaient, à s'y méprendre, à la flore multicolore du désert. En fait, bien peu nageaient. La plupart étaient allongés à proximité des eaux javellisées ; leurs visages bardés de lunettes noires n'avaient, certes, rien de floral en soi, mais tous, à l'instar d'innombrables fleurs, se tournaient vers le zénith où planait le soleil.

Arrivé à Flamingo Road, il tourna à gauche, traversa Paradise Street et poursuivit sa route. Il guetta les noms de rues jusqu'au moment où il parvint à Lariat Lane, qui devait, d'après l'employé des téléphones, l'amener à Heavenly Knoll. Il aperçut alors, en face de lui, le tertre qui s'élevait, tel un sein dodu de sable, au-dessus de la plaine couverte de sauge, où les entrepreneurs venaient d'abandonner un fouillis géométrique d'immeubles cossus. Tout en haut, la silhouette d'une villa couronnait ce mamelon d'un éclatant tétin rose.

C'était bien la maison qu'il cherchait – 10, Heavenly Terrace – où habitait une certaine M^{me} Joy Taliaferro.

Il sonna ; un beau brin de fille répondit au carillon assourdi de la porte. Cette jeune soubrette aurait fort bien pu être une transfuge des troupes de girls qui se produisaient sur la scène des cabarets du Strip. Après tout, ce n'était nullement impossible. C'était une fille qui pétait le feu, bien balancée, toute bronzée, aux dents éclatantes, à la chevelure fauve décolorée par le soleil, à la poitrine généreuse et provocante. Dans ses grands yeux bleus, il nota une lueur qui n'avait rien d'ancillaire, lorsqu'elle le détailla, planté en chemise sport sur le dallage compliqué du seuil.

— Salut, mon chou ! dit-elle. (Elle se reprit.) Oh ! excusez-moi ! (Elle éclata de rire.) Bonjour, monsieur, finit-elle par articuler.

Il en avait vu d'autres. Aussi garda-t-il son flegme professionnel.

— Je voudrais parler à M^{me} Taliaferro ; est-ce possible, madame ?

Elle s'effaça et l'invita, d'un geste enjoué, à entrer. « Madame !

Vous avez entendu ça ! » souffla-t-elle à mi-voix, au passage du jeune homme, lorsqu'il s'avança dans le hall aux dalles blanches et roses.

Un peu plus loin s'ouvrait une vaste pièce bien fraîche. Un grand tapis blanc couvrait le carrelage d'une légère couche de neige ; des sofas aux tons pastels et des tables basses en bois de teck composaient le mobilier. Du fond de la demeure rose perchée sur la colline, des voix de femmes parvinrent jusqu'au visiteur, puis il y eut un brusque « flac ! » comme si quelqu'un avait plongé dans une piscine.

— Je crois que vous feriez mieux d'attendre ici.

La jeune femme en uniforme fuchsia sous un tablier blanc lui montra d'un geste la grande pièce et l'invita à l'y suivre. Elle portait de hauts talons et, en marchant, elle faisait tressauter tous ses appas.

— Je ne suis pas encore rodée, expliqua-t-elle. D'ailleurs, vous devez bien vous en apercevoir, je suppose. Je suis venue ici faire la petite cure classique. Je divorce, quoi... Je pensais trouver une place de serveuse, mais il y en a des tas qui arrivent ici avec la même idée. Je suis tombée sur un « On demande femme de chambre » dans les petites annonces. Alors, je m'exerce sérieusement. (Elle le regarda.) C'est bien M^{me} Taliaferro que vous voulez voir ?

— Oui, madame.

Il lui tendit alors sa carte. Son regard croisa de nouveau celui de ces yeux immenses, si avides de vivre. Puis il la regarda faire demi-tour. La courte jupe fuchsia froufrouta sur les cuisses bronzées et musclées ; elle s'éloigna dans un cliquetis de talons et se précipita vers une grande porte blanche à doubles battants.

Quand elle ouvrit, la lumière torride découpa un instant ses hanches et ses jambes sous la cotonnade et dissimula pendant quelques précieuses secondes la scène qui s'offrait. Il aperçut, dans un éclair, l'extrémité d'une piscine, le ciel brûlant et un mur rose. Au beau milieu, se tenaient deux jeunes femmes d'une incomparable beauté ; toutes nues, une serviette à rayures passée autour du cou, elles frottaient doucement leurs boucles courtes. Il perçut un éclat de voix, un rire ; puis les portes se rabattirent et il resta là, songeur, à se demander s'il n'avait pas eu des visions.

Il y eut alors un vague mouvement dans l'encadrement d'une porte, à l'autre extrémité de la pièce ; quand il tourna la tête, il aperçut un homme qui le regardait. C'était un gros gaillard trapu, vêtu d'une saharienne kaki et d'un short colonial, et coiffé d'un béret. Il

avait le teint basané, de grosses jambes poilues et restait planté là, à le dévisager, d'un air absolument impénétrable.

Ils étaient ainsi en train de se regarder tous les deux, quand soudain la grande porte blanche s'ouvrit à deux battants. Le visiteur détourna la tête, dans l'espoir de surprendre à nouveau ce charmant couple de jeunes femmes dévêtues. Mais elles avaient disparu ; il n'aperçut que le ciel, la piscine, le mur. Puis, deux silhouettes se dirigèrent vers lui, deux silhouettes féminines qui prirent couleur et substance quand les battants se refermèrent derrière elles. La première était une dame ravissante qui remplissait généreusement son pantalon de velours blanc. Derrière elle, venait la soubrette.

— Vous pouvez disposer, Letty, dit la dame.

La Vénus en fuchsia fit un preste « à gauche, gauche ! » et s'éloigna en se rengorgeant sur la neige laiteuse du tapis.

La dame portait, croisée sur la poitrine, une écharpe italienne de soie imprimée. Ses cheveux avaient un reflet de fumée laquée ; il était impossible, de prime abord, de deviner son âge. Elle était pieds nus et montrait ainsi deux frêles et ravissants petits petons en biscuit de Saxe dont chaque doigt, à l'ongle carminé, constituait déjà, à lui seul, un chef-d'œuvre de beauté raffinée.

Malgré le négligé de sa tenue, cette mignonne dame avait, dans l'ensemble, fort grand air. Une incontestable majesté planait comme un oiseau au-dessus de sa tête de patricienne. Et pourtant, il y avait autre chose aussi ; il le sentait très bien ; ça évoquait le murmure réfrigérant du climatiseur qu'il entendait derrière lui. C'était vraiment quelque chose de glacial.

Elle s'arrêta et fixa sur lui ses yeux gris-vert empreints d'un intérêt manifestement exagéré. Puis elle sourit et tapota légèrement ses dents blanches avec la carte de son visiteur. Il ne lui donna guère plus de vingt-huit ans et, pourtant, il était convaincu qu'elle était beaucoup plus âgée. Mais il aurait été bien incapable de dire comment cette certitude lui était venue.

— Madame Joy Taliaferro ? demanda-t-il.

Elle fit signe que oui.

— Vous êtes détective, n'est-ce pas ?

Elle lut alors la carte :

— *Service secret Gérard. Agence mondiale de détectives. Succursale de San Francisco ; directeur : John Church.*

— Oui, madame.

— Monsieur Church ?

— Lui-même.

La dame se trouvait plutôt flattée par l'éclairage de la pièce. Au grand jour, dans l'éclatante lumière du désert, on aurait aperçu, à la racine des cheveux, les cicatrices laissées par les opérations esthétiques. Et pourtant, il en avait l'impression, il risquait de se tromper. La poitrine, sous le tissu léger du foulard, était ferme et haute ; la peau beige au-dessus de la ceinture du pantalon de velours était soyeuse et douce. Malgré son âge, elle en jetait, pas d'erreur !

— Asseyez-vous, dit-elle.

Elle le conduisit, de l'autre côté du tapis de neige, à l'un des sofas pastel et ils s'enfoncèrent au creux des coussins. Elle prit alors une cigarette dans un coffret d'argent sur la table ; il lui donna du feu. Par-delà la flamme du briquet et la nuque inclinée de son hôtesse, il pouvait apercevoir, à ses pieds, les quartiers de l'Est. Un instant, il contempla, par la baie, les lointains bleuâtres peuplés de broussailles et de yuccas où s'épanouissent parfois les monstrueux nuages en forme de champignon. « Ce sont ses mains qui trahissent son âge », finit-il par conclure en se retournant vers la dame. Ses mains n'étaient plus jeunes.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle.

— Je suis à la recherche de Mira Whitney, dit-il. (Il guettait ses yeux.) Vous la connaissez, je crois ?.

Elle secoua lentement la tête.

— Jamais entendu parler d'elle, assura-t-elle.

Il fouilla alors dans sa poche-revolver et en sortit un petit calepin ; l'homme qui se tenait dans l'encadrement de l'autre porte disparut. Il feuilleta son carnet jusqu'à la page où il avait inscrit le numéro de téléphone. Il l'indiqua à M^{me} Taliaferro.

— C'est bien votre numéro de téléphone ?

— Oui, dit-elle.

— Mira Whitney vous a téléphoné, il y a dix jours, de l'hôtel Sands.

Elle secoua de nouveau la tête.

— Ce doit être une erreur, monsieur Church.

— Si c'est une erreur, elle l'a commise plusieurs fois. On a noté trois appels.

— Elle voulait peut-être joindre le propriétaire de la villa, observa M^{me} Taliaferro. Moi, je ne suis que locataire, vous savez.

Il la regarda.

— Vous n'avez rien à craindre, articula-t-il ; tout ce que je veux, c'est retrouver Mira Whitney.

Il regarda alors son interlocutrice éteindre soigneusement la cigarette qu'il venait de lui allumer. Elle se renversa au fond du sofa, ferma les yeux et deux larmes glissèrent sous ses cils.

— Qu'est-ce que cette pauvre fille a encore fait ? murmura-t-elle.

— Ma foi, elle a commencé par disparaître. Mon client est un industriel de San Francisco. Il appartient à une vieille famille de là-bas. Il y a une quinzaine, il est donc venu à Las Vegas voir sa femme. Elle y séjournait pour faire état de sa résidence ici en vue d'un divorce. Mon client voulait lui reprendre une bague : une émeraude sur diamants qui vaut une belle somme. Vous comprenez, cette bague appartient en fidéicommis aux biens de famille, et sa femme ne pouvait pas la garder. Elle le savait d'ailleurs lorsque mon client lui en fit cadeau au moment de ses fiançailles. En tout cas, pour résumer l'affaire, M. X a donc repris la bague, puis il s'est empressé de la remettre à cette dame Whitney...

Il se mit à la regarder fixement, intrigué par ses larmes. La tête ravissante de M^{me} Taliaferro s'agitait lentement de gauche à droite.

— Oh ! non, non, ce n'est pas possible !

— Mais si. M. X lui a payé aussi une Jaguar pendant son séjour.

— Les hommes se conduisent comme des enfants avec elle, murmura M^{me} Taliaferro.

— On le dirait. Ils se sont rencontrés à la piscine du Sands. Il la connaissait tout juste depuis quatre jours et ils ont décidé de se marier, dès qu'elle aurait obtenu son divorce. Il revint donc à San Francisco pour régler ses affaires avant de partir en lune de miel. Pendant ce temps-là, elle a mis les voiles. Il a essayé de lui téléphoner au Sands. Elle était partie sans laisser d'adresse. Il a encore attendu quelques jours, en se rongant les ongles ; il espérait toujours qu'elle lui ferait peut-être signe. Comme il ne voyait rien venir, il m'a finalement chargé de la retrouver.

Quand il eut fini, M^{me} Taliaferro se leva ; il admira une fois de plus sa taille de jeune fille, le galbe parfait de sa croupe gainée de velours. Il la regarda se diriger, avec une grâce languide, vers une commode adossée au mur, ouvrir un tiroir et en sortir un mouchoir en papier.

Tandis qu'elle se tamponnait soigneusement les yeux, il lui demanda :

— Est-ce que vous savez où elle se trouve, madame ?

— Non, répondit-elle, mais je ne pense pas d'ailleurs que ça serve à grand-chose de la chercher, monsieur Church.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je suis sûre que vous ne la retrouverez pas.

Elle revint au sofa, s'y enfonça de nouveau, puis s'étira, les bras allongés au-dessus de la tête ; le regard de ses yeux gris-vert revint alors se poser sur lui.

— Qu'est-ce qui vous faire dire ça ?

— Je sais qu'elle a déjà disparu et qu'on ne l'a pas retrouvée. Ça lui est arrivé, autant que je sache, à Cannes et à Acapulco. Elle est malade, monsieur Church. Il lui advient, pendant de longues périodes, de s'éclipser dans une maison de santé ou dans quelque retraite isolée pour se reposer et reprendre des forces. Puis elle se remet à vivre intensément pour un moment et, de nouveau, tout d'un coup, elle disparaît comme elle vient de le faire.

— Est-ce qu'elle a l'habitude, juste avant de prendre la poudre d'escampette, d'accepter de somptueux cadeaux de messieurs qui espèrent l'épouser ?

— Oui, j'en ai bien peur, dit tristement M^{me} Taliaferro. Pauvre petite ! Je suppose que c'est sa façon de gagner sa vie.

— Vous la connaissez bien, on dirait.

— Elle fréquente les villes d'eau, les stations balnéaires et climatiques tout comme moi, expliqua M^{me} Taliaferro. Vous savez, à moi, il me faut toujours l'été ; j'aime les endroits où les gens sont gais. J'ai aussi la passion de la roulette. C'est pourquoi je me trouve ici, dans cette ville à la fois grotesque et enchanteresse, pour environ un mois. Mais non, je ne peux pas dire que je la connaisse bien. Un jour, on la voit dans une décapotable, avec un beau monsieur, sur la route de Saint-Tropez, ses magnifiques cheveux noirs flottant au vent ; elle entre au casino de Monte-Carlo et tout le monde se retourne. Ou encore, la voici un après-midi sur la plage d'Acapulco. On la connaît vaguement, on bavarde avec elle, on entend parler d'elle, de sa maladie, de ses malheurs, de la façon dont elle s'accroche désespérément à la vie et dont elle traite les hommes. Et pourtant, je ne crois pas que personne la connaisse vraiment. Pour moi, elle demeure un véritable mystère.

— Si elle a joué ce tour si souvent, dit-il, je m'étonne qu'on ne l'ait encore jamais rattrapée. Un phénomène comme elle mériterait bien une bonne leçon !

La ravissante dame au pantalon blanc lui adressa un regard de reproche et secoua la tête.

— Oh ! non, monsieur Church, je ne pense pas que personne veuille lui faire du mal, ni lui donner une leçon. Est-ce que le monsieur que vous représentez en est là ?

— Non, dit-il. Il veut tout juste la retrouver et en avoir le cœur net. Vous voyez ce que je veux dire : savoir pourquoi elle a disparu et si elle va bien, maintenant.

— En somme, ce serait par chagrin, par inquiétude ou même par anxiété qu'il aurait pris cette initiative, plutôt que par ressentiment, non ?

— C'est tout à fait ça.

— Eh bien, dit-elle, autant que je sache, c'est le cas de tous ceux qu'elle a si romanesquement laissés choir. Il y a eu, par exemple, ce monsieur, à Cannes, un de ces riches industriels allemands d'après-guerre. Il était tombé amoureux d'elle, et tout le monde croyait qu'ils

allaient se marier, dès qu'il se serait débarrassé de sa femme. On disait qu'il l'avait couverte de bijoux, bourrée de valeurs mobilières. Et alors, un beau jour...

— Elle lui a fait son petit numéro d'escamotage !

M^{me} Taliaferro hocha la tête.

— Oh ! je vous assure, ce pauvre homme en a presque perdu la raison. Il a engagé des détectives pour essayer de la retrouver. Il s'est mis à négliger ses affaires. Pendant un an, il a traîné ses guêtres sur la Riviera pour tâcher de la dénicher ou dans l'espoir, tout au moins, de tomber sur quelqu'un qui l'aurait aperçue. Il me disait, chaque fois que je le rencontrais : « Oh ! ma chère madame Taliaferro, » est-ce que vous avez vu ma Mira, ma petite » Cheever ? »

— Cheever ? dit Johnny.

— Oui, c'est le nom sous lequel nous la connaissions autrefois.

— Miss ou madame ? demanda-t-il.

— Miss, je crois, dit M^{me} Taliaferro, après avoir réfléchi quelques instants. Je n'avais jamais vraiment causé avec elle, avant de la rencontrer ici ; les gens l'appelaient tout simplement la petite Cheever. Finalement, le pauvre homme de Cannes reçut un jour un mot d'elle. Elle était à Buenos-Aires. Elle lui avait écrit, m'a-t-il raconté, qu'elle allait bien et qu'elle gardait un souvenir ému des Journées qu'ils avaient passées ensemble. Elle l'avait abandonné, disait-elle, pour lui épargner un drame affreux. Elle le suppliait de l'oublier.

M^{me} Taliaferro éclata de rire.

— J'ai rencontré ce monsieur juste au moment où il quittait son hôtel, pour rentrer en Allemagne de l'Ouest. Il était *heureux*, croyez-moi si vous voulez, il était heureux de savoir qu'elle allait bien et qu'elle avait gardé un si bon souvenir de leur rencontre. Il ne lui en voulait pas, jamais de la vie ! (M^{me} Taliaferro fut prise d'un nouvel accès de rire.) Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Pourquoi vous a-t-elle téléphoné ? demanda-t-il.

— Je jouais à la roulette, un soir, au Sands, quand soudain j'ai levé la tête et l'ai aperçue, debout en face de moi. Elle m'a souri et, un peu plus tard, je suis allée bavarder avec elle. Je lui ai demandé de venir nager et déjeuner chez moi, le lendemain. Le lendemain matin,

elle m'a téléphoné qu'elle ne pourrait pas ce jour-là, mais qu'elle viendrait le surlendemain, si ça allait. J'étais d'accord. Et puis, elle a téléphoné à nouveau pour remettre le rendez-vous. Elle était prise, ses projets étaient très vagues. Et, bien entendu, je me suis dit qu'elle avait une nouvelle aventure.

Il fit un signe d'approbation.

— C'est sans doute à ce moment-là que mon client est arrivé !

— La dernière fois qu'elle m'a téléphoné, c'était pour me dire qu'elle partait et me demander si je voulais acheter sa Jaguar. J'ai refusé ; j'aurais pu l'acheter pour mes filles, mais je savais qu'elles se battraient pour la conduire.

— Vous avez donc des filles en âge de conduire une voiture ?

Elle acquiesça :

— Des jumelles.

— Je n'en crois pas mes yeux.

— Vous me flattez, monsieur.

Il se leva ; il se rappelait les deux filles nues qu'il avait aperçues au bord de la piscine et regretta que les battants de la grande porte blanche se fussent refermés si vite derrière la fringante soubrette.

— Parfait, madame, fit-il, je vous remercie de tout ce que vous avez pu me dire. Il va maintenant me falloir prendre congé.

M^{me} Taliaferro le reconduisit à la porte d'entrée. Il lui dit alors, en la regardant droit dans les yeux :

— Vous n'avez vraiment aucune idée de l'endroit où je pourrais retrouver Mira ?

— Non, assura M^{me} Taliaferro. Je crois que vous perdez votre temps, monsieur Church. Telle que je la connais, je suis à peu près sûre que vous ne la retrouverez pas. En tout cas, pas à Las Vegas.

CHAPITRE II

En descendant le mamelon sablonneux, au sortir de cette affriolante demeure rose de Heavenly Acres, il vit une fourgonnette déboucher de derrière la maison. Quand il vira en direction du Strip, il l'aperçut encore dans son rétroviseur ; elle aussi prenait le tournant.

L'histoire de la dame, pensa-t-il, compte tenu des côtés exotiques et romanesques de l'héroïne, était plausible dans ses grandes lignes et correspondait aux renseignements qu'il avait déjà. Tout était compréhensible, sauf les larmes de M^{me} Taliaferro. Elle ne poussait tout de même pas la sensiblerie à ce point-là !

Alors, pourquoi avait-elle pleuré ? se demanda-t-il.

Et si Mira Whitney était vraiment venue pour divorcer, qui est-ce qui l'avait fait filer ? Certainement pas son client.

Il se dirigea vers le palais de justice du comté,

gara sa voiture et entra. Il feuilleta le registre des divorces en cours et trouva, à la lettre W, le nom de Mira Cheever Whitney qui se séparait d'un Alan K. Whitney. L'adresse de M^{me} Whitney était celle de ses avocats : Temple, Beecroft et Spigner, Freinent Street. M. Whitney, lui, habitait Chicago. M^{me} Whitney n'avait plus que dix jours à passer à Las Vegas pour pouvoir faire état des six semaines obligatoires de résidence à Las Vegas.

A Fremont Street, les enseignes au néon brillaient en plein midi, les appareils à sous cliquetaient, les dollars d'argent tintaient gaiement sur les tables recouvertes de feutre vert. Dans les bars, des rangées d'hommes en chemise sport, perchés sur leur tabouret, tels des vautours au brillant plumage, contemplaient la chaussée écrasée de soleil. Dominant tous les autres bruits, on entendait sans cesse l'appel cadencé des numéros, aux tables de bingo (Sorte de jeu de loto, très en vogue aux Etats-Unis.).

Le cabinet de Temple, Beecroft et Spigner se trouvait dans un petit immeuble commercial en pierre grise, qui formait comme une tâche d'austérité au beau milieu de toutes ces lumières multicolores. Ce repaire de juristes se trouvait au premier étage sur la rue. Il y fut

accueilli par une secrétaire fort bronzée, vêtue d'un fourreau de coton imprimé et pourvue d'une queue de cheval ; elle était en train de se limer les ongles, les pieds calés sur son bureau, et contemplait la rue bruyante et animée ; un pro fond ennui se lisait dans ses yeux noisette, légèrement bridés.

— Bonjour, madame, dit Johnny.

Il resta immobile un instant ; la porte se referma derrière lui avec un long soupir, et la fille ramena sans se presser ses pieds sur le plancher.

— Je voudrais voir l'avocat de M^{me} Whitney, dit-il.

— Whitney ? répéta-t-elle. (Le nom lui disait quelque chose, il le vit dans ses yeux.) Une minute, je vous en prie, finit-elle par dire.

Elle se dégagea de son fauteuil, lissa sa robe de cotonnade sur ses cuisses et traversa la moquette, en direction de la porte.

— Votre, nom ? demanda-t-elle en se retournant.

— Church.

Lorsque la secrétaire eut disparu, il s'assit et alluma une cigarette. Il savait, pour en avoir déjà fait l'expérience, que c'était une ville où le travail n'était pas facile. Il avait dû toujours en être ainsi, se dit-il. Au début, il y avait les serpents à sonnettes pour vous détourner de votre tâche. Maintenant, c'était les femmes.

Un instant plus tard, la fille au fourreau de coton imprimé réapparut ; elle tenait la porte ouverte. Elle lui adressa un sourire langoureux.

— M. Beecroft va vous recevoir, annonça-t-elle.

— Merci.

Il se leva et réussit à passer devant elle sans se déchirer aux pointes de ses seins.

— La première pièce à gauche, mon chou, mur-mura-t-elle de ce ton familier qu'elles prennent toutes à Las Vegas, dès les premières minutes.

Dans cette ville, on vous donne toujours du : mon cher, mon chéri, mon chou et même : mon bijou ! Ça n'a pas grande importance,

sauf si c'est quelqu'un de votre propre sexe qui se met à vous appeler de cette façon-là.

La pièce de gauche était imposante ; il en était de même de la table de travail et de l'homme qui s'y trouvait installé. Il se leva pour accueillir Johnny, la main tendue, et lui dit, avec le sourire ensoleillé de l'Ouest :

— Je m'appelle Gene Beecroft. Comment va, monsieur Church ?

Tout, dans cet homme affable, le visage, les vêtements et la haute silhouette élancée, évoquait les vastes espaces. Mais, à bien regarder ses petits yeux ardoise, on s'apercevait qu'il devait rester encore de vilains serpents dans le secteur.

— Asseyez-vous, continua M. Beecroft. (Il remonta sa cravate noire en toussotant.) Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

Il avait commencé cette phrase sur un ton de fausset, mais les derniers mots sombrèrent onctueusement dans les notes graves. Johnny eut le sentiment, en s'asseyant, que l'avocat venait de le palper légèrement, en quête d'une arme que son visiteur aurait dissimulée sur lui ; à moins qu'il eût tout simplement voulu le mettre en posture d'encaisser ultérieurement un vache crochet du gauche.

Church alla droit au but :

— Je suis détective privé. Mon client, qui habite San Francisco, m'a chargé de retrouver une certaine M^{me} Whitney, prénom Mira, qui s'appelait précédemment Mira Cheever. Je crois savoir que vous êtes son avocat dans le divorce qu'elle a engagé ici.

— C'est exact, convint tranquillement Beecroft.

— Savez-vous où elle se trouve ?

— Bien sûr, répondit Beecroft.

— Pouvez-vous me donner son adresse ?

— Je pourrais, monsieur Church, mais vous pouvez être sûr et certain que je ne vous la donnerai pas. (Beecroft balançait alors une paire de bottes de cow-boy fourbies comme des cuivres sur son bureau et caressa sa tignasse rousse.) Pour ça, non, dit-il. Vous vous êtes trompé de porte.

— Il faut que je vous explique, reprit Johnny. Mon client avait l'intention d'épouser cette dame. Il lui a payé une Jaguar. Il lui a donné une bague de prix. Elle était descendue au Sands, mais elle a disparu.

— Ah ! N'en croyez pas un mot. Il s'agit probablement d'une autre personne, mon vieux. Moi, je la *connais*, ma cliente, et, croyez-moi, des accusations de ce genre ne tiennent pas debout. (Balançant de nouveau les jambes, il ramena ses pieds sous le bureau et se pencha vers son interlocuteur, le visage cramoisi.) Je *déteste*, m'entendez-vous, les allégations de ce genre, dit-il. Je ne crois pas un traître mot de *et* que vous me racontez, mon vieux. Je sais qui vous a engagé.

— Qui donc ? demanda Johnny.

Beecroft se redressa.

— Whitney. C'est lui qui vous paie ; c'est ce mari lamentable et dévoré de jalousie qui vous allonge vos honoraires. (Il se pencha de nouveau en avant, et ses yeux gris ardoise semblèrent soudain dépourvus de paupières.) Maintenant, un conseil, poursuivit-il. Primo, débarrassez-moi le plancher ; secundo, retournez là d'où vous venez et dites à votre *client* : « Rien à faire ! » Si vous revenez fourrer le nez dans mes affaires pour essayer de causer des ennuis à la petite dame, je vous ferai ramasser pour vagabondage. Est-ce que vous avez envie de passer un moment à l'ombre ?

— Non.

— Alors, mon vieux, murmura Beecroft, suivez mon conseil : du balai !

Quand il repassa par le bureau de la secrétaire, la fille au fourreau collant venait tout juste de quitter la porte pour se remettre à sa machine.

Johnny s'arrêta et la considéra ; elle leva alors les sourcils d'un air inquisiteur. Puisqu'elle avait écouté à la porte, elle savait pourtant bien ce qu'il voulait.

— Dites-moi...

Il s'interrompit brusquement. Beecroft se tenait dans l'embrasure de la porte.

— Je croyais vous avoir dit de les mettre, articula Beecroft

doucement.

— C'est ce que je fais, rétorqua Johnny. J'allais justement demander à cette demoiselle de m'indiquer le plus court chemin pour sortir de la ville.

Sur ce, il se hâta de faire demi-tour et de quitter le bureau.

Il descendit l'escalier, parcourut deux cents mètres dans la rue, passa sur le trottoir d'en face et revint sur ses pas. Il s'arrêta devant la devanture d'une chemiserie ; l'autre côté de la rue se reflétait dans la vitrine. Il aperçut alors un type en saharienne et en short. C'était le gars au béret qu'il avait déjà remarqué dans la maison rose de Heavenly Acres. Lui aussi s'était arrêté pour examiner une devanture.

Johnny Church poursuivit son chemin jusqu'au bar qui se trouvait juste en face de l'immeuble où Beecroft avait son cabinet. Avant d'entrer, il jeta un coup d'œil à la fenêtre du premier étage. La queue de cheval était toujours occupée à se faire les ongles. Au bout d'un moment, elle l'aperçut de l'autre côté de la rue. La jeune personne le gratifia d'un de ces sourires langoureux dont elle avait le secret. John s'efforça, de son côté, de charger d'un tas de messages le regard qu'il échangea avec elle, puis il entra dans le bar.

Il passa assez agréablement la fin de l'après-midi. Il prit tout son temps pour perdre vingt-quatre dollars à la roulette dans la salle de jeux voisine. Puis il revint au bar, dégusta une bière et contempla par la vitrine le défilé bariolé des passants, en adressant, de temps à autre, un coup d'œil à la secrétaire de l'avocat.

Ce faisant, il songeait à la femme qu'il recherchait et s'aperçut soudain que tout ce qu'il savait sur elle l'ensorcelait. Elle l'avait intrigué dès le début, dès le moment où son client, Hamilton Sprague, homme d'affaires entre deux âges, lui avait raconté son histoire, la veille, entre la poire et le fromage, en déjeunant au Palace Hôtel de San Francisco.

— Ce n'est pas tellement que je veuille récupérer la bague, avait-il dit. Ça m'est égal, si elle la garde. Je peux bien en faire faire une copie. Et pour la voiture, tant pis ! Mais c'est elle, que je veux retrouver. Je voudrais être sûr qu'elle n'a pas d'ennuis. Et puis, je voudrais découvrir *pourquoi* elle m'a plaqué. Il a dû lui arriver quelque chose. Je veux savoir quoi. Il faut absolument que je le sache.

Johnny avait évité de regarder M. Sprague, car le pauvre bonhomme s'était tellement échauffé, en lui racontant son histoire,

que des larmes brillaient derrière ses lunettes. Sprague avait bien dépassé la cinquantaine, et sa mésaventure, aux yeux de Johnny Church, paraissait assez banale : un vieux type, une fille jeune ; la fille refait le type. Ce n'était pas plus compliqué que ça. Du plan hautement sentimental où l'avait portée le brave idéaliste épris de beauté, Johnny ramena toute l'affaire à un niveau plus terre à terre. Tout d'abord, il lui avait demandé d'où venait la fille. Sprague lui avait répondu qu'il croyait savoir qu'elle était originaire de New York. L'une de ses grandes vertus, à ses yeux, expliqua-t-il, avait été son refus de parler de ses origines ou de son passé. Elle voulait vivre totalement dans un présent intense et magnifique ; elle ne lui en avait pas moins donné, bien entendu, l'impression d'être intelligente et très cultivée ; elle avait beaucoup voyagé et devait être d'une très bonne famille.

— Pouvez-vous me donner son signalement ? avait demandé Johnny.

— Son signalement ? avait répété Sprague.

Il était devenu tout songeur en disant cela.

— Pourriez-vous m'indiquer, par exemple, la couleur de ses cheveux ?

— Noirs..., avait dit Sprague d'une voix absente et dolente. D'un noir aile-de-corbeau, comme on dit. Les plus beaux cheveux du monde ; et d'un éclat !...

— Et les yeux ?

— Noirs... non, plutôt bleuâtres. Mais on dirait qu'ils sont noirs, tout à fait noirs et d'une sincérité totale. Ils débordent tellement de vie et de passion ! On les sent si pénétrés du caractère éphémère de la vie, ici-bas !

— Elle aussi, elle a été bien éphémère.

M. Sprague n'avait pas relevé cette remarque.

— Elle me rappelait, poursuivit-il, un oiseau que j'avais tenu une fois dans ma main. Quand j'étais enfant, j'ai trouvé un jour ce bel oiseau ; il avait une aile brisée ; je n'oublierai jamais mon émotion lorsque je le tins dans mes doigts ; cette impression de vie extraordinaire, toute vibrante, prisonnière de ce corps si frêle !

— Elle était frêle d'allure ?

— Ma fois, non. Une plastique superbe. Magnifique. Mais, malgré tout, elle me donnait cette impression. L'oiseau m'échappa et s'envola dans un buisson ; je n'ai jamais pu le retrouver. (M. Sprague s'était arrêté et refoulait ses larmes.) Je suppose qu'il est mort dans ce coin-là. Et aujourd'hui, j'ai ce même sentiment de tragédie, quand je pense à elle. Je n'aurais pas dû l'abandonner. J'avais comme un pressentiment qu'elle n'en avait plus pour longtemps à vivre. Maintenant que j'ai eu le temps d'y penser, je m'aperçois que cette intuition m'est venue de tout ce qu'elle a dit et de tout ce qu'elle a fait, malgré sa formidable gaieté.

— Qu'est-ce qui clochait alors, chez elle ?

— Je ne sais pas exactement.

M. Sprague avait sorti un mouchoir pour se moucher. Puis il avait commandé une autre vodka nature.

Johnny avait fini par savoir que la femme en question avait environ vingt-cinq ans, mesurait un mètre soixante-cinq et pesait environ cinquante-cinq kilos. Un peu avant la fin du déjeuner, Johnny avait dit à M. Sprague :

— Je vous demande pardon, mais, si je dois entreprendre cette enquête, j'aimerais réunir le plus d'éléments possibles avant de démarrer. Est-ce que vous avez eu des rapports avec elle ?

— Pardon ? avait demandé distraitemment M. Sprague.

— Oui, est-ce que vous avez couché avec elle ?

— Non, avait répondu M. Sprague en rougissant de regret et de chagrin, bien plus, apparemment, que de honte !

CHAPITRE III

Vers cinq heures moins le quart, Beecroft, coiffé d'un chapeau mou blanc, sortit de son bureau avec un autre homme. Ils montèrent en voiture et disparurent ; puis, à cinq heures précises, la queue de cheval réapparut à la fenêtre. Pendant qu'elle se refaisait une beauté devant sa glace à main, il alla à la porte du bar et ils échangèrent de nouveau un regard. Quand la fille eut disparu, il s'installa dans un compartiment au fond de la salle, mais face à la rue. Elle ne tarda pas à entrer et vint s'asseoir en face de lui.

Il jeta un coup d'œil sur la rue pleine de soleil : un homme s'arrêta, hésita une seconde, puis disparut. C'était le type en saharienne, coiffé d'un bérét.

Une serveuse arriva :

— Alors, mes pigeons, qu'est-ce que vous prenez ? demanda-t-elle.

— Un coup de brutal, mon ange ! annonça la fille.

— Pour moi, ce sera une bière. (Il examina les yeux noisette, légèrement bridés, vit le bout de la langue rose pointer et glisser lentement sur la lèvre supérieure, rouge et sensuelle.) Merci d'être venue, reprit-il.

Il devinait son manège. Elle était en train de le jauger et calculait ce qu'elle pourrait tirer de lui. Elle finit par sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Je voudrais l'adresse de M^{me} Whitney. Elle continua à sourire.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je vous la donnerai ?

— Vingt dollars, proposa-t-il. Elle fit un signe de refus.

— Ça pourrait me coûter ma place, mon chou. Il haussa les épaules.

— Dans ce cas, j'essaierai de m'en tirer autrement.

On les servit ; il avala sa bière sans la quitter des yeux.

Elle descendit sa gnôle d'un seul coup, comme un homme, se leva et dit :

— Merci pour le verre, hein ! Il poussa un soupir.

— Asseyez-vous, dit-il. (Elle consentit à se rasseoir. Il la regarda.) Vous avez vu Mira Whitney ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle a de si formidable ? A ce qu'on me raconte, il suffit de la regarder pour perdre la tête.

Elle secoua la tête pensivement :

— Elle est très belle. Elle a vraiment de ça. Mais ce n'est pas seulement une question de beauté. Il y a quelque chose en elle d'attirant. Quand elle entre, on a l'impression qu'il va se passer des choses. Vous comprenez ce que je veux dire, mon chou ? C'est comme une grande actrice. Vous n'avez jamais vu des vieux films de Garbo ?

— Si, *La Dame aux Camélias*.

— C'est ça, eh bien, Garbo, c'est un peu comme cette souris-là. Gene Beecroft lui-même a marché... Je ne sais pas pourquoi. Il lui envoie des fleurs, il essaie d'obtenir un rendez-vous, il lui téléphone tout le temps.

— Quand est-ce qu'il lui a parlé pour la dernière fois ?

— Je ne sais pas.

Il eut le sentiment qu'elle mentait.

— Vous ne connaissez pas son adresse ? Vraiment ?

— Si, mais je vous répète que ça pourrait me coûter ma place. Si vous faites des histoires à Mira Whitney, elle ira le dire à Beecroft. Et Beecroft voudra savoir comment vous l'avez dénichée.

— C'est pas moi qui le lui dirai et, de toute manière, je n'ai pas l'intention de lui faire des embêtements, à cette dame.

— Vous savez, Beecroft ne rigole pas ; faut pas chercher à le doubler, lui. S'il vous a dit de les mettre, mon chou, vaut mieux les

mettre. C'est quelqu'un, ici ! Il a le bras long !

Elle continua son baratin, pour faire monter son prix ; il la laissa parler ; elle finit par réclamer cent dollars pour lui communiquer l'adresse de Mira Whitney. Elle savait qu'il marcherait. Elle savait aussi que ce n'était pas lui qui payait, mais un riche client. Il finit par casquer. Alors, une fois les billets dans son sac à main, elle ajouta :

— Ça fait deux jours que Beecroft cherche à la joindre. Sa propriétaire ne l'a pas revue. (Elle se leva et lui décocha son sourire langoureux.) L'oiseau s'est envolé, voilà tout ! conclut-elle.

Il la regarda sortir ; la taille de guêpe se détacha dans la lumière du soir, quand elle déboucha dans la rue. Il jugea plus prudent de sortir par la cuisine du bistrot ; il se retrouva dans une venelle. Il passa ensuite dans la cuisine d'un autre restaurant-bar et émergea finalement dans une rue latérale.

Le soleil avait disparu derrière la crête aride des montagnes ocre. Johnny remonta le Strip en direction de son motel. Il prit une douche, passa un complet léger et accrocha son Magnum sous son veston ; le crépuscule tombait sur la ville ; un petit vent sec s'était levé.

L'adresse que lui avait donnée la secrétaire de l'avocat correspondait à une rue située à l'autre bout de la ville, dans les quartiers nord de Las Vegas. Sur le Strip et dans le centre, le néon rougeoyait. Les noctambules devaient être en train de s'habiller, de prendre un cocktail, de se préparer à dîner. Les croupiers et les chefs de parties disposaient leurs jetons en petits tas et battaient les cartes ; les barmen pressaient les citrons ; les filles sculpturales des troupes de girls se reposaient en costume d'Eve, dans leur loge, avant de passer leur tenue de scène. Il faisait nuit. Il avait l'adresse de Mira Whitney et il sentait son sang battre plus fort dans ses veines. Pourtant, à faire ce métier-là, les femmes avaient perdu pour lui tout mystère et tout charme ; il en avait trop vu sous un jour cruel et impitoyable. Mais, avec cette petite Whitney, c'était autre chose. Il se rendait bien compte qu'elle n'était pas comme les autres ; sa curiosité, il le sentait, n'avait rien de professionnel ; il était surtout impatient de la voir en chair et en os.

L'immeuble où elle habitait – ou avait habité – dans l'appartement 10 B, donnait sur Panamint Drive, rue relativement récente mais dont les maisons n'avaient pas l'aspect flambant neuf des lotissements de Heavenly Acres. Ici, du moins, le gazon, les arbres et les arbustes avaient eu le temps de pousser.

Il gara sa voiture sous un poivrier et éteignit les feux de position. Il examina un certain temps l'immeuble, construction de planches, dans le style ranch, disposée en forme d'avion. Il y avait un bâtiment central flanqué de deux ailes, abritant des garages en sous-sol. Les portes des appartements donnaient sur un balcon. Chaque aile comptait dix appartements ; l'aile B se trouvait sur sa droite, et l'appartement 10 B était tout au bout du balcon. Il réussit à déchiffrer le numéro et la lettre dont l'acier chromé brillait faiblement à la lueur du lampadaire. Les fenêtres n'étaient pas éclairées.

Il allait sortir de sa voiture, lorsqu'il aperçut le rougeoiement d'une cigarette à l'intérieur d'une limousine garée dans l'ombre, le long du trottoir, de l'autre côté de la rue. Il attendit un moment, démarra, alluma ses phares et fit le tour de l'immeuble. De l'autre côté s'étendait un terrain vague ; en passant derrière, il aperçut également des balcons et un escalier qui accédait à une rangée de poubelles et à un parking.

Lorsqu'il descendit de voiture pour traverser le terrain vague, le lampadaire du coin projeta son ombre devant lui. Il avait une torche électrique à la main. Le sable s'infiltrait dans ses chaussures et des graines hérissées de piquants s'accrochaient au bas de son pantalon. Il s'arrêta pour écouter, lorsqu'il atteignit l'escalier de derrière, puis il s'assit et vida le sable de ses souliers. Il entendit dans les appartements voisins, au-dessus de lui, un bruit de vaisselle, le rire d'une femme, le tintamarre d'une télévision. On passait un western. Quand il eut fini de renouer ses lacets, ce fut au rythme d'une galopade et d'une fusillade qu'il gravit le petit escalier.

Une fenêtre flanquait la porte du 10 B. Par les interstices des stores, il aperçut, dans l'obscurité, le reflet pâle d'un poêle en faïence. Il sonna et entendit l'écho mourir à l'intérieur. Il essaya alors de manœuvrer la poignée de la porte. En vain. On avait fermé à clé, mais la serrure ne l'arrêta pas. Il lui fallut moins de deux minutes pour faire jouer le pêne avec un morceau de celluloïd. Une fois dans l'appartement, il braqua sa torche sur une petite cuisine impeccable, d'une propreté méticuleuse. Elle avait l'air de n'avoir jamais servi. Le salon, meublé dans le style Scandinave, dégageait la même impression. Il n'y avait pas trace de livres, ni de magazines ; sous le bureau, dépourvu lui-même de tout accessoire, la corbeille à papiers était vide ; les cendriers étaient propres.

Mais dans la chambre à coucher, c'était autre chose. Dès qu'il eut passé la porte, un parfum exotique et obsédant lui monta aux narines. Il se trouva plongé dans une atmosphère d'intense féminité, où se

mêlaient les effluves des sels de bains, des lotions et des dessous. Un instant, ce fut comme si elle était présente, comme s'il découvrait son visage dans le faisceau de la lampe électrique. Il fut presque sur le point de céder au charme envoûtant de cette femme.

Il découvrit, dans un placard, des vêtements, de luxueux bagages constellés d'étiquettes étrangères, des robes du soir, des tailleurs, des robes, une rangée de chaussures pointure 36, toutes d'origine française ou italienne ; les tiroirs de la commode étaient pleins de dessous charmants et vaporeux. Braquant sa torche sur le dessus d'un guéridon, il aperçut la photographie d'une jeune fille dans un cadre d'argent. Elle se tenait devant un mur bas, sur une terrasse qui dominait la mer, et la brise marine agitait l'extrémité de ses cheveux noirs et lustrés. Elle avait quinze ou seize ans, elle était incroyablement belle ; et pourtant, ce ne fut pas tellement sa beauté qui lui saisit le cœur. Ce fut la nature de son expression, à la fois pure, nostalgique, presque éthérée, et pourtant intensément vivante. Sous cette enveloppe adorable et appétissante, transparaissaient passion et tendresse, innocence et expérience. Envoûté, il contempla ses lèvres ; il comprit alors cette passion qu'elle avait pour l'amour, pour la vie. Sa bouche semblait avide de baisers, de mots d'amour.

C'était Mira, il le savait. Il l'avait deviné avant même de prendre le portrait, de le sortir du cadre et de lire, au verso : *Mira sur la terrasse d'Antibes, avril 1948.*

Tout à côté du cadre, il découvrit aussi, dans un cendrier, une cigarette égyptienne à bout doré à moitié fumée, marquée de rouge à lèvres. Un coffret à bijoux, en cuir bleu foncé, portait les initiales M. C. en or. Il espéra un instant pouvoir retrouver la bague que son client avait offerte à la jeune femme, mais le coffret ne contenait que des bijoux de théâtre. Pourtant, il remarqua, dans le tiroir inférieur du coffret, une photocopie : l'acte de naissance de Mira Taliaferro, de sexe féminin, née à Saint-Tropez, département du Var, quelque vingt-six ans plus tôt.

Taliaferro ! Il considéra longtemps cette photocopie, la remit dans la boîte et sortit. Il traversa alors le salon et pénétra dans la petite cuisine ; arrivé à la porte de derrière, il éteignit sa torche, resta un moment la main sur la poignée : la fusillade et la galopade se poursuivaient avec la même frénésie.

Lorsqu'il ouvrit la porte, les premières étoiles punctuaient déjà le ciel, au-dessus du terrain vague. Il entendit soudain une sorte de froufrou à sa gauche. Un formidable gnon, qu'il n'aurait pu parer ni

esquiver, lui atterrit sur le crâne. Il y eut alors dans sa tête comme une brusque flambée de douleur et de lumière. Puis, plus rien. Rien que la nuit fraîche et noire, rien que les étoiles emportées dans leur valse lente à travers l'immensité du ciel.

CHAPITRE IV

De nouveau, il entendit la galopade et les coups de fusil, puis le roulement d'un tambour. Il imagina la scène classique de western : les cavaliers lancés sur une route poussiéreuse, éternels poursuivants et éternels poursuivis. Puis tout devint très vague. Pourquoi était-il toujours plongé dans l'obscurité de cette cuisine de Panamint Road ? Pourquoi était-il assis et pourquoi sa tête lui faisait-elle si mal ?

A ce moment-là, il se souvint du coup de matraque et il se rendit compte qu'il se trouvait dans une chambre climatisée et éclairée. La lumière filtrait à travers ses paupières et, au bout d'un moment, il entrouvrit les yeux pour voir où il était.

C'était une pièce magnifique, dont le mobilier évoquait vaguement l'Orient. La longue table à thé, devant l'énorme sofa blanc, semblait d'origine chinoise ; et sur un paravent blanc était peinte une pagode. Une jeune femme blonde, n'ayant pour tout vêtement, lui semblait-il, qu'une chemise d'homme rose, était affalée sur le sofa et jouait du tam-tam avec une paire de baguettes. Elle paraissait s'ennuyer et avait l'air de mauvaise humeur. A peine avait-il ouvert les yeux qu'elle s'arrêta de jouer et s'écria :

— Pour l'amour du ciel, bande de voyous ! Quand est-ce que vous allez fermer ce machin-là ?

Personne ne répondit. Johnny déplaça alors un peu la tête et aperçut les deux jeunes gens. Assis à une table, ils mangeaient des sandwiches et buvaient de la bière en regardant la télévision.

— Dites donc, les gars, si vous voulez vraiment devenir cow-boys, pourquoi que vous ne foutez pas le camp une bonne fois chez les cow-boys ? cria la fille en chemise rose.

Elle prit un verre sur la table à thé, à côté d'elle, et s'humecta les lèvres.

Les deux types attablés avaient enlevé leur veste et l'avaient pendue au dossier de leur chaise. Ils portaient des chemises de sport ; des petits revolvers automatiques étaient logés dans un étui, sous leur aisselle. Le premier était blond, le second brun ; ils avaient tous les

deux de longs cheveux ondulés qui leur retombaient en boucles sur le front. Leur visage était lisse et complètement dénué d'expression. Ils avaient disposé leur chaise, de manière à pouvoir surveiller Johnny sans rien perdre de la télévision.

On ne lui avait pas ligoté les mains. Elles reposaient sur ses cuisses et il aperçut son calepin, son portefeuille et son revolver sur la table où mangeaient les deux gars. Au bout d'un moment, il referma les yeux, attendit et, tout d'un coup, il entendit une porte s'ouvrir.

Alors, levant presque imperceptiblement la paupière, il aperçut quelqu'un qu'il avait déjà vu, un jeune homme sur le retour, au visage aimable mais dur, couronné d'une touffe de cheveux dorés qui lui donnait un air juvénile. Vêtu d'un smoking blanc, il s'était planté dans l'encadrement de la porte et considérait John Church.

— Mitch...

Les deux types, à la table, saluèrent le nouveau venu. Ils se levèrent comme à l'arrivée d'une altesse royale, et l'un d'eux ferma la télévision.

Derrière Mitch, il aperçut des arbustes. Le parfum nocturne du désert entraît par la porte ouverte. Il comprit qu'il se trouvait dans un bungalow du Nevada Grande, le plus chic et le plus récent des palaces du Strip. Mitch Barry, chanteur de charme devenu acteur de cinéma, effectuait alors un tour de chant au Nevada Grande. En passant dans le Strip, ce matin-là, pour se rendre à Heavenly Acres, il avait aperçu une photo grandeur nature de Barry, exposée dans une vitrine, à l'entrée de l'hôtel. L'affiche annonçait : *Actuellement, l'incomparable Mitch Barry.*

L'incomparable Barry referma donc la porte et entra :

— Il bouge toujours pas ? demanda-t-il. Peut-être que vous avez cogné trop fort.

— Mitch, s'enquit alors la fille en chemise d'homme rose, qu'est-ce qui se passe ?

Elle s'était levée, elle aussi.

— Poupée, dit Barry, en lui jetant un coup d'œil, enlève donc ma chemise et va t'habiller, veux-tu ? Passe un peu dans ta chambre. J'irai te chercher tout à l'heure. Maintenant, j'ai à faire.

— Qu'est-ce que c'est que ces gorilles ? demanda la fille, en désignant les deux gars debout près de la table.

— C'est pas des gorilles, c'est des amis. Magne-toi, veux-tu ?

Il s'avança, lui sourit et lui flanqua une claque sur les fesses.

— Et ce grand mec-là, qui c'est ? demanda-t-elle en regardant Johnny.

— Ça, c'est la question la plus calée, réservée aux fortiches. Maintenant, mets-les, veux-tu ?

Il lui tourna le dos et s'avança alors vers Johnny, qui ouvrit les yeux et le dévisagea fixement.

— Alors ? dit-il en regardant Johnny d'un air dur.

Le détective put entendre, dans le silence qui suivit, la fille qui poussait des jurons en s'habillant dans la chambre à coucher.

— Voyons ce portefeuille, articula Barry.

Il se dirigea vers la table ; le jeune homme brun le lui tendit.

— C'est un détective privé. Voici sa licence.

Barry sortit la carte du portefeuille, y jeta un coup d'œil. Il examina également le permis de port d'armes et le permis de conduire. Il remettait ces pièces dans le portefeuille, lorsque la fille sortit de la chambre à coucher ; elle avait revêtu une robe blanche décolletée et tenait une écharpe à la main.

Barry l'entraîna vers la porte et sortit avec elle. Il lui dit quelque chose à voix basse ; une musique de danse entra en même temps que des effluves de sauges et de lauriers-roses. Pendant ce temps-là, les deux types quittèrent la table et vinrent se planter devant Johnny. Au bout d'une minute, Barry, essuyant le rouge à lèvres de sa bouche, les rejoignit.

— Où est cette photo ? demanda Barry.

Johnny secoua lentement la tête :

— Vous vous êtes trompé de gars, dit-il.

Alors, le blondinet s'avança et le gifla un bon coup. Juste au

moment où Johnny voulut se lever de son siège, le brun, à son tour, entra en action et lui flanqua son poing en pleine poire.

« C'est bon, se dit-il en voyant de nouveau danser trente-six chandelles, fais pas l'imbécile. Pour l'instant, ils ont tous les atouts. » Il sortit son mouchoir de sa pochette et le porta à son nez. Il saignait. Quand il rouvrit les yeux, il aperçut le blondinet qui tendait à Barry une feuille de papier à lettres ; le brun lui présentait un magazine. Barry sortit un stylo de sa poche et le passa à Johnny, avec le magazine et le papier.

— Ecrivez quelque chose là-dessus, intima Barry.

Johnny prit le stylo, le papier et le magazine d'une main, il disposa ce matériel sur ses genoux et, sans cesser de se tamponner le nez avec son mouchoir, il réfléchit un moment, puis il traça en capitales d'imprimerie : *« Le renard brun et rapide saute par-dessus le chien paresseux. »*

— Maintenant, écrivez : cinquante mille dollars, en chiffres, dit Barry.

Dès qu'il eut fini, Barry lui arracha le papier et le posa sur la table. Puis, il sortit une enveloppe de sa poche, déplia la lettre qui s'y trouvait et la disposa à côté de la feuille de Johnny.

Il revint alors vers le détective et lui tendit la lettre :

— C'est vous qui avez écrit ça ? demanda-t-il.

Johnny prit la lettre ; il lut le message très simple, légèrement énigmatique, écrit au crayon sur une feuille de papier réglé : *Est-ce que vous voulez voir les têtes ? Allongez immédiatement 50000 dollars. Ne faites pas l'idiot, sinon les photos paraîtront avec les têtes dans le magazine que vous savez.*

Barry lui tendit une photographie qui représentait un couple au lit, dont la nudité était à peine cachée par un drap. On avait coupé les têtes.

Johnny leva les yeux vers Barry :

— C'est vous ?

— Oui.

Barry le regardait d'un air toujours aussi sombre.

— Qui c'est, la fille ?

— Comme si vous ne le saviez pas !

— Quand est-ce qu'on a pris cette photo ?

— Lundi soir.

— Moi, je suis arrivé ici ce matin, déclara Johnny, et je peux vous le prouver.

— Vous avez pu partir et revenir.

— Je peux prouver que non. Je suis ici pour une affaire sérieuse. Qu'est-ce qui vous fait penser que je vous ferais chanter ? Je suis assermenté. J'ai une licence.

— Et les cinquante mille dollars ? dit Barry avec mépris. C'est pas à guetter par les trous de serrure qu'on peut gagner ça ! Sans compter que vous l'avez pistée...

Johnny le contempla un moment :

— Vous voulez dire M^{me} Whitney ? (Barry fit signe que oui.) Dans ce cas, pouvez-vous me dire comment je pourrais l'avoir filée, alors que je ne l'ai pas encore retrouvée ?

— Qui vous a demandé de la retrouver ?

— Un client de San Francisco,

— Pourquoi ?

— Elle devait l'épouser.

Barry le regarda.

— Est-ce que vous pouvez le prouver ?,

Il fit signe que oui. Son nez avait cessé de saigner.

— Passez-moi le téléphone et mon portefeuille.

Le type brun prit son portefeuille sur la table et le lui lança. Johnny en retira la carte de Hamilton Sprague sur laquelle étaient

imprimés les numéros de son bureau et de sa maison. Mais au moment où il allait décrocher le téléphone qui se trouvait sur une table, à côté de son fauteuil, Barry lui dit :

— Bon, ça va, laissez tomber.

Johnny le regarda.

— Vous ne voulez pas que j'appelle ?

Barry secoua la tête.

— Je vous fais confiance, dit-il. (Il regarda d'un air maussade les truands qui jouaient avec leurs revolvers.) Allez faire un tour, leur dit-il.

Les deux types jetèrent un regard morne à Johnny, s'approchèrent de la table, mirent leur veste et sortirent.

Mitch Barry s'assit sur le sofa et alluma une cigarette. Il posa la lettre de chantage et la photographie mutilée sur la table à thé, en face de lui, et les regarda fixement.

— Quand est-ce que vous avez reçu cette lettre ? demanda Johnny.

— Ce matin. Elle a été postée à Las Vegas hier soir à cinq heures. (Son regard se durcit.) Qu'est-ce que c'est que cette histoire de remariage ?

— Il faut d'abord que je vous signale que cette femme a un passé un peu louche, dit Johnny. (Il se renversa dans son fauteuil et tâta délicatement du bout des doigts le côté gauche de son crâne. Il sentit une bosse et une croûte de sang coagulé dans ses cheveux.)

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? demanda Barry.

— Eh bien, voilà ! Elle a, semble-t-il, la manie de soulager les messieurs de cadeaux précieux, de leur promettre de les épouser, puis de disparaître. Elle s'y prend si bien que personne ne lui en veut.

Il raconta à Barry l'histoire de son client avec Mira Whitney, ainsi que quelques détails rapportés par M^{me} Taliaferro.

— Je n'en crois rien, déclara Mitch Barry ; j'ai roulé ma bosse, mon vieux, et j'ai été marié trois fois. Il y a belle lurette que j'en connais un rayon sur les gonzesses, mais je n'en crois rien.

— Qu'est-ce qu'elle vous a pris ?

— Rien.

Johnny secoua la tête : « C'est-à-dire, rien jusqu'à présent », pensa-t-il. Il contempla la lettre. « Cinquante mille dollars, songea-t-il, ça fait un gros paquet. » Il regarda Barry.

— Comment avez-vous fait sa connaissance ?

— Je l'ai aperçue vendredi dernier à la piscine de l'hôtel. Nous venions de terminer une répétition du spectacle. Je me trouvais là avec mon imprésario. Elle était toute seule. Comme d'habitude, des gens venaient me demander des autographes. (Barry s'arrêta.) Vous savez ce que c'est...

— Oui, j' imagine la scène, dit Johnny.

— Eh bien, continua Barry, toutes les fois qu'elle me jetait un coup d'œil, c'était comme si je n'étais plus rien du tout, ou peut-être comme si je n'étais plus qu'un cendrier ou un machin comme ça. Bien sûr, ça m'en a fichu un coup d'être réduit à cet état-là, sans compter qu'elle en jette vachement... Alors, je me suis approché d'elle et je me suis présenté. Je lui ai proposé d'aller prendre un verre. (Il s'arrêta.) Vous connaissez sans doute ma réputation.

Johnny fit signe que oui.

— J'ai lu le papier sur vous, dans le magazine en question.

— Le pire, c'est que c'était vrai. Encore un truc comme ça dans cette sacrée feuille de chou et je sais fichu. (Il tapota la photographie.) Ce cliché-là avec les têtes dessus et je suis vraiment flambé. Le studio dénoncerait mon contrat.

— Ainsi, vous avez tout de même réussi à l'avoir dans votre lit, observa Johnny songeur.

Il se souvenait du visage merveilleux et plein de vie. Il se souvenait de ce parfum envoûtant et il se rendit compte que cette nouvelle ajoutait encore à sa désillusion.

— Oui, je l'ai eue dans mon lit, mais sans plus, reprit Barry. Oui, croyez-moi si vous voulez, sans plus. Elle me rendait fou. Je suis comme ça. Et, je vous le jure, il faut que je la retrouve.

Johnny le regarda pensivement. Tout d'un coup, il se sentit mieux. En somme, cette femme prenait tout et ne donnait rien. C'était la clé de l'énigme. Il s'était lancé à la recherche d'une superbe sadique, d'un feu follet ; elle ne laissait dans son sillage que des dupes, éperdues d'amour. Il lui vint alors à l'esprit qu'au fond elle devait vraiment avoir horreur des hommes.

— En tout cas, continua Barry, juste au moment où quelque chose d'intéressant aurait pu se produire, voilà la porte de la chambre qui s'ouvre sur quelqu'un qui prend cette photo.

— Est-ce que vous avez aperçu le photographe ?

— Non. Il faisait noir, dans la chambre. Je n'ai vu que l'éclair du flash. Il s'était envolé avant que j'arrive à la porte.

— Ça se passait à quelle heure ?

— Vers deux heures, lundi soir, ou plutôt mardi matin. Après le dernier spectacle.

— Et vos petits copains, où se trouvaient-ils avec leurs pétards, à ce moment-là ?

Barry haussa les épaules :

— Je n'avais pas besoin d'eux. Ils étaient au casino. (Il se passa la main dans les cheveux et regarda Johnny.) Et maintenant, qu'est-ce qu'il me reste à faire ?

— Qu'est-ce qui s'est passé, après l'instantané au flash ?

Barry lui raconta qu'il s'était précipité vers la porte, mais que, le temps de traverser le salon, le type avait disparu dans la nuit. Il avait dû revenir dans la chambre à coucher prendre quelques vêtements. Il y avait trouvé Mira Whitney, tout effrayée et bouleversée, semblait-il ; elle était déjà en train de se rhabiller. Elle lui dit qu'elle était sûre que son mari l'avait fait suivre pour prendre cette photo.

Elle lui avait expliqué que Whitney était follement jaloux d'elle et qu'il ne voulait pas divorcer. Elle était sûre qu'il essayait d'obtenir un flagrant délit ou un truc comme ça, pour avoir prise sur elle.

Johnny secoua la tête :

— En tout cas, on ne peut pas en conclure nécessairement que

Whitney essaie de vous faire chanter.

— Je n'ai jamais dit ça. J'ai pensé qu'il avait peut-être engagé quelqu'un pour la filer et que le type en question pouvait avoir eu cette idée tout seul.

— Possible, reconnut Johnny.

C'était, à ses yeux, l'une des trois possibilités. Mais, par ailleurs, il y avait beaucoup de types, à Hollywood et à Las Vegas, qui avaient sans cesse l'œil braqué sur des personnalités comme Mitch Barry, dans l'espoir de les surprendre en fâcheuse posture. Mais ces gars-là étaient des durs, rompus à ce genre de pratiques et d'une extrême prudence. Ils prenaient des photos à coup sûr, quand ça payait. Enfin, troisième possibilité, Mira Whitney pouvait avoir un complice et avoir monté toute l'affaire, avec le concours d'un truand. Et pourtant, il finit par conclure que ça ne lui ressemblait pas ; ça ne collait vraiment pas avec ce qu'il savait d'elle.

— Bon. Quand est-ce qu'elle vous a laissé en rade ? demanda-t-il à Barry.

— Quand j'eus fini de m'habiller et que je suis revenu dans le salon, elle avait disparu. Moi, je croyais qu'elle m'attendait, mais elle avait filé. Je ne savais même pas où elle habitait ; elle n'avait pas voulu me le dire. Je ne connaissais même pas son numéro de téléphone.

— Alors, comment avez-vous trouvé son appartement ?

— Mes copains se sont renseignés auprès des chauffeurs de taxi qui la connaissaient bien. Elle se trimbalait toujours en taxi. Ils ont découvert son appartement, mais elle n'y était pas. Le gérant de l'immeuble ne savait pas où elle était ; pourtant, elle avait laissé ses affaires. Alors, j'ai dit à mes gars de l'attendre. Elle ne serait tout de même pas partie sans ses bagages. (Barry, ce disant, regardait Johnny d'un air plein d'espoir.) Vous ne croyez pas ? Et ce divorce, qu'est-ce que c'est ?

Johnny secoua la tête.

— Vous en savez autant que moi, dit-il, et il se leva.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda Barry. (Il tapota la photographie décapitée.) Je suis vraiment sur des charbons ardents, moi, mon vieux.

— Allez trouver le district attorney, lui conseilla Johnny.

Mais, brusquement, il se ravisa. Les flics allaient s'occuper d'elle. On lui ferait des histoires ; or, son client ne voulait pas de ça.

D'ailleurs, Barry secouait la tête.

— Non, je ne peux pas faire ça. Ça se saurait. Et puis, elle risquerait d'être poursuivie.

— Alors, vous n'avez qu'à payer les cinquante mille dollars.

— Mais je ne les ai pas ! J'ai des tas de pensions alimentaires à verser. D'ailleurs, même si j'avais le négatif de cette photo, comment m'assurer qu'ils n'ont pas tiré un tas de positifs ? Ils pourraient continuer à me saigner à perpète !

— D'après ce que je sais, c'est dans leurs habitudes.

— Bon, vous êtes détective. Alors, donnez-moi un conseil.

Johnny se dirigea vers la table, prit son revolver et son calepin :

— Ils vont vous téléphoner, dit-il. Essayez de les faire lanterner. Dites-leur de vous rappeler un peu plus tard et contactez-moi.

Il lui laissa le nom de son motel.

— Vous allez continuer à la rechercher, n'est-ce pas ?

— Pardon ; je m'en vais la *retrouver*, rectifia Johnny.

— Alors, vous allez travailler pour moi aussi. D'accord ?

— Pas si vite, on va examiner ça, monsieur Barry.

Il fit alors brusquement demi-tour et sortit. Puisqu'il avait déjà un client, il estimait que c'était pour lui qu'il devait travailler à la retrouver. Et s'il s'intéressait aux ennuis de Mitch Barry, c'était uniquement parce que, ce faisant, il avait peut-être une chance de tomber sur la piste de Mira. Mais, pour l'instant, il lui semblait évident que cette piste était aussi celle qui menait à la maison rose, sur la colline ; il allait donc s'y rendre sans tarder.

Sa voiture était restée dans le quartier nord de Las Vegas, derrière l'immeuble de Panamint Drive ; il prit donc un taxi pour aller la chercher. Lorsque le taxi passa devant l'immeuble, il eut un instant, l'impression que l'appartement 10 B était éclairé et il fit arrêter le chauffeur. Mais il s'aperçut que c'était, en fait, l'appartement d'à côté.

Le taxi fit le tour du pâté de maisons. Johnny paya et reprit sa voiture. A peine avait-il contourné la moitié de l'immeuble en sens inverse, lorsque les phares d'une autre voiture prirent le virage derrière lui. Il n'y fit guère attention, jusqu'au moment où il quitta North Main pour entrer dans la Cinquième Rue : la voiture le suivait toujours. Il n'y avait rien d'extraordinaire à cela, mais il se tint sur ses gardes et, au coin de Bonanza Avenue, il se livra à un petit manège. Il se dirigea à nouveau vers North Main et, à ce moment-là, il fut à peu près certain qu'il était suivi, car la voiture tourna, elle aussi, à l'ouest.

Il se mit à faire de petits tours par les voies transversales et finit par revenir dans la Cinquième Rue. Il était presque sûr d'avoir semé le type, mais il y avait beaucoup de voitures à cette heure-là (Il était un peu plus de neuf heures.) et elles se dirigeaient toutes vers le Strip ; il ne pouvait jurer de rien. En tout cas, il retourna à son motel pour changer de chemise et téléphoner à la petite dame de la maison rose.

Il indiqua le numéro de téléphone à la standardiste. Ce fut la voix de la ravissante qu'il eut au bout du fil.

— Ici, Church à l'appareil. J'ai quelques renseignements qui vous intéresseront, madame Taliaferro.

— Quels renseignements ?

— Je ne peux rien vous dire au téléphone.

— J'allais sortir, dit-elle. Vraiment, monsieur Church, je vous ai dit tout ce que je savais sur cette dame. Je ne veux plus être impliquée en quoi que ce soit dans cette histoire.

— Mais, justement, ces renseignements vous mettent dans le coup.

Il y eut un silence.

— Très bien, dit-elle sèchement, venez demain matin, mais pas avant onze heures.

Elle raccrocha. Il fut tenté, un instant, de lui retéléphoner pour lui demander un rendez-vous dans la soirée, mais il se dit que ce serait une erreur. Comme il n'appartenait pas à la police régulière, elle n'était pas obligée de le recevoir dans sa maison rose ni de lui faire ses confidences. Par ailleurs, ça ne servirait à rien de la braquer.

Il prit le téléphone pour commander un double whisky au bar du motel et un bifteck au grill. Puis il se déshabilla et prit une douche.

Il était en train de s'essuyer tout en examinant la blessure de son crâne dans la glace de la salle de bains, lorsqu'il entendit du bruit dans la chambre. « Déjà le garçon ! » pensa-t-il. Il enfila aussitôt sa robe de chambre. Mais, à peine sortait-il de la salle de bains qu'il reçut sur la nuque un coup à assommer un bœuf. Il s'effondra aussitôt, mais deux bras le rattrapèrent et d'autres poings se mirent à lui marteler les côtes. Finalement il reçut un coup de genou dans le ventre ; on le lâcha et il s'affala sur le plancher, où il resta tout recroquevillé, le souffle coupé, à endurer un horrible martyre.

Quand le garçon entra, il avait suffisamment récupéré pour se traîner jusqu'à son lit. Il avala le whisky et en commanda un autre. Il s'aperçut alors qu'il n'avait même pas vu les types qui venaient de le dérouiller. Toutefois, il en avait entendu un lui dire, au moment de partir : « Maintenant, tâche de ne pas moisir ici ! »

Jusqu'alors, il s'était fait une règle de vie : ne jamais, sous aucun prétexte, sortir de ses gonds pendant le travail. Quand on se met en colère, on perd la tête et on risque de bousiller une affaire et de se faire bousiller par-dessus le marché. Mais, maintenant, il avait balancé cette règle par-dessus bord. Il resta là, en proie à une fureur impuissante. Il aurait voulu tuer quelqu'un !

CHAPITRE V

Lorsqu'il se réveilla, un klaxon hurlait dans le Strip, et le petit palmier, à sa fenêtre, gémissait et faisait bruire son feuillage. Quand il s'assit sur son lit, Johnny gémit aussi. Il se leva ; il était de mauvaise humeur et, pendant une demi-heure, il lava ses plaies à l'eau chaude. Puis il se rasa, s'habilla et alla prendre son petit déjeuner au grill-room de l'établissement.

Quand il eut fini, il était presque onze heures. Il se dirigea vers la cabine téléphonique, dans le hall du motel, appela Mitch Barry et lui donna le numéro de téléphone de M^{me} Taliaferro.

— Je vais y rester un certain temps, lui dit-il, je vous appellerai en sortant.

— A quelle heure pensez-vous qu'ils vont me téléphoner ? demanda Barry.

— Quand ça leur chantera ! répliqua-t-il. Ils se couchent tard, vous savez, ces types-là ; ils sont très occupés à prendre toutes leurs photos ! Dites-moi,

Barry, où étaient vos gardes du corps à neuf heures, hier soir ?

— Ici, répondit Barry.

— Vous êtes bien sûr qu'ils n'étaient pas en planque du côté de chez M^{me} Whitney ?

— Non. Ils étaient ici, répéta Barry. Après dîner, ils sont allés au spectacle de neuf heures et demie. Ils se sont rendus à l'appartement de M^{me} Whitney deux ou trois fois pendant la journée, deux ou trois fois le soir, mais ils ne sont pas du tout restés en planque là-bas.

— Je me fous pas mal de ce qu'ils font, dit Johnny, tant qu'ils ne viennent pas se fourrer dans mes pattes !

Et il raccrocha. Evidemment, les deux gorilles de Barry l'auraient tabassé à coups de crosse, se dit-il. Ça ne devait donc pas être eux qui avaient fait le coup. Seuls, de véritables professionnels de la déraille avaient pu lui flanquer une tournée de ce genre. C'étaient des flics, ou

d'anciens flics, ou peut-être même des détectives privés, des gars qui ont le coup pour assaisonner quelqu'un sans laisser de traces.

De nouveau, il fit jouer le carillon de la maison rose et, de nouveau, la sémillante soubrette vint lui ouvrir en lui lançant une oëillade prometteuse, avec toute la chaleur accueillante du Far West. De nouveau, elle l'introduisit dans le grand salon où il faisait si frais, avant d'aller chercher sa maîtresse. Mais, ce matin-là, les charmes de la fille ne lui firent aucun effet.

M^{me} Taliaferro arriva immédiatement. Elle était habillée comme la veille ; elle était toujours pieds nus. Il la regarda traverser le grand tapis blanc. Elle avait l'air revêche, glaciale même.

— Eh bien, monsieur Church ? dit-elle de sa voix raffinée.

— Vous m'avez menti, madame, lâcha-t-il brutalement.

Elle rougit.

— A quoi faites-vous allusion ? demanda-t-elle.

— A Mira Taliaferro.

A ces mots, la dame lui lança un regard si perçant que ses yeux gris-vert semblèrent crépiter d'étincelles. Puis elle s'enfonça lentement au creux du sofa.

— Comment avez-vous découvert le pot au rose ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— J'ai forcé la porte de son appartement et j'ai déniché son acte de naissance.

Il comprenait maintenant les pleurs de la veille. Des larmes tremblaient encore au bout de ses cils.

— C'est bon, dit-elle, j'ai menti ; c'est ma fille aînée. Mais tout ce que je vous ai dit d'elle n'en est pas moins vrai.

— Y compris le fait que vous ne savez pas où elle se trouve ?

— Non, je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous ne saviez pas qu'elle avait un appartement ici ?

— Je croyais qu'elle était descendue au Sands.

— J'ai la preuve, continua-t-il, qu'elle était encore à Las Vegas lundi soir.

M^{me} Taliaferro secoua la tête :

— Je vous ai dit tout ce que je savais.

Il s'assit dans un fauteuil, en face d'elle ; et quand, après avoir tamponné ses yeux, elle le regarda, il secoua la tête :

— Pas tout à fait, si je comprends bien, dit-il.

— Monsieur Church, lui rappela-t-elle aigrement, c'est de mon propre gré que je vous ai parlé d'elle. Je ne vous dois absolument pas de comptes. Vous voulez savoir où elle est. Je vous répète que je n'en sais rien. Maintenant, puis-je vous conseiller de ne plus gaspiller votre temps et l'argent de votre client et de retourner à San Francisco ?

Il s'y attendait à celle-là !

— Est-ce que ça vous ferait plaisir de savoir qu'un mandat d'arrêt a été délivré contre elle ?

La dame lui lança brusquement un regard vert, brûlant de colère.

— Elle n'a rien fait de mal, protesta-t-elle. Un imbécile est tombé amoureux d'elle ; il lui a offert une bague et une voiture. Je ne vois pas pourquoi il mettrait la police à ses trousses. Vous m'avez dit, vous-même, qu'il ne voulait pas lui causer d'ennuis.

— Il pourrait changer d'avis.

— Il lui a *donné* la bague et la voiture...

— Il les lui a données à la suite d'un accord verbal, rectifia-t-il. Elle avait accepté de l'épouser. Il ne lui aurait jamais donné une bague de prix, un bijou de famille, s'il n'avait pas été entendu qu'elle entrerait dans sa famille en l'épousant.

— Eh bien... (M^{me} Taliaferro s'interrompit, haussa les épaules et prit une cigarette dans son sac. Elle baissa alors les yeux en s'inclinant pour allumer sa cigarette à la flamme du briquet qu'il lui tendait.) En tout cas, poursuivit-elle, en soufflant la fumée, il faudrait tout d'abord qu'on la retrouve !

Il demeura silencieux un moment, la regarda, puis il dit :

— Je comprends maintenant pourquoi vous m'avez menti, étant donné la façon dont opère cette jeune femme. Vous avez deux autres filles et vous voulez défendre leur réputation. Mais je ne comprends pas très bien vos rapports actuels avec votre fille Mira.

— Et je ne vois pas pourquoi je vous les expliquerais, répliqua-t-elle d'un ton acerbe. Vous menacez de la poursuivre et, si je n'approuve pas sa conduite, franchement, je ne vois pas qu'elle ait commis le moindre délit !

« Bon, se dit-il, si elle m'a menti, je peux en faire autant. »

— Ecoutez, reprit le jeune homme, jouons cartes sur table. A parler franc, j'ai envie de rentrer à San Francisco. Ça m'est égal de retrouver cette dame ou non. Mais il faut que je puisse rapporter à mon client une histoire qui tienne debout.

— Il n'y a rien d'invraisemblable dans ce que je vous ai dit, répondit-elle.

Son attitude et sa voix avaient brusquement changé. Elle n'était plus aussi désagréable.

— Vous n'êtes peut-être pas remontée assez loin, observa-t-il. (Il pensait de nouveau à la photographie.) Dans l'histoire que vous m'avez racontée hier, elle était déjà grande et elle avait des aventures ?, dit-il.

M^{me} Taliaferro le regarda fixement quelques instants. Puis, par la fenêtre, elle contempla le ciel bleu. Mais, de toute évidence, ce n'était pas le ciel qu'elle avait en tête. « Elle songe au passé », se dit-il. Et ce qui lui revenait à l'esprit devait lui faire de la peine, car son visage, au lieu de s'adoucir, se durcit.

— Très bien, dit-elle. Je vais commencer par le commencement.

L'été qui suivit sa première année d'université, elle avait fait un voyage en Europe avec d'autres jeunes filles et, à Monte-Carlo, elle avait fait la connaissance d'un jeune aristocrate italien, le comte Carlo Solis de Taliaferro, dont elle était tombée amoureuse. Elle avait épousé le comte à l'automne et Mira était née l'année suivante à Rome.

— Mira a toujours eu un côté que je ne saurais décrire, dit-elle. (Elle le regarda.) Le mot que je cherche est « marquée ». C'est comme si cette enfant avait été marquée. Oui, on avait cette impression-là !

» Quand Mira eut seize ans, poursuivit-elle, on s'aperçut qu'elle était tuberculeuse ; on l'envoya en Suisse dans un sanatorium d'où elle sortit au bout d'un an suffisamment guérie pour mener une vie normale. Elle épousa presque aussitôt un jeune Américain du nom de Cheever. La vie de bâtons de chaise qu'elle mena avec Cheever la ramena au sanatorium peu après son mariage ; pendant ce temps-là, Cheever rencontra une autre femme et entreprit de divorcer. (M^{me} Taliaferro secoua la tête.) Mira ne s'en est jamais consolée. Elle n'a pas pu oublier Cheever. Ensuite, elle a vécu comme je vous ai dit. Elle nous considère même, nous, sa famille, comme des étrangers. Mira ne veut plus de liens durables avec personne ; elle n'a plus d'amis.

Pendant ces explications, Johnny avait tiré son calepin et pris quelques notes. Il écrivit : *Téléphoner au mari, à Chicago*. Il se rendit compte qu'il aurait dû le faire plus tôt.

— Eh bien, dit brusquement M^{me} Taliaferro en quittant le sofa, je crois que c'est à peu près tout, monsieur Church.

Il se leva aussi, mais il n'avait pas l'intention de partir.

— J'ai quelques questions à vous poser.

Elle le regarda un instant.

— Très bien, dit-elle. (Il s'aperçut qu'elle était très nerveuse ; il eut pourtant l'impression qu'il n'était pas à l'origine de cette nervosité et qu'il ne faisait qu'y contribuer.) Allons à la piscine, proposa-t-elle, c'est l'heure de mon bain de soleil.

Il la suivit et passa la grande porte blanche qui donnait sur la piscine. Ils allèrent ensuite s'asseoir à une table, sous un parasol. Elle renversa la tête sur le dossier du fauteuil, pour exposer son visage au soleil.

— Vous ne saviez pas qu'elle était venue ici pour divorcer ? demanda-t-il.

— Non, dit-elle en fermant les yeux. Je l'ai rencontrée à la roulette. Je n'ai su qu'elle s'était remariée qu'après lui avoir parlé.

A ce moment-là, une voiture s'arrêta à l'extérieur. Il entendit la porte d'entrée s'ouvrir, puis des éclats de voix.

— Les fillettes ! murmura M^{me} Taliaferro. (Elle rouvrit les yeux et

le regarda.) Vraiment, monsieur Church, je crains de n'avoir vraiment plus rien à vous dire.

— Il reste encore quelques petits détails, dit-il, sans lâcher son idée.

Il éprouvait une curieuse impression. C'était comme si Mira était là, à côté... Ou qu'elle venait de partir, laissant derrière elle ce parfum envoûtant, inoubliable. Puis, les jumelles arrivèrent et captèrent toute son attention. C'étaient les deux jolies filles qu'il avait aperçues, la veille, au bord de la piscine. Elles n'étaient plus dans le costume d'Eve, bien sûr, mais elles avaient gardé toute leur séduction dans leur tenue de tennis, culotte courte, chemisier et espadrilles.

Elles avaient la même taille, la même allure : elles étaient très belles, chacune à sa manière ; leurs yeux et les contours de leur ravissant visage lui rappelèrent immédiatement ceux de la photographie et de leur mère. Leurs cheveux flous, coupés court, étaient bouclés. L'une était châtain, l'autre blond cendré. Et, tout comme leur mère, ces créatures sculpturales dégageaient une impression de majestueuse dignité. Mais il n'y avait en elles pas le moindre soupçon de froideur. Si la mère pétait des flammes, pensa-t-il, les jumelles auraient pu lui rendre des points. Elles le dévisagèrent avec curiosité ; elles avaient l'air de calculer l'angle sous lequel elles allaient ajuster leur tir, pour mieux le descendre.

Il se leva et les regarda, M^{me} Taliaferro fit alors les présentations.

— Fillettes, dit-elle, sans le moindre enthousiasme, je vous présente M. Church. C'est le détective qui est venu hier. Il connaît bien notre Mira, maintenant. Monsieur Church, poursuivit-elle, je vous présente mes filles, Lucerne...

La blonde lui sourit.

— Lu pour les amis, précisa-t-elle.

— Et Lausanne, dit M^{me} Taliaferro.

La jumelle aux cheveux châtain ajouta :

— Anne pour les amis.

— Elles n'ont jamais aimé leur prénom, commenta M^{me} Taliaferro. Comme vous pouvez le deviner, elles sont nées en Suisse.

Enchanté de faire votre connaissance, dit John Church aux jeunes filles.

— Fillettes, maintenant allez vous déshabiller. Reposez-vous un moment avant le déjeuner.

Les jumelles obéirent ; une porte dans le mur, à l'autre extrémité de la piscine, s'ouvrit, et l'homme au béret, qui avait manifestement ramené les jeunes filles du tennis, puis conduit la voiture au garage, referma la porte derrière lui. Il portait un sac en plastique, plein de balles de tennis et trois raquettes. Il avait, lui aussi, des espadrilles. Il jeta un coup d'œil à Johnny, lança un regard bref et respectueux à M^{me} Taliaferro et disparut derrière la maison.

Johnny se rassit.

— Est-ce que votre mari est ici avec vous, madame ?

— Ah ! grand Dieu ! non ! s'écria M^{me} Taliaferro. Il y a des années que je suis divorcée. L'homme qui vient de passer et qui semble vous intriguer, c'est Sig, mon chauffeur.

— Vous l'avez engagé ici, à Las Vegas ?

— Non, fit-elle, d'un air excédé. Sig est mon chauffeur depuis longtemps. (Elle le regarda.) Vraiment monsieur Church... (Elle s'interrompit. Le téléphone tintait dans une autre pièce. La sonnerie s'arrêta soudain. M^{me} Taliaferro poursuivit.) Vraiment, je ne vois pas où vous voulez en venir.

Il pensa qu'elle allait lui dire de disposer, mais la servante parut.

— Le téléphone, madame.

— Excusez-moi, dit-elle rapidement. Elle traversa la cour dallée et disparut dans la maison.

A ce moment précis, les jumelles montrèrent le nez. Elles portaient des bikinis blancs, tenue de pure forme qui, en réalité, les faisait paraître encore plus déshabillées que si elles avaient été complètement nues.

Elles pouvaient avoir dix-sept ou dix-huit ans, mais elles avaient peut-être déjà passé vingt ans. Leur air soumis – que démentait la lueur de curiosité qui brillait dans leurs yeux – leur port de déesses, la beauté épanouie de leur corps, tous ces détails indiquaient un âge plus

avancé. Pourtant, il y avait en elles quelque chose d'enfantin qui l'intriguait, comme un air de chien battu. A les voir approcher, il eut l'impression de deux détenues qui saisissaient l'occasion de faire une brève escapade à l'air libre.

Il fit mine de se lever, mais Anne, la brune, lui dit :

— Oh ! je vous en prie, ne vous dérangez pas, monsieur Church.

Elles restèrent un instant silencieuses ; elles lui souriaient en l'examinant. Puis Lu, la blonde, demanda :

— Vous êtes envoyé par un homme que Mira a rencontré à Las Vegas, n'est-ce pas ? Il essaie de la retrouver ?

— Exact.

— Est-ce qu'il est vraiment tombé amoureux d'elle ? demanda Anne.

Il fit oui de la tête :

— C'est tout au moins l'impression que j'ai eue.

— Ils tombent tous amoureux d'elle, dit Lu. Elle les exploite, elle se moque d'eux et puis elle disparaît.

Il prit son paquet de cigarettes et en offrit aux jeunes filles. Mais elles secouèrent la tête :

— Nous ne fumons pas, déclara Anne.

— On nous le défend, ajouta Lu.

Il alluma une cigarette ; elles avaient beau parler d'un ton tout à fait naturel, il sentait dans leur voix comme un soupçon de révolte.

— Est-ce que vous avez vu votre sœur pendant son séjour ? demanda-t-il.

Puis, comme elles secouaient lentement la tête, il leur posa une autre question :

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

Il s'aperçut alors qu'elles se métamorphosaient. C'était comme si ses questions avaient projeté une ombre sur ces créatures parfaites,

plantées en plein soleil. De vieux souvenirs, des années tragiques et désenchantées semblèrent surgir brusquement dans leurs regards.

— Ça fait bien longtemps, finit par dire Anne.

— Où était-ce ? demanda-t-il.

Elles le regardèrent, puis jetèrent un coup d'œil derrière lui et, soudain, elles firent volte-face et plongèrent ensemble dans la piscine.

— Fillettes ! s'écria d'une voix furieuse M^{me} Taliaferro qui venait de revenir par-derrière. Je croyais vous avoir dit d'aller vous reposer !

Les jumelles réapparurent à la surface et nagèrent jusqu'à l'autre bout de la piscine. Puis, leurs silhouettes ambrées émergèrent du bassin ; elles se tenaient debout sur le bord, secouant leur chevelure bouclée au-dessus de l'eau.

— Fillettes !

— Nous allons nous reposer, maman, dit l'une d'elles.

— Nous voulions juste plonger pour nous rafraîchir, fit l'autre.

Johnny se leva et se tourna vers M^{me} Taliaferro.

— Quelles belles filles ! dit-il. Elles doivent attirer bien des garçons dans cette maison.

— Merci, répondit sèchement M^{me} Taliaferro. (Tandis qu'elle parlait, on entendit à nouveau la sonnerie du téléphone.) Monsieur Church, continua la dame, je voudrais que vous disiez à votre client combien je regrette ce qui s'est passé ; j'espère, moi, sa mère, qu'il essaiera de la comprendre et de lui pardonner. Vous pouvez lui raconter toute cette triste histoire.

— Vraiment ? demanda-t-il.

Il la regarda et secoua lentement la tête.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Il aperçut alors la soubrette à la porte du salon. Elle le regardait.

— Vous êtes bien M. Church, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-il.

— On vous demande au téléphone.

Il adressa un coup d'œil à M^{me} Taliaferro :

— Je me suis permis de donner votre numéro de téléphone à un ami ; je lui ai dit que je serais chez vous un moment. Je peux prendre la communication ?

— Je vous en prie, fit-elle sèchement.

Il entra dans le salon et suivit la servante dans une vaste antichambre dallée, entre la salle à manger et le salon, où se trouvait le téléphone. Il remercia la jeune femme, s'assit dans un fauteuil de rotin et prit le récepteur.

— Ici, Church.

— Un type vient de me téléphoner, dit Mitch Barry. Il veut l'argent ce soir.

— Qu'est-ce que vous avez répondu ?

— J'ai essayé de le bluffer ; je lui ai dit que je m'en foutais, qu'il pouvait publier la photo.

— Vous faites des progrès.

— Vous croyez ? Ecoutez ; il m'a dit : « Apportez » l'argent ce soir ou alors nous ne nous contenterons » pas de publier la photo. On descendra quelqu'un » que vous aimez bien. » J'ai demandé : « Qui donc ? » Il a répondu : « Peut-être bien vous. »

— C'est tout ?

— Non. Je lui ai dit de me rappeler dans une heure, et j'ai raccroché.

— Je vais passer vous voir dans un instant.

Il raccrocha et suivit des yeux la soubrette qui disposait des napperons sur la table de la salle à manger, tout en l'observant. Il lui sourit :

— Comment vous appelez-vous ? »

Elle se dirigea vers la porte.

— Letty, Letty Clark.

— A quelle heure êtes-vous libre, ce soir, Letty ? (Il parlait à voix basse, pour qu'elle en fasse autant.)

— Ça dépend de l'heure à laquelle ils dînent, dit-elle dans un murmure. Je suis libre après la vaisselle. Quand Sig ne me descend pas en ville, je vais prendre le bus.

— Vous ne couchez pas ici ?

Elle fit signe que non.

— Pourtant, il y a une belle chambre avec salle de bains pour la bonne !

— Et la cuisinière ?

— C'est Sig qui fait la cuisine. Il est valet-chauffeur ; c'est lui aussi qui fait le marché. Il promène les jumelles et il s'occupe un peu de tout. C'est le factotum de la patronne.

— De M^{me} Taliaferro ?

Elle acquiesça.

— Letty, dit-il rapidement, est-ce que vous avez aperçu une autre jeune femme dans les parages, une brune ?

— Non, je n'ai vu personne, à part elles et vous.

— Est-ce qu'il pourrait y avoir une autre personne habitant ici ? Est-ce que vous allez dans toutes les pièces ?

— Je ne vais jamais dans l'aile des jumelles. M^{me} Taliaferro m'a défendu de m'y rendre sous aucun prétexte et de m'occuper d'elles ; elle les a habituées à se débrouiller toutes seules.

— C'est exact ! lança une voix glaciale et furieuse. (C'était M^{me} Taliaferro.)

Johnny se retourna ; elle était debout derrière lui, sur le seuil du salon, mais la servante ne pouvait pas la voir. Impossible de dire depuis combien de temps elle était là. Elle avança sans bruit dans l'antichambre, les pieds toujours nus.

— Mais *qu'est-ce que* vous êtes donc en train de chercher,

monsieur Church ? demanda-t-elle. Est-ce que vous pensez par hasard que Mira puisse être *ici*, dans cette maison ?

Il se leva.

— Oui, je reconnais que ça m'est venu à l'esprit...

— Ainsi, vous ne croyez pas un mot de ce que je vous ai dit. J'ai perdu mon temps à vous faire des confidences.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Est-ce que vous voulez *fouiller* la maison ? Est-ce que ça vous rassurerait ?

— Peut-être.

— Et ensuite est-ce que vous me feriez le plaisir de partir et de nous laisser tranquilles ?

— Oui, madame.

— Parfait. Par où voulez-vous commencer ?

— L'aile des jumelles, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Quand elle fit demi-tour pour traverser le salon, il eut le sentiment, en la suivant, qu'il perdait son temps. Puisque c'était elle qui lui avait proposé de fouiller la maison, il y avait gros à parier qu'il n'y trouverait rien !

CHAPITRE VI

De l'autre côté du salon, M^{me} Taliaferro ouvrit une porte, il aperçut le carrelage d'un autre corridor et, à gauche, un mur en briques de verre qui donnait sur la cour, à l'entrée de la maison. A droite, se trouvaient les chambres des jumelles. Les portes étaient ouvertes et, dans la première pièce, on jouait un disque de Count Basie.

— Fillettes, annonça M^{me} Taliaferro en s'arrêtant sur le palier, voici M. Church.

Les jumelles en robe de tissu éponge étaient accroupies par terre comme des chattes, autour d'un tourne-disques portatif. A son entrée, elles ouvrirent de grands yeux surpris.

— Arrêtez ce disque ! commanda M^{me} Taliaferro.

L'une des jeunes filles obéit immédiatement.

Dans le silence qui suivit, Johnny regarda autour de lui ; la pièce, bien que féminine, était plutôt austère. Le seul parfum perceptible était celui, très atténué, mais agréable, des sels de bain.

Il jeta un coup d'œil dans un petit cabinet, puis regarda les jumelles et esquissa un sourire. Il commençait à se sentir un peu ridicule.

— Vous n'avez pas regardé sous le lit, lui dit M^{me} Taliaferro. Pourquoi n'ouvrez-vous pas les tiroirs du secrétaire ?

— Ce n'est pas la peine, madame, répondit-il.

Une porte donnait accès à une salle de bains vaste et revêtue de carreaux couleur lavande ; il aperçut, de l'autre côté, une autre chambre à coucher.

— Voici la chambre de Lucerne, annonça M^{me} Taliaferro. Si vous êtes bien convaincu que personne ne se cache ici, nous irons jeter un coup d'œil sur celle de Lausanne.

Tout en parlant, elle se dirigeait vers la salle de bains pour

gagner l'autre pièce ; il fut sur le point de lui dire d'en rester là. Mais, au moment où il allait ouvrir la bouche, elle l'attendait déjà dans l'autre chambre.

Celle-ci, bien que de couleur différente, était l'exacte reproduction de la première. On y voyait le même cabinet avec une penderie et des valises entassées sur un rayon. C'étaient les mêmes chaises, le même lit, le même bureau, le même secrétaire, et pourtant ce n'était pas tout à fait la même chose. Il devinait, sans savoir pourquoi, sa présence, à elle, dans cette pièce.

Il resta immobile, les nerfs à vif. Il s'interrogea. Est-ce que ce n'était qu'une imagination ou une intuition fondée sur quelque indice subtil mais bien réel ?

Il fit lentement le tour de la pièce, considéra les objets sans savoir au juste ce qu'il cherchait. Il regarda un certain temps ce qui se trouvait sur le bureau, une pendule de voyage, une bouteille de lotion, un paquet de mouchoirs en papier, un bracelet, un foulard. Puis il se dirigea vers le secrétaire. Une reliure était étalée sur le buvard : un recueil de poèmes. Soudain, une sorte de fluide magnétique capta doucement son regard. Il aperçut alors une corbeille à papier à côté du bureau. Au fond de cette corbeille, il trouva une feuille de papier à lettres toute chiffonnée et un mégot à bout doré.

Il se pencha et ramassa le mégot. Il le prit entre le pouce et l'index et remarqua une trace de rouge à lèvres. Son regard rencontra alors celui de M^{me} Taliaferro.

— Je croyais que vos fillettes ne fumaient pas.

— En effet, se hâta-t-elle de répondre, c'est moi qui ai fumé celle-ci.

« Elle est bien calme », se dit-il. Son visage ne trahissait aucune émotion mais il sentit qu'elle se tenait sur ses gardes.

— Je ne vous ai jamais vue fumer cette marque-là, observa-t-il.

— C'est rare en effet ; on a du mal à en trouver. Ce sont des cigarettes égyptiennes. Est-ce tout, monsieur Church ?

Il fit oui de la tête.

— J'ai trouvé ce que je voulais, madame, et maintenant je voudrais vous dire un mot. (Il la regarda.) Mais pas ici.

Elle fit demi-tour ; il mit le mégot à bout doré dans la poche de sa veste et sortit sur ses talons. Ils repassèrent dans l'antichambre avant d'entrer au salon. Elle referma la porte qui menait à l'aile des jumelles et se retourna alors vers lui.

— Alors, qu'est-ce que vous vouliez me dire ? demanda-t-elle d'un air de défi.

En la regardant, il éprouva soudain une douleur dans les côtes. Le souvenir des coups qu'il avait reçus lui revint, et une bouffée de colère l'envahit, comme la veille.

— Ecoutez, dit-il, elle est venue *ici...* peut-être pas plus tard qu'hier soir. Ces trucs à bout doré, c'est ça les cigarettes qu'elle fume. Madame, je vais être franc avec vous. Si vous ne me la présentez pas, je vais faire des histoires. Pas tellement à cause du client qui s'est fait entôler ; pour autre chose. *Elle* est dans de vilains draps, madame. Elle se trouve impliquée dans une affaire de chantage. (Il la regarda.) Vous m'avez entendu ?

La main de M^{me} Taliaferro eut un brusque sursaut et battit l'air avant de venir s'arrêter en un geste vague sur ses lèvres. L'espace d'un instant, elle parut vieillie, accablée, désespérée.

— Si vous ne me l'amenez pas, poursuivit-il, j'irai trouver le district attorney. Je ne blague pas.

Les flics viendront ici. Ils vous cuisineront. On parlera de vous dans les journaux...

— Non, s'écria-t-elle, ce n'est pas *vrai*.

— C'est ce que vous cherchez ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête :

— Vous mentez ?

— Non, dit-il. C'est bon pour vous, de mentir !

Il jeta alors un coup d'œil derrière elle et il aperçut Sig, le type au béret. Il se rendait dans l'antichambre où se trouvait le téléphone. Il portait un tablier ; il tenait à la main un long couteau de cuisine et il regardait John Church comme s'il s'apprêtait à le découper en morceaux.

— Il ne s'agit pas de menaces, reprit Johnny à l'adresse de M^{me} Taliaferro. Mais je vous avertis : je reviendrai demain à la même heure et si je ne rencontre pas cette jeune personne, vous aurez les flics sur le dos.

Il la regarda un moment, puis il la quitta brusquement, traversa l'antichambre et sortit. Ce n'était pas du bluff ; sur le moment, du moins, il était bien décidé à faire ce qu'il disait. Il avait été séduit par une histoire, par une photographie qui datait de dix ans, par un visage ravissant, par un parfum envoûtant. Il avait été presque aussi lamentable que son client et tous les autres, mais *lui*, il n'avait même pas l'excuse d'avoir fait la connaissance de la jeune personne. Maintenant, il estimait que c'était presque de son devoir de la faire coffrer. Sinon, il n'avait plus qu'à prendre un autre métier. Elle était aussi redoutable, dans son genre, qu'une pestiférée.

Mais il se demanda soudain : « Qui portera plainte ? » Et il se dit alors : « Dans le fond, mon vieux John, tu es furieux parce que tu n'as pas réussi à la *voir* ! »

CHAPITRE VII

A l'arrivée de Johnny, l'un des gorilles de Mitch Barry était installé dans une voiture rangée devant le bungalow du chanteur, au Nevada Grande, et dévorait un album de bandes dessinées. Mais le chanteur était seul lorsqu'il vint ouvrir la porte à Johnny. En pyjama, ses cheveux oxygénés tout ébouriffés, il n'était pas encore rasé et il avait l'air de quelqu'un à qui un calmant aurait fait du bien. Il fit entrer Johnny et retourna au sofa où il avait abandonné sa cigarette et une tasse de café.

Johnny s'assit dans le même fauteuil que la veille ; pendant le trajet en voiture, il avait fait travailler ses méninges et il poursuivait encore ses déductions. Aussi, lorsque Barry se mit à parler, lui coupa-t-il la parole en levant la main : – Laissez-moi réfléchir un moment. Dans tout ce qu'il avait entendu dire sur la disparition de Mira, rien ne laissait supposer qu'elle eût jamais entrepris de faire chanter les hommes pour mieux les mettre à sec. La grosse question, aux yeux de Johnny, c'était de savoir si la complicité de Mira pouvait être établie ou non dans l'affaire Mitch Barry. Même si M^{me} Taliaferro la lui présentait demain, il ne serait pas plus avancé. Si elle faisait vraiment du chantage pour son compte personnel ou au profit d'un tiers, elle n'allait certainement pas le lui dire. Cependant, il se la représentait sous un jour bien touchant. Comment s'empêcher de compatir avec cette beauté marquée par le destin, qui avait été si cruellement bafouée par un homme et qui, désormais, dans ses accès de folie, passait son temps à se venger des hommes, tout en leur soutirant, au passage, de quoi se remplumer ?

On compatissait avec elle ; on la comprenait et on allait jusqu'à lui pardonner. Il était manifeste qu'aucune de ses victimes ne désirait porter plainte contre elle. Et toutes étaient en mesure de lui donner ce qu'elle leur subtilisait. Mais le chantage, c'était autre chose ; c'était vraiment ignoble.

De toute manière, conclut-il, que M^{me} Taliaferro lui présente ou non sa tragique et fantasque progéniture, il lui fallait compter avec Mitch Barry. Il fallait savoir si elle s'était retrouvée dans son lit en connaissance de cause, si elle avait manigancé elle-même cette petite saloperie ou si elle n'était pas plus coupable que d'habitude.

Il comprit qu'il devait en avoir le cœur net, non seulement pour pouvoir présenter un compte rendu impartial à son client, mais aussi pour sa satisfaction toute personnelle.

Il jeta un coup d'œil à Barry.

— Il nous reste combien de temps avant qu'ils ne vous rappellent ?

Barry consulta sa montre :

— A peu près une demi-heure.

— Est-ce que je pourrais passer une communication interurbaine ? Je vous rembourserai.

— Ça a quelque chose à voir avec cette affaire ?

— Oui.

— Allez-y, dit Barry, mais j'aimerais mettre les choses au point. Est-ce que vous travaillez pour moi, oui ou non ?

Johnny tira son calepin.

— Je travaille pour vous, dit-il.

— Combien est-ce que vous me prenez ?

— Une provision de deux cent cinquante dollars immédiatement, dit Johnny. Faites le chèque au nom du service secret Gérard.

Entre temps il avait retrouvé, dans son calepin, l'adresse de Alan K. Whitney, de Chicago ; il décrocha alors le récepteur et demanda l'interurbain à la standardiste du Nevada Grande.

— J'te l'donne, chéri, répondit la fille.

Il eut Whitney au bout du fil, quelques minutes plus tard.

— Je m'appelle Church, dit-il, je suis détective privé. Je suis à la recherche de votre femme, M^{me} Whitney. Elle était ici, à Las Vegas, comme vous savez, pour six semaines, en attendant le divorce, mais elle a disparu.

— Disparu ? fit la voix de Chicago.

— Avez-vous la moindre idée de l'endroit où elle pourrait être ?

— Ma foi, non ! J'allais prendre l'avion pour Las Vegas. Je lui ai écrit aux bons soins de son avocat, mais elle ne m'a jamais répondu. Je lui ai télégraphié presque tous les jours. J'ai essayé de lui téléphoner. Son avocat lui-même refuse de me parler. Est-ce que vous connaissez l'adresse de Mira ?

— Oui, dit Johnny, mais elle n'y est pas. Est-ce que vous voudriez répondre à quelques questions, monsieur Whitney ?

— Si je peux, dit-il. (Il avait l'air plutôt nerveux.)

— Combien de temps l'avez-vous connue ?

— Environ une semaine.

— Combien de temps avez-vous été marié ? C'est-à-dire, combien de temps avez-vous cohabité ?

— Eh bien !... (Il hésita.) Nous avons cohabité un jour, ou plus exactement une nuit, après notre mariage, dit-il. Mais, en fait, vous voyez, nous... n'a... nous n'avons jamais été, si vous comprenez ce que je veux dire, mari et femme. C'est ça, précisément, monsieur...

— Church.

— Voyez-vous, monsieur Church, mes enfants – j'ai deux grands enfants – m'ont menacé de me faire mettre en tutelle si je maintenais la dotation que j'ai faite en sa faveur.

— Combien ?

— Cent mille dollars. J'ai signé un papier. J'ai accepté de lui léguer, inconditionnellement, cent mille dollars après notre mariage. Elle m'a épousé ; et puis elle a disparu. Et un beau jour, j'ai reçu un avis d'avoir à verser la somme en question : j'apprenais, en même temps, qu'elle engageait une procédure de divorce à Las Vegas.

— Alors vous remettez l'affaire en cause ? demanda Johnny. Vous n'allez pas payer ?

— Etant donné les circonstances, dit Whitney, je n'y peux plus rien. Mes avocats et mes enfants s'opposent à ce paiement. Je ne veux pas lui faire de peine, monsieur Church ; je *voudrais bien* lui donner l'argent, mais la cour d'appel a statué en faveur d'une annulation du

mariage ainsi que de la dotation.

— Par conséquent, le divorce est en cours et elle ne touchera pas d'argent ?

— C'est exact, dit tristement Whitney.

— Est-ce que vous connaissez sa mère ?

— Je ne sais rien sur sa famille. Elle ne voulait jamais en parler. Monsieur Church, vous dites que vous la recherchez ?

— Oui.

— Voulez-vous la rechercher pour *moi* ? Voulez-vous lui dire qu'il faut que je la voie, que je lui parle ?

— Vous voulez m'engager ?

— Oui.

— Il me faut une provision de deux cent cinquante dollars, répondit Johnny.

Il lui indiqua comment rédiger le chèque et à qui l'adresser. Il lui promit de lui donner des nouvelles le plus tôt possible. Puis il raccrocha.

Mitch Barry lui tendit alors son chèque ; Johnny le mit dans son portefeuille et tira le mégot à bout doré de sa poche.

— Est-ce que ça vous dit quelque chose ? demanda-t-il à Barry.

Barry examina le mégot.

— C'est une de ses cigarettes, dit-il doucement. Où l'avez-vous trouvée ?

— Nous verrons ça plus tard ; pour l'instant, il faut que nous fassions une petite répétition de ce que vous allez dire au téléphone. (Il jeta un coup d'œil dans la pièce.) Est-ce que vous avez un autre appareil ?

— Dans la chambre à coucher.

Johnny se leva et passa dans la chambre à coucher. Le fil était assez long ; il arrivait jusqu'à la porte de la chambre. Quant au

téléphone du salon, on pouvait l'amener à environ un mètre de l'autre.

— Bien entendu, dit-il à Barry, je vais écouter en même temps que vous. Si vous voyez que je mets la main sur le microphone vous faites la même chose, cela signifiera que je veux vous dire ce qu'il faut répondre.

Il s'assit dans le fauteuil, à côté du second téléphone.

— Je tiens à l'attraper, ce type, dit-il. On ne va pas y aller par quatre chemins. Il faut l'amener à accepter de vous rencontrer, pour troquer cette photo contre l'argent. Vous lui direz que vous n'avez pas pu trouver cinquante mille dollars. Dites-lui que vous n'en avez que vingt.

— Je ne les ai même pas, ces vingt mille dollars, dit Barry. Malgré ce qu'on dit, je suis fauché.

— Vous ne lui donnerez *rien du tout*. C'est clair ? Nous allons seulement essayer de le coincer.

— Et si ça ne marche pas ? dit Barry. Ils vont me descendre !

— Peuh ! répondit Johnny, avec mépris. Ils essaient seulement de vous faire peur. Qu'est-ce que ça leur rapporterait de vous dessouder ? Vous ne valez plus rien, une fois mort !

Sur ces mots, le téléphone sonna ; Barry tressaillit. Il s'assit sur le bras du fauteuil et regarda Johnny.

— Bon, dit Johnny. Et maintenant, faites attention ! Ne vous laissez pas intimider ; soyez ferme. (L'autre fit oui de la tête.) Allez-y, dit-il. (Au moment même où Barry décrochait le récepteur, il prit le sien.)

— Allô ? dit Barry.

— Barry ? (C'était une voix pâteuse et, de toute évidence, contrefaite.)

— Lui-même, dit Barry.

— Vous les avez ?

— En partie. Je n'ai pas pu trouver les cinquante mille.

— Combien vous avez ?

— Vingt.

— Ce n'est pas assez.

Barry jeta un coup d'œil à Johnny.

— Je ne peux pas faire plus.

— Vous tenez à vivre ?

Johnny mit la main sur le microphone et Barry fit de même.

— Demandez-lui s'il tient à ce que vous appeliez les flics.

Barry répéta la phrase au téléphone.

— Ne parlez pas de flics ou votre *compte est bon*, compris ? Si vous faites le zouave, on vous sonnera pour de bon.

Barry transpirait.

— Comment est-ce que je peux avoir confiance en vous ? dit-il. Qu'est-ce qui me prouve que vous ne garderez pas par-devers vous une épreuve de cette photo ?

— Si vous n'essayez pas de nous entourlouter, nous non plus. Attendez une minute. (Le silence se fit ; il avait dû mettre la main sur le microphone pour parler à quelqu'un. Brusquement il se remit à parler.) Ecoutez, prenez ces vingt mille dollars en petits billets et attendez notre coup de fil, ce soir, à neuf heures, avec une carte de Las Vegas sur les genoux. (Ce fut tout ; l'autre avait raccroché.)

Johnny remit le téléphone en place et se leva. Il s'étira tout en guettant les réactions de Barry, et réfléchit.

— Allons, ne vous frappez pas, mon vieux ! finit-il par lui dire.

— Mais non ! s'écria Barry.

Il se leva pour prendre ses cigarettes mais, quand il en alluma une, Johnny s'aperçut que l'allumette tremblait.

— Je ne blague pas, dit Johnny, laissez-moi faire. Vous n'avez qu'à vous trouver au téléphone, à neuf heures.

— Je ne pourrai jamais entrer en scène à neuf heures et demie !

— Mais si ! riposta Johnny. Ecoutez, vous m'avez engagé. Maintenant, je suis peut-être en mesure de vous rassurer un petit peu. Je pense que vous pourriez aller trouver le district attorney et lui raconter ce qui vous est arrivé, mais sans la mettre dans le coup. Vous pourriez refuser de préciser l'identité de cette dame ; le D. A. pourrait requérir le magazine en question de l'aider à arrêter ce maître chanteur, le jour où il viendra proposer une photo qui vous mette en cause. Si le magazine achetait la photo avec l'intention de la reproduire ou de publier un article, le D. A. pourrait le poursuivre pour complicité de chantage.

— Alors, pourquoi toutes ces histoires avec ce type au téléphone ?

— Parce que je crois *qu'elle* est dans le coup. Voilà pourquoi. Je veux essayer d'en avoir le cœur net.

— Ma parole, mais vous êtes cinglé ! s'écria Barry. Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Réfléchissez bien à ce détail, articula Johnny avec lenteur. Pourquoi ont-ils fait sauter les têtes de cette photo ? (Il haussa les épaules et se dirigea vers la porte.) Ne bougez pas pour l'instant, dit-il, nous verrons bien ce que le type vous racontera ce soir.

Il ouvrit la porte et sortit.

Il ne savait pas très bien dans quelle mesure il avait eu raison de conseiller à Barry d'aller trouver le district attorney. Mais s'il n'arrivait pas à attraper tout seul le maître chanteur qui le conduirait jusqu'à elle, et si la mère de la jeune femme ne la lui amenait pas ou ne lui disait pas où elle se trouvait, il conclut que ce serait, dans l'intérêt du moins de son client Barry, la meilleure chose à faire.

CHAPITRE VIII

Au sortir du Nevada Grande, il prit le Strip jusqu'à son motel ; il gara sa voiture devant sa chambre, entra avec précaution, après sa mésaventure de la veille, et se dirigea vers le tabouret où il avait posé sa valise. Il ouvrit celle-ci et en tira une paire de jumelles. Puis il revint à sa voiture, s'engagea dans Flamingo Road et tourna à droite en direction de Heavenly Knoll.

Il y avait encore de vastes terrains vagues dans ce quartier excentrique. Au sud et à l'est du mamelon, on remarquait divers autres accidents de terrain, notamment un tertre rocailleux au pied duquel venait s'arrêter le tracé géométrique des voies d'un futur lotissement. Un sentier zigzaguait parmi les sauges et les broussailles et contournait le tertre avant de rejoindre, au loin, une route quelconque.

Il vint se garer derrière cette butte et sortit de la voiture. Des détritits et des papiers gras jonchaient le sol. Il escalada la hauteur et s'installa au sommet, sur une grosse pierre. De son observatoire, il pouvait surveiller la villa rose de Heavenly Knoll, le garage où se trouvait la fourgonnette bleu pâle, le mur qui entourait la piscine et le haut des fenêtres, plus loin que le mur. Mais il ne pouvait pas apercevoir l'entrée de la maison.

Les jumelles sur les genoux, il attendit il ne savait trop quoi. Il entendit la sirène lointaine d'une voiture de pompiers au cœur de la ville. Des nuages s'effilochaient dans le ciel et, au bout d'un moment, le bourdonnement des mouches lui fit l'effet d'un somnifère et ses yeux se fermèrent.

Il sommeilla, rêva encore de ce visage charmeur, mais il ne s'assoupit pas complètement. Ses sens étaient suffisamment en alerte pour le réveiller brusquement, lorsqu'il entendit au loin une voiture qui démarrait.

C'était la fourgonnette de la villa rose : le bruit du moteur était amplifié par les murs du garage. Il prit ses jumelles et aperçut Sig au volant, à côté de la soubrette. La voiture sortit dans un grondement et tourna en crissant sur le gravier de l'allée.

Il l'entendit s'arrêter devant la maison. Il se leva et dévala le sentier pour regagner sa voiture.

Ils avaient pris M^{me} Taliaferro à la porte d'entrée. Elle était assise à l'arrière, lorsque la fourgonnette passa dans Flamingo Road en direction du Strip. Il les suivit d'assez loin en laissant plusieurs voitures s'intercaler entre eux, puis ils prirent le Strip en remontant au nord.

Au coin de Main Street et de Fremont Avenue,

la soubrette descendit de voiture. Lorsque la fourgonnette eut tourné à droite, dans Fremont, Johnny accéléra. Il tourna également à droite et ralentit. Letty s'avavançait en ondulant des hanches sur ses chaussures à hauts talons ; il donna un coup de klaxon. Elle le reconnut ; un éclair s'alluma dans ses yeux ; elle lui fit un signe amical. Il s'arrêta et ouvrit alors la portière de la voiture.

— Où est-ce qu'ils vont ? lui demanda-t-il, quand elle fut montée.

Il lâcha alors un juron ; le flot des voitures avait pris de la vitesse et la fourgonnette avait disparu.

— Je ne sais pas, peut-être qu'ils vont engager une nouvelle bonne.

— Vous êtes partie ?

— Elle m'a renvoyée.

Au croisement suivant, il regarda attentivement à droite et à gauche dans la rue transversale : pas de fourgonnette bleu pâle. Il avait l'impression d'avoir été joliment semé.

— Vous croyez qu'ils m'avaient vu ? demanda-t-il.

— En tout cas, ils ne m'ont rien dit.

Il descendit Fremont Avenue.

— Quel prétexte a-t-elle donné pour vous renvoyer ?

— Elle m'a laissé faire la vaisselle du déjeuner et terminer le ménage, puis elle m'a déclaré qu'elle n'avait plus besoin de moi. Elle m'a dit qu'ils me descendraient en ville. Je pensais chercher une place de serveuse quelque part.

— Vous allez sûrement pouvoir trouver quelque chose, dit-il.

Il regarda à droite et à gauche au croisement suivant, sans dénicher ce qu'il cherchait. Puis il aperçut un parc de stationnement ; il y entra. Il offrit une cigarette à la sémillante jeune femme et la lui alluma. Lui-même en prit une.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien. La dame a une autre fille, une brune ; je vous ai demandé ce matin si vous la connaissiez. Elle s'appelle Mira. Elle a disparu et je la recherche.

Elle secoua la tête et, sans lui laisser le temps de poser la question qu'il avait sur le bout de la langue, elle déclara :

— Ils n'en ont jamais parlé.

— Qui est-ce qui a appelé M^{me} Taliaferro au téléphone pendant que j'étais là ?

— Un monsieur. Il a téléphoné hier aussi.

— Vous savez son nom ?

— Non.

— Est-ce qu'on lui téléphone beaucoup, à cette dame ?

Elle fit non de la tête.

— Rien que ce monsieur, tout le temps que j'ai été là. Je crois que le téléphone a encore sonné pendant que je faisais la vaisselle. C'est elle qui a dû répondre ; après, nous sommes partis.

— Et les filles ? Et Sig ?

— Personne ne les a jamais appelés autant que Je sache.

Il tira une longue bouffée. Il réfléchissait. « Mira, se disait-il, si tu es là, où es-tu ? » Est-ce que cette histoire de photo avait effrayé cette délicate créature au point de lui faire perdre la tête ? Est-ce qu'elle se cachait sous un nom d'emprunt dans quelque hôtel sordide ? Est-ce qu'elle se terrait quelque part, malade, ou moribonde peut-être ?

— ¹ Vous ne pensez pas qu'elles avaient l'intention de quitter la ville ? Est-ce que vous les avez vues faire leurs bagages ?

— Non. Mais elles ont fait des messes basses après le déjeuner. Elles sont allées dans l'aile des jumelles et s'y sont enfermées. Elles y sont restées un bon moment.

Il n'avait plus de question à lui poser et quand ils eurent fini leur cigarette, il lui dit qu'il avait des choses à faire. Il nota son numéro de téléphone dans son calepin. Quand elle sortit de la voiture, il lui dit :

— Quand j'en aurai fini avec cette histoire, je vous téléphonerai. Nous ferons une bonne petite nouba, hein, poupée ?

Il ratissa ensuite les rues de la ville, mais sans pouvoir retrouver la fourgonnette. Vers le soir, quand le vent se leva, il retourna à la butte et s'installa à son poste d'observation ; la fourgonnette était rentrée. Dans le désert battu des vents, ses phares, tels des yeux de verre, luisaient faiblement dans les profondeurs du garage rose.

Peu avant la nuit, il redescendit par le sentier pour reprendre sa voiture. Il se rendit alors à Heavenly Knoll, se gara près de la villa et sortit. Cette maison avait été vraiment conçue pour des gens qui tenaient à échapper aux regards indiscrets. Les seules fenêtres qui ouvraient sur l'extérieur étaient celles du salon ; mais elles surplombaient une déclivité si abrupte qu'il aurait fallu être en hélicoptère pour voir à l'intérieur. Toutes les autres pièces donnaient sur la piscine qui, là où elle n'était pas bordée par la maison et le garage, était entourée d'un mur rose haut de trois ou quatre mètres.

Une faible lueur venue, semblait-il d'une autre pièce, à l'intérieur de la maison, filtrait à travers les fenêtres du salon, lorsqu'il remonta l'allée. Il se dirigea vers la cour d'entrée et s'avança sur la pointe des pieds jusqu'à la porte. Il y colla l'oreille ; il régnait, à l'intérieur un silence de mort. Puis, soudain, il entendit un bruit si mystérieux et si étrange qu'il en eut la chair de poule. Il ne savait pas ce que c'était. Il crut tout d'abord, à un sanglot de femme. Puis, quand ce bruit cessa, il pensa que c'était peut-être le vent qui soufflait en gémissant dans un climatiseur ou dans un aérateur de cuisine.

Il écouta encore un instant, mais il n'entendit plus rien ; il finit alors par s'en aller.

CHAPITRE IX

Dans un restaurant du Strip, il prit un verre et mangea un bifteck. Puis il alla faire le plein dans une station d'essence et se procura une carte de Las Vegas. Quand il eut garé sa voiture devant le bungalow de Mitch Barry, au Nevada Grande, il était presque neuf heures.

Mitch Barry se tenait dans le salon avec ses deux gorilles.

— Où est-ce que vous étiez donc, bon Dieu ? demanda-t-il à Johnny.

— Pourquoi donc ? observa Johnny avec douceur ; il est arrivé un malheur ?

— Non, dit Barry, mais il faudrait adopter un plan d'attaque. Vous ne croyez pas ?

— Nous ne pouvons rien faire avant de savoir ce que ce type va nous dire. (Il regarda les deux gars au revolver, le brun et le blond.)

— Vous autres, allez faire un tour, leur conseilla Barry. Restez dans les environs.

— Non, dit Johnny, ils feraient mieux de rester ici. Ils peuvent nous aider. Nous aurons peut-être besoin d'eux.

Il tira alors la carte de sa poche et alla s'asseoir dans le fauteuil avec le téléphone, comme il l'avait fait auparavant. Il déplia la carte devant lui sur le plancher. Il remarqua que Barry avait déployé la sienne sur le sofa.

A neuf heures pile, le téléphone sonna.

— Vous avez l'argent ? demanda la voix habituelle.

Johnny fit oui de la tête et Barry dit : « Oui. »

— Bon, regardez votre carte, commanda la voix. Vous voyez Black Mountain Road ? Vous la connaissez ?

— Oui, dit Barry.

Black Mountain Road était à peu près à mille cinq cents mètres au sud, sur le Strip. Elle traversait la voie de chemin de fer en direction du désert où elle rejoignait Arville Road qui descendait du Nord.

— Suivez Black Mountain Road vers l'ouest, sur cinq kilomètres, poursuivit la voix. Vérifiez la distance parcourue à votre compteur. Au bout de cinq kilomètres, vous arriverez à une petite route transversale sur votre gauche. Suivez-la sur mille cinq cents mètres, éteignez vos phares, arrêtez le moteur et marchez droit devant vous. (La voix s'arrêta.) Compris ?

Johnny fit un signe.

— Compris, dit Barry.

— Mettez-vous en toute immédiatement, reprit la voix, et si vous tenez à votre peau, venez tout seul et n'essayez pas de faire l'imbécile.

La voix se tut ; il avait raccroché.

Barry reposa le récepteur, comme s'il était brûlant. Il regarda Johnny.

— Non, mon vieux, je n'irai pas me balader tout seul sur cette route.

Johnny se leva.

— Non, dit-il, ce n'est pas nécessaire. Vos copains peuvent m'accompagner.

— Et me laisser ici tout seul ? s'écria Barry. Ah ! non. Prenez-en un seulement.

— D'accord, dit Johnny toujours de bonne composition. (Il regarda les deux gorilles.) Pas de volontaire ?

— Qu'est-ce qu'on va faire là-bas ? demanda le brun.

— Ça dépend de ce qu'on y trouvera, lui dit Johnny. En attendant, on y va au pifomètre. L'objectif, c'est de piquer ces types.

Ni l'un ni l'autre n'avait l'air très enthousiaste. Mais dans leur boulot il fallait avant tout ne pas se dégonfler ; pendant que Johnny, qui s'était approché du bureau, fourrait du papier à lettres dans une enveloppe, ils tirèrent à pile ou face : le brun fut désigné. Il sortit avec Johnny ; ils s'installèrent dans la Cadillac du chanteur ; le brun, que

Mitch Barry appelait Merv, se mit au volant.

* * *

C'était une nuit sans lune ; ils prirent la direction de l'ouest par l'étroite route asphaltée et la lueur du Strip s'estompa dans le ciel, derrière eux. Johnny devinait à peine, en face de lui, la masse des montagnes dressées vers les étoiles. Il surveillait le compteur. Quand ils eurent parcouru quatre kilomètres et demi, il dit à Merv : « Ralentis, veux-tu ? »

Un instant plus tard, les phares balayèrent une route poussiéreuse qui allait vers le sud. Merv prit le tournant dans un crissement de pneus. Ils firent encore quinze cents mètres et Johnny dit : « Arrête, » puis, « Coupe le moteur et éteins les phares. » Un instant, il resta immobile, les yeux fermés, et quand il les rouvrit, l'obscurité lui parut moins épaisse. Mais il ne distinguait que la route un peu plus claire, à quelques mètres devant lui, et les silhouettes sombres des buissons gris-vert près de la voiture.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Merv.

— Voici l'argent. (Johnny lui déposa l'enveloppe pleine de papier à lettres sur les genoux.) Maintenant, descends, dit-il, et avance sur la route.

— Moi ? dit Merv. Pourquoi ça serait à *moi* de descendre sur la route ?

— Ils ont dû bien se tuyauter avant de prendre cette photo, expliqua Johnny. Tu n'es peut-être pas Barry, mais ils savent que tu bosses pour lui. Tandis que *moi*, s'ils braquaient une lampe électrique sur moi, ils croiraient qu'il est allé chercher les flics.

— Qu'est-ce que je fais, après avoir avancé sur la route ?

— Fais ce qu'ils te diront. Tout au long du chemin, je te couvrirai ; garde les bras ballants. Ne sors pas ton pétard avant que ça se gâte et que tu en aies vraiment besoin. Compris ?

— Compris, mais ça ne veut pas dire que j'aime ça, dit Merv. (Il posa la main sur la poignée de la portière.) Quand est-ce qu'on y va ?

— Maintenant.

Johnny passa sous le volant et sortit du même côté que Merv en le bousculant un peu. Puis, il referma la portière, et ce claquement retentit comme un défi-lancé dans le silence obscur et menaçant de la nuit.

Dès que Merv s'avança sur la route, Johnny se jeta dans les broussailles, sur le bas-côté, et se fraya un chemin dans la même direction. Le bruit de ses pas était étouffé par le sable du désert ; il n'entendait pas le brun marcher, mais il voyait sa tête se déplacer sous le ciel étoilé. Il distinguait également son blouson blanc en peau de requin. Soudain, une silhouette sombre se dessina devant eux. Elle paraissait encore plus noire que la nuit même. Le ruisseau clair que formait la route sembla soudain se déverser dans un vaste étang blafard. Un pinceau lumineux jaillit alors d'un monticule noir. Il aperçut l'entrée béante d'un vieux puits de mine, surmonté d'une crête rocheuse.

Le faisceau qui plongeait du faite balaya un tas de boîtes de conserves rouillées et le châssis d'une voiture démolie, pour se fixer, finalement, sur Merv, qui se trouva comme paralysé par ce regard inflexible d'une éblouissante blancheur.

— Tu n'es pas Barry ! s'écria une voix sinistre.

— Je suis le copain de Barry, répondit Merv ; je suis venu à sa place.

Il y eut un silence, puis la voix reprit :

— Bouge pas ; si tu fais l'imbécile, tu risques de te faire descendre à la place de Barry !

Johnny sortit son Magnum et s'agenouilla derrière une touffe de sauges. Le rayon lumineux s'était de nouveau déplacé ; il s'arrêta d'abord sur la voiture, puis se mit à explorer à fond les abords du puits de mine, au pied de la butte. Finalement, il revint se fixer sur le sable parsemé de débris où se tenait Merv et, de nouveau, éblouit le truand.

— Tu l'as, le fric ? demanda la voix.

Merv sortit l'enveloppe.

— Le voilà ! dit-il.

Johnny Church s'avança à pas de loup au milieu des broussailles.

— Sors l'argent de l'enveloppe ! commanda la voix.

C'était la même voix, il en était sûr, mais elle semblait venir maintenant d'un point situé à plusieurs mètres à gauche de la lumière. Il s'arrêta, leva le Magnum et tira à deux reprises. Au second coup, la lumière s'éteignit. Johnny se mit à courir vers la crête. Merv avait commencé à tirer.

Il lui cria : « Arrête ! » puis se précipita vers le sommet de la crête en contournant le puits de mine par la gauche ; mais quand il s'arrêta, il entendit une dégringolade de pierres dans les broussailles, de l'autre côté de la butte.

Il arriva au sommet. A la lueur des étoiles, il n'aperçut que la route et des phares d'autos. Ce devait être Arville Road, qui coupait Black Mountain Road. Il tira une ou deux fois, écouta, tira à nouveau et cria à Merv :

— Retourne à la voiture ; va voir si la route se continue par ici.

Mais elle devait s'arrêter avant : on avait sans doute voulu les coincer dans une impasse. Il courut vérifier : il ne s'était pas trompé. Il entendit une voiture démarrer et foncer sur Arville Road. Puis les phares de la Cadillac illuminèrent le ciel derrière lui ; il n'y avait pas de route sur la hauteur.

Merv avança jusqu'à l'entrée de la mine et klaxonna. Les phares illuminèrent la crête et quand Johnny descendit vers le puits de mine, il aperçut une grosse torche électrique coincée dans une crevasse entre deux rochers. Sa seconde balle avait fait sauter l'ampoule, sans arriver à déloger la torche. Il alluma sa lampe de poche et examina les traces de pas, mais il était impossible de voir combien de paires de pieds avaient laissé leurs empreintes dans le sable.

CHAPITRE X

Il prit la place de Merv au volant et fila sur l'asphalte en direction du Strip. Puis il gagna Lariat Lane par Flamingo, à toute vitesse, et grimpa sur la colline pour se rendre à la maison rose. Quand il passa devant le garage, les phares de la Cadillac ne balayèrent qu'un trou vide. La fourgonnette n'y était pas. Ça ne voulait rien dire. Mais il en prit note.

Au Nevada Grande, Barry était en scène. Ils pouvaient l'entendre chanter avant même d'avoir atteint la porte du restaurant et Johnny trouva que sa voix d'or aurait fait passer le pire rock and roll. Mais il ne s'attarda pas à l'écouter. Il continua à réfléchir. Si jamais ils foutaient le camp ? Merv pourrait mettre Barry au courant de la situation.

— Ne lâche pas ton rossignol, ce soir, conseilla-t-il à Merv ; ils pourraient venir lui sonner les cloches maintenant, s'ils en ont l'occasion. Peut-être qu'ils vont retéléphoner. Dis-lui de m'avertir.

Il sortit et monta dans sa voiture.

Cette fois-ci, il se rangea derrière une touffe de sauges au pied du mamelon et fit à pied le reste du chemin. Il passa devant la porte de derrière qui devait, pensa-t-il, donner sur la cuisine. Là, il n'y avait pas de lumière ; mais, au salon, par la grande baie qui donnait au-dessus de sa tête, il vit des lampes allumées. Quand il colla l'oreille à la porte d'entrée, il n'entendit aucun bruit à l'intérieur ; de même, le mur en briques de verre qui fermait le corridor, dans l'aile des jumelles, était plongé dans l'obscurité. Il tourna la poignée de la porte. Elle était fermée à clé.

Il se dirigea alors vers le garage, alluma sa torche et aperçut la porte qui menait aux chambres, au-dessus du garage. Elle était munie d'un cadenas ; il n'y toucha pas. La porte qui séparait le garage de la piscine était également cadénassée. Il sortit donc du garage et se dirigea vers la cuisine. Là, il s'aperçut qu'il n'aurait pas besoin de crocheter une serrure. La fenêtre-guillotine n'était pas verrouillée ; en deux temps, trois mouvements, il passa par la fenêtre et atterrit sur l'évier.

Il écouta un moment, accroupi, sa torche à la main. Il n'y avait d'autre bruit que le tic-tac d'une pendule, au mur. Par l'encadrement d'une porte, il pouvait apercevoir la salle à manger et voir la lumière du salon éclairer, dans le corridor, l'appareil téléphonique posé sur une table.

Il descendit de l'évier, traversa le carrelage à pas feutrés et, juste au moment où il arriva à la porte, le téléphone retentit. Il sursauta et, dans son émoi, empoigna son revolver.

Rien qu'à entendre cette sonnerie, il aurait juré qu'il n'y avait personne dans la maison. Elle avait cet accent solitaire, désespéré, des sonneries qui viennent déjà de retentir sans obtenir de réponse. Puis, à l'instant où il pensait qu'elle allait s'arrêter, une impulsion subite le fit traverser rapidement le corridor pour décrocher le récepteur. « Qui est-ce qui peut bien leur téléphoner ? se demanda-t-il. Peut-être *qu'elle* attend, là-bas, à l'autre bout du fil, désespérée par ces vains appels.

C'était une voix d'homme.

— Allô ? fit-elle. Allô ? *Allô !*

Il raccrocha et se dirigea vers le salon ; la sonnerie reprit, juste le temps de refaire le numéro, à l'autre bout du fil.

— Est-ce qu'elles avaient filé ? Il n'y avait rien, dans le salon, qui permît de penser le contraire, il n'y restait plus aucun objet personnel. Après avoir examiné les tiroirs vides d'un bureau, il passa la porte ouverte qui menait à l'aile des jumelles. En braquant sa torche, il fut soulagé. Le tourne-disque était toujours par terre dans la première chambre à coucher, là où il l'avait vu à midi. La pièce demeurait jonchée de disques, de chaussures et de vêtements.

Elles n'étaient donc pas parties, ou du moins, pas encore. Et pourtant, il avait l'impression qu'un drame menaçait, sentiment que la voix impérative et solitaire avait encore renforcé. Oui, des événements définitifs n'allaient pas tarder à intervenir. Une fois de plus, il eut l'intuition qu'elle était là.

Pourtant, il ne trouva pas trace de Mira ni de son fluide magique dans les chambres des jumelles et, après avoir braqué sa torche dans tous les coins, il sortit, traversa le salon et arriva dans le hall où se trouvait le téléphone. Derrière la salle à manger et la cuisine, il y avait encore une petite pièce nue qui donnait sur le corridor. Ce devait être la chambre de bonne. A l'extrémité du corridor, il aperçut une double porte. Il l'ouvrit, braqua sa torche à l'intérieur et aperçut une grande

chambre à coucher de femme. La porte-fenêtre, donnait sur un petit patio indépendant entouré de murs très hauts. C'était là qu'elle se trouvait. En tout cas, c'était son parfum.

Il n'oublierait jamais ce parfum. Il symbolisait, à ses yeux, cette femme exotique qu'il recherchait et qui, provocante et mystérieuse, lui échappait toujours. Il entra et sentit son cœur battre la chamade. Un instant, il demeura immobile à contempler un cabinet de toilette où donnait une salle de bains crème et violet. Puis, il remarqua, sur la table de nuit, une boîte ouverte de cigarettes à bout doré et, dans un cendrier, un mégot écrasé, marqué de son rouge à lèvres. Son corps avait laissé son empreinte sur le couvre-lit et sa tête sur une pile de petits coussins, quand elle avait allumé cette cigarette dont elle n'avait tiré que quelques bouffées...

Il fut brusquement tiré de sa rêverie par le bruit d'une voiture. Elle grimpait la colline à toute vitesse ; les pneus firent crisser le gravier en freinant le virage dans l'allée.

A peine avait-il quitté la chambre que la voiture s'arrêtait devant le perron, et il ouvrait la porte de la cuisine lorsque le carillon de l'entrée retentit.

C'était un taxi-radio. Il l'aperçut en passant devant le garage. Il entendit la voix du dispatcher dans le haut-parleur et la réponse du chauffeur. Puis les voix se turent, le carillon s'arrêta et il n'y eut plus qu'un petit bruit métallique dans le silence. Quelqu'un essayait de faire jouer une clé dans la serrure de la porte d'entrée.

Il s'avança, sans essayer de camoufler le bruit de ses pas sur le gravier de l'allée. Il passa derrière le taxi et aperçut le type, éclairé par le lampadaire de la porte d'entrée. Celui-ci l'entendit, se retourna et le regarda sans la moindre gêne ni la moindre appréhension, mais avec une curiosité teintée de contrariété.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Un ami de la famille, répondit Johnny.

C'était un petit bonhomme brun, entre deux âges ; il portait un complet sombre et un chapeau en fibre de coco. Il tenait à la main un trousseau de clés.

— M^{me} Taliaferro n'est pas là ?

— Non. Je l'attends.

— Elle n'a pas quitté la ville ?

— Non, fit Johnny. Est-ce que je peux lui transmettre un message de votre part ?

— Vous pouvez lui dire que Nick est passé la voir.

Il remit alors les clés dans la poche de son veston et se dirigea à petits pas rapides vers le taxi. Il s'engouffra à l'intérieur et claqua la portière ; la voiture démarra brusquement.

« D'accord, monsieur Nick ! » murmura Johnny en regardant les feux arrière disparaître au coin de la maison. Il réfléchit. « Est-ce que je ne vous ai pas déjà rencontré quelque part ? » Il se dit alors qu'il connaissait des tas de types dans ce genre-là, petits et de teint olivâtre, aux paupières lourdes, et nantis de cette autorité que vous confère l'argent, d'où qu'il vienne. C'étaient des hommes dont les antécédents comportaient un avis de recherche agrémenté d'une photo où on les voyait avec un matricule accroché au cou. Mais, ça, c'était le passé ; maintenant, c'était d'honnêtes citoyens.

Au bout d'un moment, il redescendit la colline, monta dans sa voiture et regagna son motel. Il demanda au bureau s'il y avait du courrier ; on lui remit deux messages, l'un de son client de San Francisco, Hamilton Sprague, l'autre, de son client de Chicago, Allan K. Whitney. Il n'avait pas donné son adresse à Whitney ; celui-ci avait dû téléphoner au service secret Gérard à San Francisco pour l'obtenir. Les deux messages disaient seulement : « Téléphonez-moi. »

Il monta dans sa chambre, et ouvrit la porte d'un coup de pied, le revolver à la main, mais il n'avait pas de visiteurs. D'ailleurs, parmi les nombreux détails qui l'intriguaient, cette journée sans bagarres n'était pas le moindre. Hier, on voulait tellement le voir déguerpir qu'on l'avait à moitié démolì pour l'inciter à déménager. Aujourd'hui, tout le monde avait l'air de s'en foutre.

Il téléphona d'abord à Hamilton Sprague, lui raconta tout ce qu'il savait et lui lit comprendre sans ménagement que, d'après les confidences de la mère de la disparue, il n'était qu'une poire de plus ; la dame en question semblait en outre se trouver mêlée à une affaire de chantage. Il ajouta qu'il espérait apprendre du nouveau le lendemain. Il soupçonnait M^{me} Taliaferro de savoir où se trouvait sa fille et il pensait l'avoir suffisamment effrayée pour la lui faire présenter.

— Church ! hurla M. Sprague à l'autre bout du fil. Je n'en crois

pas un mot ; toute cette histoire de chantage est un horrible mensonge. Ecoutez, j'arrive !

Il demanda aussi à Johnny de lui réserver une chambre dans son motel car il avait l'intention de prendre l'avion le lendemain matin.

Johnny appela ensuite M. Whitney dont l'accueil ne différa pas sensiblement de celui de Sprague. Whitney déclara également qu'il prendrait l'avion le lendemain matin, et il demanda à Johnny de lui réserver une chambre.

Johnny eut beau leur dire que ça ne leur servirait à rien de venir, il avait suffi de prononcer devant eux le nom de la jeune disparue pour leur donner la danse de Saint-Guy. Maintenant qu'ils pensaient avoir une chance de la revoir, le diable en personne n'aurait pas pu les arrêter !

Dès qu'il en eut fini avec Whitney, il demanda à la standardiste de lui passer la villa rose ; il écouta un instant le tintement régulier, la vibration de la sonnerie dans le silence de la maison vide. Puis il raccrocha, sortit, remonta dans sa voiture et prit le Strip en direction du nord.

Il arriva bientôt à la porte de service du petit appartement de Panamint Drive. Il força la serrure et entra mais, cette fois, la torche d'une main et le revolver de l'autre. Il traversa le salon et, poussant la porte de la chambre à coucher, pénétra dans le domaine merveilleux où régnait le parfum désormais familier ; dans le faisceau de sa lampe, il aperçut le haut de la commode débarrassé de tout bibelot, les tiroirs ouverts et vides ; il revint dans la pièce ; la penderie était également dépourvue de tout vêtement. Il ne restait d'elle que ce sillage parfumé.

Quand il fut de retour à Heavenly Acres, le ciel, au-dessus du mur de la piscine, reflétait les lumières des fenêtres des jumelles. Une vague lueur montait également du petit patio. Enfin, la pièce au-dessus du garage était éclairée, elle aussi.

Il arrêta sa voiture au pied du mamelon, et demeura immobile au volant, à fumer. Les lumières s'éteignirent une à une. Lorsqu'il remit la voiture en marche pour rentrer au motel, il avait la conviction *qu'elle* était désormais là-haut, dans la villa rose.

CHAPITRE XI

Le lendemain matin, le ciel était couvert et un petit vent sec s'était levé. Il soulevait de minuscules vagues sur les eaux stérilisées des piscines et faisait claquer le tissu des parasols disposés aux alentours. Le vent et le ciel gris donnaient au Strip un air morose. Quant à la villa, au sommet du mamelon de sable, elle prenait une allure fantomatique et monstrueuse dans la grisaille glacée. Sans le baume brûlant du soleil, ou celui de la nuit éclairée au néon, rien ne semblait tout à fait normal dans cet ensemble désertique et excessif.

Il appuya sur le bouton, mais le carillon rendit, lui aussi, un son creux et sépulcral. Il attendit un instant, puis recommença à sonner ; il entendit l'écho du carillon mourir au fond de la maison. Juste à ce moment-là, la porte s'ouvrit brusquement ; il se trouva face à face avec Sig, coiffé de son éternel béret. Il portait un tablier et tenait à la main un torchon et un couteau. Il regarda Johnny sans baisser les yeux, d'un air malveillant, tout en caressant lentement la longue lame du couteau avec son torchon.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il au bout d'un instant.

Cette voix, qu'il entendait pour la première fois, était une voix de basse fortement accentuée ; elle était à la fois terne et provocante.

« Tchèque ou Bulgare ; Europe centrale, en tout cas », pensa-t-il. Par quelles voies obscures ce type était-il tombé au service de M^{me} Taliaferro ? Il se demandait aussi, en l'observant, ce que pouvait comporter ce service qui ressemblait fort à un esclavage.

— Je voudrais voir M^{me} Taliaferro, dit-il enfin. J'ai rendez-vous.

Sig ne répondit rien. Il voulut claquer la porte, mais John Church avait calé son pied sur le seuil.

— Pas si vite ! dit-il ; sa main droite se trouvait déjà sous sa veste. Elle avait empoigné la crosse du Magnum, logé sous son aisselle.

Les yeux noirs étincelèrent dans la lumière glaciale et sinistre. Le couteau brilla aussi, le temps d'un éclair. Sig recula ; Johnny le suivit dans le salon et attendit, tandis que le bonhomme trapu en tablier

disparaissait dans le corridor où se trouvait le téléphone.

Sur la table, devant le sofa, où il s'était assis avec la dame au pantalon blanc, il aperçut quatre flûtes où stagnait un fond de liquide blond ; une bouteille de Champagne débouchée se trouvait aussi sur la table.

« *Quatre* verres, se dit-il. Il ne pouvait imaginer Sig en train de boire. Mais il pouvait parfaitement imaginer la brune et capiteuse Mira levant son verre pétillant de Champagne. Il pouvait imaginer les jumelles et leur mère trinquant au retour de l'enfant prodigue.

« Elle est ici ! songea-t-il. Elles sont allées chercher ses affaires dans son appartement et elles les ont rapportées ici ! »

Cependant, la maison était loin de refléter l'allégresse du Champagne. La tristesse de cette matinée avait pénétré à l'intérieur de la villa. Elle semblait même s'y accentuer. Il s'assit sur le sofa et considéra l'étendue voilée du désert. Puis il remarqua des empreintes sales sur le tapis blanc. Elles avaient dû marcher dans du sable couleur rouille et même dans du sable presque noir ; il y avait aussi des brindilles provenant des broussailles.

Pas un bruit ; pas le moindre mouvement dans la villa. Il régnait un tel calme qu'au bout d'un moment la maison lui parut palpiter ; et, lorsqu'il écrasa sa cigarette dans le cendrier, le bruit que fit la soucoupe de verre en heurtant le dessus de la table ressembla à un coup de revolver. Il se leva nerveusement, traversa la pièce, ouvrit la grande porte blanche et resta là, à contempler le ciel gris et maussade qui se reflétait dans l'eau ridée de la piscine. Il y eut bientôt comme un chuchotement derrière lui ; il se retourna et aperçut une femme qui venait à sa rencontre. Elle était si changée qu'à première vue il ne reconnut pas M^{me} Taliaferro.

Elle portait une robe de chambre de satin noir molletonnée et elle n'était pas maquillée. Ses cheveux semblaient avoir perdu leur éclat et ses yeux toute vivacité. Son visage, sous le hâle, était aussi gris que la lumière du matin. Elle avait l'air vieille et ses lèvres exsangues étaient profondément ourlées par le chagrin.

Cette apparition le pétrifia. Elle ne fit aucun effort pour être aimable ; elle s'approcha, lui lança un regard perçant, puis lui dit très simplement :

— Vous arrivez trop tard, monsieur Church, ma fille Mira est morte.

Il la regarda, l'air ahuri :

— Non ! s'écria-t-il au bout d'un instant, ce n'est pas vrai !

Il était pris d'une envie soudaine de la saisir aux épaules et de la secouer. Ce n'était pas possible !

Elle haussa les épaules comme pour montrer qu'elle se moquait bien de ses réactions. Puis, elle lui tourna le dos d'un air perdu et se mit à faire les cent pas dans la pièce.

Il marchait sur ses talons.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Qu'est-ce qui se passe ? *Quand* est-ce qu'elle est morte ? *où* ?

M^{me} Taliaferro s'était arrêtée ; elle regarda la bouteille de Champagne et les verres.

— Quand nous sommes rentrées, nous avons bu du Champagne comme elle l'avait demandé, dit-elle. Nous avons rempli son verre et nous avons trinqué. (Elle s'interrompt ; il la vit frissonner et, quand il se retrouva face à face avec elle, ses joues ruisselaient de larmes.) Dieu ait son âme ! murmura-t-elle.

— Quand vous êtes rentrées *d'où* ?

— De son enterrement. (Elle fit quelques pas en hésitant et s'effondra sur le sofa.) De son *enterrement*, répéta-t-elle.

De nouveau, elle fut secouée par un sanglot. Johnny s'assit sur le bras du sofa, l'observa, et quand elle parut avoir repris ses esprits, il lui dit :

— Madame, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce que vous essayez de me faire croire ?

Elle le regarda, comme si elle venait seulement de percevoir sa présence.

— Rien, dit-elle.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'*enterrement* ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, murmura-t-elle.

— Vous dites qu'en rentrant de l'enterrement vous avez bu du Champagne ?

— Vraiment ? dit-elle.

Il se leva.

— En tout cas, je vais chez le district attorney. Vous pourrez tout lui raconter.

— Oui, dit-elle, allez-y, je vous en prie. Vous n'avez que ça à faire, n'est-ce pas ? Ça vous fait passer le temps de causer des ennuis à de pauvres femmes toutes désespérées qui viennent de subir un drame affreux.

— Si vous me dites la vérité, vous n'aurez pas d'ennuis.

— Vous ne me croyez jamais, quand je vous dis la vérité !

Il la regarda fixement.

— Où est-elle morte ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Qui donc ? demanda-t-elle.

Il fit volte-face, résolu à quitter les lieux. La porte s'ouvrit alors sur les jumelles qui entrèrent d'un pas mal assuré. Elles portaient une robe blanche en tissu à bouclettes et, comme leur mère, elles avaient l'air plutôt mal en point. Elles n'étaient pas maquillées, elles avaient les yeux tout gonflés à force de pleurer et leur joli nez était rouge. Il s'immobilisa. Elles le regardèrent un instant sans rien dire, puis elles se rapprochèrent de leur mère.

— Monsieur Church ! appela M^{me} Taliaferro.

— Oui, madame, dit-il en se retournant.

— Il faut que vous me juriez que vous ne raconterez rien à personne, dit-elle, que vous ne ferez pas d'histoires.

Il se dirigea vers le groupe des trois femmes. Les jumelles encadraient leur mère, Lu à sa droite, Anne à sa gauche.

— Je ne peux rien jurer, déclara-t-il, avant de savoir ce que je vais avoir à jurer.

— Je ne vous dirai rien si vous ne jurez pas.

— Vous avez peut-être commis un crime, poursuivit-il, vous pouvez avoir assassiné quelqu'un. Vous avez fort bien pu essayer de *faire chanter* quelqu'un.

Elle secoua la tête.

— Non, rien de ce genre.

— Vous n'avez pas commis de crime, ni enfreint de loi ?

— Ma foi, c'est possible, peut-être, sur un plan strictement juridique. Mais je suis sûre que vous nous comprendrez. Malgré vos airs insensibles et flegmatiques, monsieur Church, vous devez tout de même avoir du cœur.

— Nous avons respecté ses dernières volontés, dit Anne. Nous avons dû le lui jurer.

— Et ça lui va si bien ! dit Lu. Autrement...

Elle s'interrompit, jeta un regard à sa sœur, puis toutes deux fondirent en larmes.

Johnny alla s'asseoir dans un fauteuil en face du sofa. Il éprouva soudain un horrible sentiment de détresse. Elle était bien morte, il le savait maintenant, et il se sentait volé. Il avait aussi envie de pleurer.

— Si vous n'avez tué personne... si vous n'avez vraiment rien fait de mal..., dit-il, je veux bien jurer.

Au point où il en était, il aurait juré n'importe quoi. Il voulait savoir. Ce visage qui figurait sur la photo le poursuivait ; il le poursuivrait jusqu'à son lit de mort.

M^{me} Taliaferro le considéra longuement, puis elle prit une cigarette dans le coffret sur la table et l'alluma.

— Mira a téléphoné hier après-midi, dit-elle soudain. Elle était terrorisée ; elle avait peur de rester dans son appartement. Elle avait pris une chambre sous un faux nom dans un petit hôtel... Elle était malade et restait couchée dans sa chambre, les rideaux tirés. Elle n'avait pas mangé depuis plusieurs jours et elle disait qu'elle avait envie d'une glace à la pistache. Elle était sortie, était entrée dans une pâtisserie, mais n'avait pas trouvé de glace à la pistache et elle s'était sentie trop faible pour en chercher ailleurs. Elle voulait savoir si nous pourrions lui en apporter une ; alors, je suis allée la voir avec Sig.

Nous avons réussi à dénicher une glace à la pistache, puis nous avons ramené Mira ici.

— C'est bien à ce moment-là que vous avez déposé la soubrette en ville ?

— Oui.

— Est-ce que vous vous êtes aperçue que je vous suivais ?

Elle fit oui de la tête.

— Sig vous avait vu, monsieur Church. Nous ne voulions pas de vous dans cette histoire. (Elle tira une longue bouffée, souffla la fumée et le dévisagea longuement.) Elle était en train de mourir, dit-elle d'une voix blanche. Je l'ai deviné quand elle a téléphoné.

A ces mots, les jumelles se mirent à sangloter en chœur.

— Vous dites qu'elle est morte ici, dans cette maison, hier soir, c'est bien ça ?

— Hier soir, dit M^{me} Taliaferro, vers sept heures.

— Est-ce que vous avez appelé un médecin ?

— Non, elle n'en voulait pas et, de toute façon, un médecin n'aurait servi à rien.

— Où est le corps, maintenant ? Qu'est-ce que vous avez fait d'elle ?

— Nous l'avons enterrée, dit-elle sans se troubler ; tout au fond du désert, cette nuit.

— Dans un endroit merveilleux, loin de tout, dit Anne.

— C'est ce qu'elle voulait, assura Lu d'un air convaincu. C'était son idée. On n'aurait pas pu faire autrement, vous savez. Si vous l'aviez connue, vous comprendriez.

— Elle nous l'a fait *promettre*, reprit M^{me} Taliaferro. (Des larmes brillèrent dans ses yeux vagues et éteints.) Nous ne voulions pas que des inconnus la touchent ou la voient, gémit-elle. Nous ne pouvions pas l'abandonner à tous ces affreux vampires de croque-morts, avec leurs actes de décès, leurs permis d'inhumer, leurs services funèbres et tout le tremblement.

Les trois femmes pleurèrent un moment et Johnny, resta là, à les contempler, confondu, muet. Quand elles eurent fini de sangloter, il respira un bon coup et, s'adressant à M^{me} Taliaferro :

— Vous dites, madame, reprit-il, que vous venez de l'emmener dans le désert en voiture ; là, vous avez creusé un trou et vous l'avez enterrée. C'est bien ça ?

— Oh ! non ! s'écria M^{me} Taliaferro, d'un ton angoissé. Non, non, non !

Lu passa lentement sa main dans ses courtes boucles blondes et lui lança un regard passionné :

— Nous lui avons acheté un amour de petit cercueil ; il faut que vous compreniez bien, monsieur Church. Toute cette histoire est magnifique : la nuit, les étoiles, la beauté du désert, le parfum des sauges.

— Si vous saviez comme l'endroit où nous l'avons emmenée est superbe ! s'écria Anne aux boucles châtain. Un petit canon avec des roches de toutes les couleurs, parsemé de fleurs sauvages.

— Où est-ce ? demanda-t-il.

Il essayait d'imaginer la scène, tous les quatre dans la nuit du désert, transportant un cercueil dans le sable. Il y *parvenait*. Ça leur ressemblait bien.

— C'est près d'un petit ranch pour touristes où nous allions faire du cheval, dit Lu ; dans le Nord.

— Loin ?

— A environ quarante kilomètres d'ici, précisa Anne. Il y a une drôle de petite route qui part du ranch et vous mène à travers d'étranges collines, au milieu d'amoncellements de roches extraordinaires. On se croirait sur la lune ou sur une autre planète. Et puis on tombe sur ce canon. C'est en dehors de la route. Le jour où nous l'avons découvert, nous sommes descendues de cheval et nous sommes restées là, je ne sais combien de temps. C'était si beau et si étrange !

— C'était comme une cathédrale, mais en mieux, et quand nous mourrons, nous nous ferons toutes enterrer là. Nous l'avons juré, n'est-ce pas, maman ?

M^{me} Taliaferro approuva. Elle regardait Johnny :

— Vous ne direz rien, n'est-ce pas ? implora-t-elle. Vous ne nous ferez pas d'ennuis. à cause de ça ?

— Non, dit-il. *Si* tout s'est vraiment passé comme vous le dites, je ne dirai rien et je ne vous ferai pas d'ennuis. Mais je vous préviens, madame, que je vais m'assurer que tout s'est bien passé *comme ça*. Je vais tout vérifier.

M^{me} Taliaferro fut suffoquée.

— Alors, si je comprends bien, vous ne nous croyez pas ? lança-t-elle d'un air incrédule.

— Vous m'avez déjà menti.

— Mais comment, grand Dieu ! pouvez-vous nous croire capables d'inventer une histoire pareille ? gémit-elle. Ça nous servirait à quoi ?

— Vous avez grande envie de vous débarrasser de moi ; vous voulez que je quitte la ville. Vous pourriez penser qu'après ce macabre dénouement, il ne me resterait plus que ça à faire.

— Je me moque pas mal de ce que vous pouvez faire ! s'écria la petite dame. (Il y avait plus de lassitude que de colère dans sa voix.) Ça me laisse complètement indifférente. Je regrette seulement de vous avoir parlé de cette histoire.

— Vous ne m'avez fait de confidences que lorsque vous y étiez contrainte et vos explications n'étaient qu'un tissu de mensonges. (Il se leva.) Pour commencer, dit-il, je veux voir cette tombe.

Un lourd silence suivit ces mots. La mère et les filles échangèrent un rapide regard. M^{me} Taliaferro secoua la tête.

— Ah ! ça, non !

— Il faut que vous me fournissiez des preuves, dit-il. Sinon, je vais trouver le district attorney.

— Oh ! ne me parlez plus de ce bonhomme-là ! s'écria M^{me} Taliaferro d'un air affolé. (Elle se leva, fit quelques pas, s'arrêta et le regarda.) Vous n'êtes qu'un mufle ! articula-t-elle.

— Ecoutez, dit Lu, ce lieu est *sacré* pour nous, vous ne comprenez pas ça ?

— Oh ! ne perdez pas votre temps à essayer de l'attendrir, dit M^{me} Taliaferro. Il n'a pas de cœur. Il n'a qu'à aller le trouver, son district attorney. Ils la déterreron et ils nous mettront toutes en prison !

— Madame, dit-il, tandis que les jumelles se remettaient à pleurer et à gémir, je ne suis pas une brute, et si ce que vous me dites est vrai, vous me fendez le cœur. Mais je ne peux pas vous croire aveuglément.

M^{me} Taliaferro recommença à arpenter le salon. Puis elle se retourna brusquement, examina John Church et lui dit :

— Très bien ! Nous allons vous en donner, des preuves ! Nous allons vous conduire là-bas et quand vous aurez vu, de vos yeux vu, est-ce que vous disparaîtrez ? Est-ce que vous nous laisserez tranquilles ? Une fois pour toutes ? Vous le promettez ?

Il fit oui de la tête.

— Quand j'aurai les preuves, madame, je m'en irai.

CHAPITRE XII

Les dames mirent longtemps à se préparer. Cependant, le temps ne s'améliorait pas. L'après-midi promettait d'être pire que la matinée. Le ciel s'assombrissait, le vent devenait plus vif. Lorsque les trois dames Taliaferro réapparurent, il fut étonné de leur métamorphose et de la façon dont l'art du maquillage pouvait transformer la matière brute en beauté dorée. Il ne savait pas comment elles s'y étaient prises, mais ça lui donna matière à réflexions. Elles étaient complètement différentes du trio larmoyant et désespéré à qui il avait parlé quelques instants plus tôt. Elles portaient des pantalons et des tricot. M^{me} Taliaferro aurait pu, de nouveau, passer pour une sœur des jumelles.

L'exquise petite dame se mit au volant de la fermière, et Johnny s'installa à côté d'elle. Lu et Anne prirent place derrière. Leurs yeux étaient maintenant clairs, froids et brillants, leurs cheveux tout soyeux et leur visage, un masque de tragédie refoulée.

Ils foncèrent silencieusement sur le Strip en direction du nord, puis, ils tournèrent vers l'ouest à Charleston, prirent la route de Tonopah, et, après avoir passé devant l'aéroport, s'enfoncèrent dans le désert de rochers et de broussailles.

— J'adore le désert, fit une voix rêveuse au bout d'un moment.

Il considéra un instant, dans le rétroviseur, une image qui ressemblait à un camée, sans savoir exactement quel était le visage qu'il regardait, car il ne pouvait apercevoir la chevelure. Il comprit soudain qu'il y avait, dans ces deux filles, tout au fond de leur être, une personnalité mystérieuse qui leur était commune. Elles étaient loin de n'être que les jeunes filles parfaites et si simples de la piscine. Leur attitude d'alors lui semblait presque une pose, maintenant.

Il se retourna :

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que, dit Anne, on a parfois de si beaux mirages. (Elle regarda sa sœur.) Tu ne crois pas ?

— Si, ma chérie, dit Lu.

— Allons, fillettes ! intervint M^{me} Taliaferro sur un ton de reproche.

Il réfléchit longuement à ce qu'elle venait de dire. Une pensée rôdait dans son esprit, mais il n'arrivait pas à l'isoler et à la localiser avec précision. Puis, il se dit que ce qui l'inquiétait était, sans doute, l'intuition qu'une autre voiture, peut-être, les suivait. Et, peu à peu, il s'en rendit compte effectivement ; il aperçut une voiture dans le rétroviseur ; elle gardait soigneusement sa distance, toujours à la même vitesse. Elle les suivait de trop loin pour qu'on pût reconnaître ses occupants.

Un peu plus tard, M^{me} Taliaferro brancha la radio, attrapa d'abord les accents retentissants d'une marche folklorique, puis un morceau classique. Il ne savait pas ce que c'était, mais c'était sinistre et étrange, tout comme cette journée-là !

— La troisième de Rachmaninofi ! s'écria une voix derrière lui. Comme c'est curieux, hein, qu'on la joue justement maintenant !

— Comme elle l'aimait ! dit l'autre.

Leurs voix, elles aussi, avaient changé, se dit-il. Elles étaient plus vibrantes, plus émouvantes à entendre.

A environ vingt-cinq kilomètres de l'aéroport, M^{me} Taliaferro prit une route asphaltée en direction de l'ouest. On apercevait au loin, ça et là, de petites collines couleur de cannelle. L'autre voiture finit par tourner, elle aussi.

Ils continuèrent dans la même direction sur une dizaine de kilomètres. Puis la route obliqua à nouveau vers le nord et longea un ruisseau à sec ; on devinait, derrière une rangée de saules, les bâtiments du ranch pour touristes ; la dame emprunta alors une piste de terre battue qui escaladait les collines.

Ils ne tardèrent pas à se trouver au cœur du massif, parmi ces étranges amoncellements de roches qu'on lui avait décrits. Cette solitude abritée du vent était tranquille et fantomatique ; des chouettes aux grands yeux jaunes, nichées dans des anfractuosités de rochers, les regardaient passer d'un air sinistre. L'autre voiture n'avait pas l'air de les suivre.

Pour atteindre le canon, ils durent sortir de la voiture et escalader un sentier. Après avoir contourné un roc noir en surplomb, ils arrivèrent dans une cuvette taillée autrefois dans la roche par les

marées ; c'était un décor fantastique et hallucinant, où le vent mugissait parmi les aiguilles rocheuses multicolores. Les jumelles se dirigèrent avec une grâce de ballerines vers un petit tertre de pierres jonché de fleurs sauvages ; là, elles tombèrent à genoux, secouées de sanglots.

« Jusqu'où ira cette folie ? » se demanda-t-il, d'un air distrait et somnolent. Mais il était vivement impressionné. Si la scène dont il était le témoin était bien réelle, il lui semblait que tout ce que les Taliaferro lui avaient raconté devait être également vrai.

— C'est ici que vous l'avez enterrée ? demanda-t-il à M^{me} Taliaferro.

— Là où sont les fillettes, précisa la dame, les yeux pleins de larmes.

— Vous n'avez pas eu trop de mal à transporter le cercueil ?

— Non.

— Vous avez creusé la tombe, vous avez descendu le cercueil et vous l'avez recouvert de sable ?

— Oui.

— Comment avez-vous descendu le cercueil dans le trou ?

— Sig avait apporté des cordes.

Il voulait lui poser deux ou trois autres questions, mais il attendit d'avoir repris la route. La voiture qui les avait suivis était garée près des saules, devant le ranch. Il la vit s'attarder au loin derrière eux, quand ils reprirent la grande route.

— Où avez-vous acheté le cercueil ? demanda-t-il à M^{me} Taliaferro.

— Oh ! mon Dieu, fit-elle, je ne m'en souviens pas. Chez un entrepreneur de pompes funèbres. Je n'étais pas en état de noter les détails.

— Pourriez-vous me dire à peu près où ?

— Dans une petite rue, dit-elle d'un ton excédé.

— Vous ne vous rappelez pas laquelle ?

— Non ! Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Ils continuèrent en silence un certain temps, puis Anne dit :

— Je ne peux pas me rappeler non plus le nom de la rue, monsieur Church, mais je sais que c'était près de l'hôpital.

— Merci, dit-il.

— C'était une petite rue, dit Lu.

— Une boutique toute neuve, ajouta M^{me} Taliaferro, si ça peut vous être utile. Et le croque-mort était horriblement mielleux. Dire qu'il aurait pu toucher ma pauvre petite ! J'en étais malade !

Il y eut un nouveau silence, puis il observa :

— Je suppose que vous avez sa clé et que vous êtes allée chercher ses affaires dans l'appartement de Panamint Drive ?

M^{me} Taliaferro acquiesça :

— Oui, hier soir, en rentrant.

— Puis-je vous demander si, par hasard, vous avez retrouvé cette bague d'émeraude et de diamants dont je vous ai parlé ?

— Elle me l'a donnée, dit M^{me} Taliaferro ; elle m'a fait promettre de la mettre en gage ou de la vendre pour payer les frais de son enterrement.

— C'est ce que vous avez fait ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— Vous l'avez mise en gage ou vous l'avez vendue ?

— Je l'ai mise en gage.

— Vous avez le reçu ?

— Le reçu ? répéta-t-elle d'un air vague.

— Est-ce qu'on vous a donné un reçu, quand vous avez mis la bague en gage ?

— Oh ! dit-elle. (Elle fronça les sourcils.) Je ne me souviens pas.

Je vous répète, monsieur Church – est-ce que vous finirez par comprendre ? – qu'elle est *morte* hier soir ! Nous avons *fait tout* cela cette nuit. Je n'étais vraiment pas en état...

— Tu pourrais regarder dans ton sac, suggéra Anne.

Lu se pencha sur le dossier du siège avant et prit le sac de sa mètre. Elle remit bientôt le sac à sa place et tendit le reçu à Johnny.

— Merci, dit-il. Il jeta un coup d'œil à M^{me} Taliaferro :

— Me permettez-vous de donner ce reçu à mon client de San Francisco pour qu'il puisse retirer sa bague ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules. Ils se retrouvaient en ville, au beau milieu des encombrements de la circulation.

— Allez-y, dit-elle, je n'en ai plus besoin.

Il resta silencieux jusqu'au moment où ils sortirent de la voiture, devant la maison rose de Heavenly Knoll. Il s'excusa auprès de M^{me} Taliaferro d'avoir été contraint, du fait de sa profession, de lui causer tout ce dérangement. Il lui présenta ses condoléances pour la mort de sa fille et lui promit de ne point parler de l'enterrement clandestin. Il prit ensuite congé des jumelles et monta dans sa voiture de louage.

Puis, sous l'œil des trois grâces qui lui faisaient « au revoir ! » en agitant la main, il dévala la colline.

CHAPITRE XIII

Les pompes funèbres Gillespie se trouvaient dans une petite rue, près de l'hôpital. C'était tout neuf, en effet, chrome, briques de verre et vitres. On eût dit un temple éthéré et immaculé, érigé à la mort, et pourvu d'une chapelle indépendante, d'où filtrait en volutes assourdies un enregistrement de musique d'orgue qui se répandait dans tout l'établissement.

Comme le décor et le personnel s'ingéniaient d'ailleurs à le prouver, c'était une maison de pompes funèbres vraiment affectueuse. Sur le seuil, il fut accueilli par une dame grisonnante, tirée à quatre épingles et toute vêtue de blanc, qui lui adressa un sourire tendre et chaleureux et lui dit immédiatement d'une voix lourde de compassion :

— En quoi puis-je vous être utile ? Je m'appelle Beth Porter.

— Est-ce que vous vendez des cercueils ?

— Nous nous chargeons absolument de tout, murmura-t-elle pour le consoler. Vous pouvez vous en remettre entièrement à Gillespie. (Elle s'interrompt.) C'est votre femme ?

— Non, dit-il, je voudrais seulement...

— Vos parents ? (Ses yeux se chargèrent de mélancolie.) Ce n'est pas votre mère, mon chéri ?

— Je voudrais seulement parler à la personne qui vend les cercueils.

— Mais naturellement ; vous savez que tous nos devis d'inhumation comportent la fourniture du cercueil. Un instant, je vous prie... monsieur ?...

— Church.

— Voulez-vous vous asseoir, monsieur Church ? (Elle se dirigea vers un comptoir blanc semi-circulaire et manœuvra la manette d'un interphone.)

— Monsieur Gillespie, dit-elle aussi respectueusement que si elle téléphonait, en ligne directe, à Dieu le père, M. Church vous attend.

Johnny venait de s'enfoncer dans un fauteuil qui poussa une sorte de soupir et l'enveloppa, pour le consoler sans doute, de ses bras en caoutchouc mousse, lorsqu'un petit bonhomme rondouillard déboula d'un passage voûté. Johnny mit un certain temps à s'extirper de son siège, finit par se redresser et serra la main molle et visqueuse qu'on lui tendait.

— Je m'appelle Burnie Gillespie, lui confia l'autre d'un ton mielleux. Et vous, quel est votre prénom ?

— John, dit le détective. (Gillespie portait l'insigne du club des Lions.)

— Eh bien, mon cher John, dit Gillespie en essayant de glisser son bras sous celui de Johnny, voulez-vous vous donner la peine de passer dans mon bureau.

Johnny parvint à esquiver l'étreinte du rondouillard.

— Tout ce que je veux savoir, dit-il, c'est si vous avez vendu un cercueil à une dame, hier soir.

M. Gillespie lui lança un regard peiné :

— Vous n'êtes pas de la famille du défunt ?

— Non.

Gillespie haussa les épaules, d'un air déçu.

— Ma foi, oui, dit-il au bout d'un instant, j'ai vendu un cercueil à une dame hier soir. Pourquoi ?

— Je suis un de ses amis. Pourriez-vous me dire à quelle heure elle est venue ?

La dame lui avait téléphoné vers neuf heures et demie, expliqua Gillespie. Elle avait appelé toutes les entreprises de pompes funèbres, mais elles étaient toutes fermées. Par hasard, il était encore à son bureau. La dame lui avait expliqué qu'une de ses parentes venait de mourir dans une petite ville du désert, et qu'elle voulait s'y rendre avec un cercueil, dans la nuit. Une demi-heure plus tard, à peu près, elle était arrivée, accompagnée d'un homme qui portait un béret. Ils

voulaient le cercueil le plus léger qu'il avait en magasin, et il leur avait vendu quatre cents dollars un modèle en aluminium. « Deux gosses auraient suffi pour le porter, ajouta Gillespie, pourvu, bien entendu, que le cadavre ne fût pas trop lourd... »

* * *

Johnny se rendit ensuite à l'adresse indiquée sur le reçu. C'était du côté de Fremont, au cœur de la ville, dans un lieu bien placé pour attirer les gens qui se trouvaient ratissés dans les établissements de jeux avoisinants. La boutique restait ouverte très tard.

John montra le reçu et le prêteur sur gages sortit la bague du coffre-fort. M^{me} Taliaferro en avait tiré deux mille cinq cents dollars et avait signé un papier. A en juger par l'émeraude, ainsi que par la taille et la qualité des diamants, Johnny estima qu'elle valait au moins quatre fois plus.

— Quand est-ce que la dame est venue vous voir ? demanda-t-il.

— Vers neuf heures et demie, hier soir. Pourquoi ? Ça a été barboté à quelqu'un ?

— Oh ! Pas précisément, mais enfin... (Johnny reprit le reçu.) Le type à qui elle appartient viendra la retirer, peut-être ce soir.

Tout collait, pensa-t-il. Tout, même ce que Letty, la femme de chambre, lui avait dit. Elle lui avait raconté que juste avant de sortir avec Sig, M^{me} Taliaferro avait reçu un coup de téléphone ; et celui-ci, d'après M^{me} Taliaferro, aurait été donné par Mira.

Mais la dame lui avait déjà menti plus d'une fois, et il ne croyait jamais plus les dames, lorsqu'elles lui avaient déjà menti. En sortant de chez le prêteur sur gages, il alla se restaurer d'un ragoût aux haricots et d'une bouteille de bière. En dînant, il repensa à tout ce qui s'était passé depuis son arrivée, à tout ce qu'il avait entendu. Avec trois clients sur les bras, il ne pouvait faire état que de certitudes. L'honneur et la réputation du service secret Gérard étaient en jeu. Et puis, bien sûr, cette affaire avait deux aspects... ou davantage. Il y avait, d'une part, la disparition de la jeune femme et, de l'autre, l'affaire de chantage. Par ailleurs, à la rubrique des faits restés inexplicés, figuraient : la voiture qui les avait suivis cet après-midi

sans raison apparente et finalement la dégelée qu'il avait reçue dans sa chambre, au motel. Comment raccrocher ça au reste ?

Tout en sirotant sa bière, il avait le sentiment que, jusqu'ici, il n'avait pas trouvé grand-chose et qu'il n'avait presque rien débrouillé. « En fait, se dit-il, je n'ai même pas démarré ! »

Quand il sortit, les dernières lueurs grises s'estompaient et le néon commençait à lutter contre l'obscurité de la nuit. Les voitures emplissaient la rue, les bars étaient bondés et une foule de gens chics se pressaient sur les trottoirs. Il entra dans un drugstore, se dirigea vers une cabine téléphonique et appela Mitch Barry. Celui-ci n'avait pas de nouvelles du maître chanteur.

— Où est-ce que vous étiez ? demanda-t-il à Johnny.

— Sut la piste de votre amie.

— Vous avez des nouvelles, Church ?

— Peut-être. Je vous rappellerai dans la soirée.

— Qu'est-ce que je réponds au photographe, s'il me téléphone ?

— Dites-lui de vous rappeler demain.

Il raccrocha et composa le numéro de son motel. Whitney et Hamilton Sprague étaient arrivés dans l'après-midi, lui expliqua la standardiste, et ils avaient tous les deux essayé de le joindre.

— Lequel des deux dois-je passer le premier ?

— Ni l'un ni l'autre. Dites-leur que je suis occupé ; je les appellerai plus tard.

Il sortit du drugstore, remonta Fremont et entra dans une quincaillerie pour y faire l'emplette d'une pelle à manche court.

Il avait garé sa voiture dans la petite rue où se trouvait la boutique du prêteur sur gages. Il était en train d'ouvrir son coffre pour y mettre la pelle, lorsqu'il aperçut Beecroft, l'avocat. Ce sale petit rouquin était tout seul dans sa voiture, de l'autre côté de la rue. Il regardait Johnny droit dans les yeux, mais il n'eut pas l'air de le reconnaître.

La malle arrière n'était pas fermée à clé, ou alors la serrure ne fonctionnait plus. Il souleva le couvercle mais il ne put loger sa pelle

dans le coffre : un cadavre replié dans la position du fœtus tenait toute la place. Il ne put voir le visage, à cause du chapeau qui le dissimulait. Mais le plastron de la chemise était couvert de sang.

Il laissa retomber le couvercle du coffre et resta là, paralysé. Il remarqua alors que la peinture avait été écaillée et la serrure forcée. Il jeta la pelle sur le siège arrière et démarra sans plus tarder.

CHAPITRE XIV

Des phares le suivaient ; pourtant il aurait juré que la tactique compliquée qu'il avait suivie pour brouiller sa piste était capable de semer n'importe qui. Il avait tourné autour de plusieurs pâtés de maisons, avait fait des crochets au sud, puis à l'est, avant de prendre au nord la route de Tonopah. Maintenant qu'il avait le temps de penser au cadavre du coffre, il n'eut pas de peine à deviner qui c'était et qui l'y avait mis.

S'il ne se trompait pas, songea-t-il, les choses n'allaient plus tarder à prendre tournure.

Mais il lui fallait attendre, pour en avoir le cœur net. Il finit par atteindre le ranch pour touristes, puis il prit le chemin de terre jusqu'au sentier qui menait au petit canon. Ce fut seulement à ce moment-là qu'il ouvrit le coffre pour effectuer sa sinistre vérification. Il alluma sa torche et releva le chapeau : deux yeux noirs voilés par la mort le contemplaient. Il avait deviné juste. C'était bien le cadavre du type qu'il avait rencontré la veille, devant la maison rose.

— Eh bien, dit-il, vous y êtes retourné, monsieur Nick !

Il déchira la chemise pour examiner la blessure : c'était un coup de couteau. Il referma le coffre et s'engagea sur le sentier du canon, la pelle sur l'épaule.

Le vent gémissait dans les crevasses ; il entendait des ailes brasser l'air au-dessus de sa tête. A la lueur de sa lampe électrique, il retrouva les pierres soigneusement disposées en forme de tombeau et les bouquets de fleurs des champs. Il déplaça quelques cailloux, cala sa torche allumée sur une roche, de manière à éclairer la tombe et commença à creuser.

Ce n'était pas facile, dans ce sable sec ; chaque pelletée retombait dans le trou. Au bout de quelques minutes, il était en nage. Il enleva sa veste et la plaça à côté de la torche, puis il recommença à creuser.

Soudain, il crut entendre un bruit à l'entrée du canon. Ce pouvait être un soulier qui avait heurté une pierre ou deux cailloux qui s'étaient entrechoqués. Il lâcha sa pelle et voulut sauter sur la torche.

Mais une voix le cloua sur place :

— Arrête ! Tu es fait !

Il renonça à bouger. Il était éclairé ; son adversaire ne l'était point.

— Haut les mains ! ordonna la voix anonyme. (Les pas se rapprochaient.) On est des adjoints du shérif.

— Montrez-moi votre insigne que je le voie, dit-il.

— Haut les mains !

Il obéit – il ne pouvait pas faire autrement. Lentement, comme à regret, il leva les bras en l'air. Un type arriva dans le faisceau lumineux, tandis que l'autre faisait un détour pour venir se poster derrière lui. Celui qui lui faisait face portait un complet gris et une chemise de sport. Il était de taille moyenne, avec de larges épaules et un gros visage de dur. Son poing était énorme, si énorme que son calibre 38 semblait perdu dans cette masse de chair.

— Vous n'êtes pas des adjoints du shérif, dit Johnny.

— Vraiment ? demanda le type. Tu veux qu'on te montre si on l'est ?

— Si tu bouges, je te descends, dit le type derrière lui.

Une main arracha le Magnum de son étui. Il reçut alors un coup de crosse sur la tempe et tomba à genoux, dans le trou qu'il avait creusé.

Quand il se releva, celui qui l'avait frappé enlevait sa veste. Il la déposa près de la lampe et jeta dessus le Magnum et son propre revolver. Il avait à peu près le même gabarit que l'autre ; il n'était pas grand, mais fort, large d'épaules et de ceinture. Il avait des cheveux blonds taillés en brosse. Ses dents avançaient, ce qui lui donnait l'air de sourire, même quand il était sérieux.

— On aimerait bien que tu nous tuyautes un peu.

Primo, qui c'était les femmes avec qui tu es venu, ce matin ?

— Et qu'est-ce qui te prend de creuser ce trou ? demanda l'autre. (Il glissa son revolver dans la ceinture de son pantalon et, comme Johnny restait silencieux, il s'adressa à son compagnon :) Vas-y, Ed.

Travaille-le un peu ; ça lui déliera la langue.

Le dénommé Ed s'approcha de lui. Il esquissa une feinte du gauche et balança une droite qui n'atteignit jamais son but, car John Church, furieux, l'envoya dinguer à la renverse d'un gauche fulgurant. Ses jointures s'écorchèrent contre les grandes dents de son adversaire. D'un bond, John sortit alors de son trou et décocha une droite qui atterrit au bon moment dans la mâchoire du type, lui fit perdre l'équilibre et l'envoya s'écraser dans les rochers.

L'autre gaillard avait eu le temps de prendre ses dispositions lorsque Johnny se retourna pour foncer sur lui. Il avait été surpris, mais il était prêt. Il était si sûr de lui qu'il ne tira même pas son revolver. Il avait de la défense. Il cueillit Johnny d'un solide crochet du gauche qui l'ébranla de la tête aux pieds, puis il le travailla au corps avec une grêle de coups de poing qui le firent reculer et s'affaïsser.

Johnny secoua la tête pour s'éclaircir les idées. « Tiens-le à distance, se disait-il : c'est le seul moyen de l'avoir. Empêche-le d'approcher. » Il allait se relever, quand une voix qui ne s'était pas encore manifestée, se fit entendre dans les ténèbres et l'arrêta.

— Assez, vous autres ! ordonna-t-elle. Monsieur Church, je tiens un revolver braqué sur vous. Restez où vous êtes.

On entendit des. pas et Beecroft apparut dans le faisceau lumineux. Il regarda l'homme qui était étendu à terre.

— Charlie, qu'est-ce qui est arrivé à Ed ?

Charlie haussa les épaules, s'approcha de son coéquipier et s'agenouilla à côté de lui.

— Il s'est cogné le crâne, dit-il au bout d'un moment. Il récupère.

Beecroft jeta un coup d'œil sur la fosse et la pelle.

— Mon bonhomme, dit-il à Johnny, il va falloir se mettre à table.

— Pourquoi ? demanda Johnny. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Beecroft s'assit sur un rocher.

— Je viens de jeter un coup d'œil dans le coffre de votre voiture, fit-il d'une voix suave. (Il désigna le trou.) Vous êtes en train de

creuser sa tombe ?

— Non, dit Johnny.

— Alors, bon Dieu ! qu'est-ce que vous faites en pleine nuit, au milieu du désert, à creuser une fosse ? s'écria Beecroft, furieux ; vous espérez trouver de l'uranium ou quelque chose dans ce goût-là ? Qu'est-ce que vous faisiez ici, ce matin avec ces femmes ?

Johnny consulta sa montre.

— Ecoutez... Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Je veux *la* retrouver, déclara Beecroft d'un ton catégorique. Il *faut* que je la retrouve.

— Eh bien, dit Johnny, moi aussi ; alors je me demande pourquoi vos gars sont toujours en train de me déranger.

— La première fois, au motel, c'était une erreur, dit Beecroft, très vite. J'ai compris le lendemain qu'on pouvait sans danger vous laisser chercher aussi. Mais maintenant, vous avez certainement trouvé quelque chose ou quelqu'un ! Qu'est-ce qui se passe ? Je veux le savoir.

— Je suis en train de la chercher, dit Johnny.

— *Ici* ? s'écria Beecroft d'un air incrédule. Est-ce que vous êtes tombé sur la tête ?

— Peut-être.

— C'est vous qui avez tué Nick Gardelli ?

— Non, répliqua Johnny. C'est même la première fois que j'entends prononcer son nom. Qui est-ce ?

— Un joueur professionnel, dit Beecroft ; il a des intérêts dans un tripot du Strip. Qui est-ce qui l'a tué ?

— Nous y reviendrons, dit Johnny. Pour l'instant, on n'a pas beaucoup de temps ; si vous voulez la retrouver, nous allons travailler ensemble, et si vous pensez que je suis fou, ne venez pas me contrarier.

Beecroft le regarda.

— D'accord, dit-il au bout d'un moment. Je vous ai vu, cette pelle à la main, quand vous avez ouvert le coffre. A moins d'être un excellent comédien, vous aviez l'air assez surpris de votre découverte. C'est pourquoi je suis venu ici moi-même, il y a un petit moment. (Il fit un signe de la tête.) Bon. Dites-moi ce qui se passe.

— D'abord, dit John en se relevant, il faut que je continue à creuser.

Il se dirigea vers la fosse, ramassa la pelle et se remit au travail. Ed était assis, la tête dans les mains ; il n'était manifestement pas en état de s'intéresser à ce qui se passait ; mais Beecroft et Charlie, fascinés et intrigués, regardaient le sable s'envoler du trou. Et lorsque, au bout de quelques minutes, la pelle racla du métal, ils se dressèrent d'un bond pour mieux voir.

Tandis que Johnny continuait à creuser, Beecroft prit la torche et la dirigea sur le trou :

— Bon Dieu ! mais c'est un cercueil ! s'écria-t-il. (Il se pencha et saisit Johnny par le bras.) Qui est-ce ? (Il regarda Johnny tout au fond des yeux, un instant, puis une expression effrayante se peignit sur ses traits.) Oh ! *non !* murmura-t-il, pas *elle !*

— C'est pourtant ce qu'on m'a dit, reprit Johnny.

Il s'agenouilla, tâtonna sous le rebord du cercueil et trouva un écrou à ailettes.

— *Qui* vous l'a dit ? cria-t-il.

Johnny lui jeta un coup d'œil.

— Sa mère et ses sœurs, fit-il en dévissant l'écrou.

— Sa mère et ses sœurs, répéta Beecroft d'une voix blanche. Si je comprends bien, poursuivit-il, quelqu'un l'aurait amenée ici pour l'enterrer ?

— Elle a commencé par mourir, m'ont-elles assuré.

— Non ! gémit Beecroft. (Il laissa échapper un sanglot.) Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? s'écria-t-il alors.

— Je vais faire sauter le couvercle du cercueil, dit Johnny.

Beecroft fit mine de se précipiter dans la fosse.

— Je vous le défends bien ! s'écria-t-il.

Sans tenir compte de cette interdiction, John repéra un autre écrou et se mit à le dévisser.

— Mais, pleurnicha Beecroft, vous ne pouvez pas faire ça !

— Vous n'êtes pas obligé de regarder, dit Johnny. Moi, on me paye pour la retrouver et c'est ce que je vais faire.

— Venez, patron, dit Charlie à Beecroft. (Il saisit Beecroft par le bras.) Allons faire un tour.

Beecroft, tout secoué par les sanglots, se laissa emmener. Johnny découvrit un autre écrou et un étrange frémissement s'empara de tout son être. Après tout, rien ne s'était peut-être passé comme il l'avait pensé. Les conclusions que lui avait inspirées ce cadavre, quant aux dames Taliaferro et à leur serviteur, étaient peut être inexactes. Dans ce cas, il avait abusé de leur confiance et violé sa promesse, tout comme maintenant il était en train de violer cette lamentable tombe où elles l'avaient amenée.

Quand il eut dévissé le dernier écrou, il sortit de la fosse et se planta debout, tout au bord. Il ne transpirait plus. Il avait froid ; au-dessus de leurs têtes, le vent gémissait dans les rochers et les yeux clairs des chouettes le guettaient.

Si elle était vraiment là, s'il soulevait le couvercle et la trouvait à l'intérieur, il ne lui restait plus qu'à abandonner le métier, pensa-t-il. Il savait qu'il ne s'en remettrait pas. Sa répugnance à ouvrir le cercueil prenait maintenant de telles proportions qu'il lui fallait, il le sentait bien, s'y mettre tout de suite ou y renoncer à jamais.

Il s'agenouilla, saisit le couvercle par un bord et le souleva pour le rabattre contre l'autre côté de la fosse. Il ne put résister à la tentation instinctive de fermer les yeux et, quand le couvercle fut ouvert, il eut immédiatement le sentiment d'une épouvantable catastrophe ; on ne pouvait s'y tromper : c'était bien le même parfum ensorceleur.

Quand il rouvrit les yeux, il s'attendait à contempler le masque d'une morte. Mais il n'y avait dans le cercueil qu'une écharpe blanche.

Il la prit et la garda un moment à la main. Son soulagement, il s'en rendit compte, ne venait pas seulement du fait qu'il avait bien deviné que le cercueil serait vide ; il se sentait surtout rassuré à la

pensée qu'elle n'était pas morte, qu'elle devait se trouver quelque part, qu'il finirait bien par la retrouver et par la contempler un jour.

CHAPITRE XV

Lorsque Beecroft apprit que le cercueil était vide, il se précipita au bord de la fosse et les yeux fixés sur la tombe ouverte se mit à pousser des : « Dieu soit béni, Dieu soit béni ! » Puis, il s'agrippa à Johnny qui avait tranquillement repris son revolver et remis sa veste, et il lui demanda de lui raconter toute l'histoire.

Il s'agissait désormais de se dépêcher, lui conseilla Johnny ; il n'y avait plus de temps à perdre. Mais si le petit avocat acceptait de rentrer en ville avec lui, il lui exposerait les détails en cours de route.

Ed, celui qui s'était cogné la tête sur un rocher, avait son compte. Charlie, qui le soutenait, l'aida à sortir du canon et le ramena à la voiture de Beecroft. Johnny ne s'était pas trompé ; personne ne l'avait filé. Il les avait semés en ville, mais après avoir vu la pelle, Beecroft avait eu une idée et ils étaient venus au ranch où Ed et Charlie avaient suivi la fourgonnette dans l'après-midi. Ils avaient pris la route de montagne en ne gardant que les feux de position et ils avaient découvert sa voiture.

Johnny appuya sur le champignon pour rentrer et, comme Beecroft le tenait, avec son cadavre dans le coffre, il fut bien obligé de lui raconter à peu près tout et de lui confier la plupart de ses hypothèses et de ses conclusions, y compris la manière dont il avait hérité du cadavre. Mais il ne prononça pas le nom de Mitch Barry à propos du chantage.

Quant à Beecroft, il expliqua qu'il avait passé des nuits blanches à se demander ce que devenait cette femme ; aussi, lorsque le gérant de Panamint Drive lui avait annoncé que, ce matin-là, des gens (elle ou d'autres) étaient venus prendre ses affaires, il avait, c'était son expression, « perdu complètement la boule. » Est-ce que, selon lui, elle était toujours en ville ?

Johnny lui dit que si les autres dames Taliaferro y étaient, elle devait s'y trouver, elle aussi, certainement. Mais il y avait de fortes chances pour qu'elles aient toutes décampé. Aussi, lorsque après avoir grimpé la colline à toute allure, il s'arrêta devant la maison rose, il comprit qu'à deux ou trois minutes près, il avait bien failli deviner juste. La fourgonnette était rangée devant la porte d'entrée ; celle-ci

était grande ouverte, et les jumelles en sortaient chacune avec deux ou trois valises à la main.

Il s'arrêta devant la fourgonnette et demanda à Beecroft de l'attendre ; il lui ferait signe. Sur ces entrefaites, Charlie la terreur arriva dans la voiture de Beecroft et stoppa derrière la fourgonnette, à l'entrée du garage.

— Ah ! Par exemple ! Mais c'est encore M. Church ! s'écria Lu à son approche.

— Est-ce que vous auriez oublié quelque chose ? lui demanda Anne.

— Non, dit-il, c'est vous qui avez oublié ça !

Il tira alors l'écharpe blanche de sa poche et la leur tendit ; leurs traits se figèrent. Puis, elles détalèrent en direction de la maison, mais il se précipita sur leurs talons et il franchit la porte en même temps qu'elles.

M^{me} Taliaferro s'avavançait précisément dans le salon, une valise à la main, lorsqu'il arriva avec les jumelles.

— Monsieur Church ! s'écria la dame, furieuse. Puis-je vous demander ce que vous faites ici ?

Il ne répondit pas ; il se contenta de jeter l'écharpe sur la table devant le canapé. Lorsqu'elle le regarda, après avoir échangé un regard stupéfié avec ses filles, il lui demanda :

— Où est-elle ?

— Quelle brute vous faites ! dit-elle doucement. (Elle regarda à nouveau l'écharpe.) C'est incroyable, vous n'auriez tout de même pas... ?

— Vous n'êtes qu'un détrousseur de cadavres ! s'exclama Lu.

— Un vampire, dit Anne.

— Où est-elle ? répéta-t-il.

— Comment avez-vous pu *croire* qu'elle n'était pas dans le cercueil ? poursuivit Anne. Après tout le mal qu'on s'est donné pour acheter un cercueil et pour la...

— Peu importe, interrompit M^{me} Taliaferro. (Elle regarda Johnny.) Elle est partie, dit-elle.

— Où ?

— Je ne sais pas.

— Oh ! ça suffit, dit-il.

Il dégaina le Magnum et, à ce moment-là, il aperçut la tâche sur le tapis blanc. Quelqu'un avait nettoyé l'emplacement, mais il y restait une teinte légèrement rosée ; il aurait juré que c'était une trace de sang.

— Où est votre chauffeur, où est Sig ? demanda-t-il.

— Il est parti, dit M^{me} Taliaferro.

— Je n'en crois rien, dit-il. Madame, que ça vous plaise ou non, je m'en vais fouiller cette maison.

Elle haussa les épaules :

— Pourquoi perdre votre temps ? (Elle se dirigea vers le bureau et y prit un morceau de papier.) Il était parti quand nous sommes rentrées cet après-midi. Il a laissé ce billet... (Elle le lui tendit.) Est-ce que vous ne pourriez pas ranger ce revolver ? ajouta-t-elle. Nous avons eu assez d'émotions, il me semble, n'est-ce pas, fillettes ?

Elles acquiescèrent d'un signe de tête :

— En effet, dit Anne.

Johnny lut le message : *Plus besoin vous faire des soucis, madame.* C'était tout et c'était signé : Sig.

Il laissa tomber la note sur la table, à côté de l'écharpe et, un instant, il regarda pensivement les deux objets. Puis il rengaina son revolver et s'assit :

— J'ai deux ou trois petites choses à vous raconter maintenant, lui dit-il, mais elles ne vous surprendront pas, j'en suis certain. (Il gardait les yeux fixés sur M^{me} Taliaferro.) Pour commencer, j'ai l'impression que, depuis longtemps déjà, vous vous livrez à une petite escroquerie sentimentale avec la collaboration de votre fille Mira. Vous avez eu votre Taliaferro qui vous a bel et bien dégoûtée des hommes. Elle a eu son Cheever. Après quoi, vous vous êtes vengées

des hommes en vous livrant à ces petites plaisanteries et, par la même occasion, en assurant largement votre matérielle. Mais le jeu est votre faible, comme vous me l'avez dit, et j'imagine que vous êtes quelque peu décavée. Vous avez signé quelques papiers, quelques reconnaissances de dettes. Vous avez toujours eu de l'argent. Vous étiez venue ici et vous y aviez du crédit. Au moins chez Nick Gardelli...

Il ne l'avait pas lâchée des yeux et quand il prononça ce nom, il la vit tressaillir ; un frisson nerveux la parcourut.

— C'est exact ? demanda-t-il.

— Qui vous l'a dit ?

— Peu importe. En tout cas, vous n'étiez pas très inquiète, parce que vous pensiez que votre Mira allait soutirer ces cent mille dollars à Whitney.

— Qui vous l'a dit ?

— Whitney, répliqua-t-il.

— Vous avez aussi parlé à Nick Gardelli ?

Il réfléchit une minute.

— Oui, dit-il, je lui ai parlé. En tout cas, lorsque vous avez appris que le mariage et le legs de Whitney étaient annulés, vous vous êtes trouvée aux abois. Vous aviez de grosses dettes envers Gardelli, dans les vingt mille dollars environ et il devenait méchant. Je suppose que vous aviez déjà perdu l'argent de la Jaguar offerte par mon client et qu'il ne vous restait plus que la bague. De toute manière, elle n'aurait pas éteint vos dettes et il n'y avait pas à l'horizon de nouvelle poire prête à lâcher à Mira, malgré tous ses charmes, une pareille somme au bout de quelques jours. Alors... (Il s'arrêta et la regarda fixement.) Vous avez essayé le chantage. C'est bien ça ?

— Non ! dit-elle, je jure par tout ce que j'ai de plus cher, que je ne sais pas à quoi vous faites allusion.

— Votre Sig a pris une photo compromettante de Mira avec Mitch Barry, dit-il. Naturellement, ni lui ni vous, madame, n'auriez aimé voir une photo comme celle-là passer de mains en mains. C'est pourquoi vous avez coupé les têtes.

M^{me} Taliaferro et ses filles échangèrent un regard affolé.

— Je ne sais *pas* de quoi vous parlez, répéta M^{me} Taliaferro. Je n'ai trempé dans aucun chantage et je suis certaine que Sig non plus.

— Je sais qu'il a tué Nick Gardelli. Alors, comment voulez-vous que je le croie incapable de se livrer à un chantage ? demanda Johnny.

— Il l'a *tué* ! murmura-t-elle.

Avec un bel ensemble, les jumelles et leur mère contemplèrent la tâche sur le tapis.

Johnny s'interrompit un instant sans les lâcher des yeux. Puis il reprit :

— Votre Sig a organisé un rendez-vous, hier soir, pour soutirer vingt mille dollars à Barry. Mais il a reçu une balle et il s'est enfui sans poursuivre plus loin sa tentative de chantage.

M^{me} Taliaferro allait protester, mais il leva la main pour l'arrêter.

— Je suis désolé, reprit-il, mais je crains que tout ce que vous pourrez dire désormais ne change rien. Les faits sont là. Comme Sig ne pouvait pas faire chanter Barry et trouver l'argent, il n'y avait plus qu'une solution. Il fallait que Mira entre vite en scène. Vous aviez peut-être déjà pensé à une nouvelle victime, mais, pour que ça marche, il *fallait* me faire quitter la ville. D'où le cercueil et cette parodie d'enterrement. Je reconnais qu'il fallait de l'imagination pour monter ça. Mais c'était toujours dans le style de tout ce que vous m'aviez raconté, madame. Vous n'avez *jamaï*s cessé de me mentir. Tout ce que je veux dire, c'est que vous mentez avec beaucoup d'imagination, madame.

— Je ne mens pas à propos de ce chantage, dit-elle. Et ce que j'essayais de vous dire, c'est que, si vous connaissiez Sig, vous sauriez qu'il n'est pas capable de se livrer à de telles manœuvres.

Il lui vint un léger doute.

— Pourquoi ? dit-il. Parlez-moi de lui. Où est-ce que vous l'avez ramassé ?

— A Cannes, dit-elle, après la guerre. C'est un Bulgare qui avait échoué là et qui travaillait à droite et à gauche. Il a accepté d'entrer à

mon service.

— Maman a été obligée de l'engager, dit Lu. Il la suivait partout comme un chien ; il restait assis à la regarder. Il l'attendait des heures, juste pour la voir passer. Une véritable adoration.

Anne sanglota :

— Pauvre Sig !

— Ce que j'essaie de vous expliquer, poursuivit M^{me} Taliaferro, c'est que Sig serait tout à fait *incapable* de faire du chantage. Il ne parle ni n'écrit très bien l'anglais, comme vous pouvez vous en rendre compte par cette note. Et puis, ce n'est pas son genre.

Ses doutes se confirmaient. Mais il ne pouvait pas se permettre d'aller jusqu'au bout de sa pensée.

— Vous auriez pu très bien écrire à sa place, dit-il, et même parler. La voix au téléphone était déguisée. Et, comme je le sais fort bien maintenant, vous êtes une excellente actrice.

— Non, dit-elle en secouant la tête. Non, monsieur Church, vous vous trompez.

— Bon dit-il, laissons tomber le chantage pour l'instant. De toute façon, vous m'avez fait vos adieux, cet après-midi, parce que vous pensiez que j'allais prendre le premier avion pour San Francisco. (Il lui lança un regard dur et appuyé.) Vous n'allez pas prétendre que c'est un mensonge !.

Elle haussa les épaules.

— Pensez ce que vous voulez, cher monsieur !

— Puis vous êtes rentrée à la maison, poursuivit-il. Vous avez trouvé le petit mot et vous avez vu cette tâche sur le tapis. Vous avez eu une vague idée de la raison pour laquelle Sig avait écrit que vous n'aviez plus besoin de vous faire de souci ; vous avez compris pourquoi il avait filé. Et après avoir réfléchi un moment, vous avez estimé qu'il valait mieux les mettre, vous aussi.

— Dans ce cas, nous aurions bien fait de filer plus vite, remarqua Lu, en le regardant.

— Vraiment, vous êtes lassant, monsieur Church, dit Anne. Dites-

moi : *pourquoi* vous obstinieiez-vous à nous faire tant d'ennuis ?

— C'est son métier ! s'écria M^{me} Taliaferro. Il persécute les pauvres femmes !

— Supposons que Sig ait *réellement* tué ce monsieur à qui maman devait de l'argent, dit Lu. C'est Sig qui l'a tué ; par conséquent, vous ne pouvez guère nous rendre responsables des actes commis par ce pauvre homme.

— Je n'y ai jamais songé, répondit Johnny.

— Mais alors, dit Anne, qu'est-ce que vous *cherchez*, monsieur ? qu'est-ce que vous voulez ?

— Mira, dit-il.

— Qu'est-ce que vous voulez lui faire à Mira ? demanda Lu.

— Je voudrais la voir et lui parler ; je n'ai jamais cherché autre chose, depuis le début.

— Alors, maman, dit Anne, pourquoi ne la lui as-tu pas laissé voir ? Tu aurais dû commencer par là. Je ne comprends pas.

— Parce que je ne savais pas où la trouver ! répondit aigrement M^{me} Taliaferro. Et puis elle était malade, elle l'est *encore*. Est-ce que vous aurez la bonté de vous en souvenir ? De plus, elle était tellement effrayée par cette histoire de photo ! Nous ne savions pas ce qui se passait ni ce que cet homme voulait.

Sans se départir de son calme, Johnny insista :

— Madame, je vous le répète, vous me la montrez tout de suite, sinon d'ici dix minutes vous vous expliquerez avec les policiers sur un crime qui a été commis sous votre toit. Et, même si vous arriviez à vous en tirer, vous n'iriez pas loin.

M^{me} Taliaferro le regarda.

— Et si je vous la montre, dit-elle, qu'est-ce qui se passera ? Est-ce que vous nous laisserez partir tranquillement ?

Il secoua la tête.

— Je n'ai pas à marchander avec vous. Vous me la montrez, sinon...

— Alors, fais-la-lui voir, insista Anne.

— Elle est malade ! dit M^{me} Taliaferro. Ce climat ne lui convient pas. Il faut que nous l'emmenions loin d'ici.

— Il pourrait la voir juste quelques minutes, dit Anne. Je suis sûre qu'il nous laissera boucler nos bagages et partir. Nous l'emmènerons à la montagne.

— M. Beecroft, son avocat, veut également la voir, dit Johnny. Il attend dehors, dans ma voiture.

— Ah ! non s'écria M^{me} Taliaferro. Ça, c'est le comble !

— Il fera des histoires s'il ne la voit pas.

— Mais, maman, qu'est-ce que ça peut faire ? dit Anne.

— Mon client, M. Sprague, est arrivé aussi de San Francisco et il aimerait la voir, dit Johnny.

— Oh ! non ! gémit M^{me} Taliaferro.

— Il va rouspéter, lui aussi, s'il ne parvient pas à la voir.

— Mais, maman, dit Anne, qu'est-ce que ça peut ?...

— M. Whitney est ici aussi, poursuivit Johnny ; il est venu de Chicago par avion aujourd'hui pour avoir un petit entretien avec elle. Qui sait ? Peut-être lui donnera-t-il un peu d'argent, après tout. Pendant que nous y sommes, il y a aussi Mitch Barry, qui voudrait également la voir.

— Parfait ! s'écria Lu.

Puis, elle demanda rapidement à Johnny :

— Il ne se trouve pas dans la seconde voiture, par hasard ?

— Non, dit Johnny. (Il regarda M^{me} Taliaferro.)

Avec votre permission, madame, j'aimerais téléphoner à ces messieurs.

M^{me} Taliaferro demeura silencieuse un long moment et, tandis qu'elle le regardait, ses yeux gris-vert brillèrent d'une haine si intense qu'il eut l'impression d'être réduit en cendres.

— Très bien, finit-elle par dire, allez-y. Téléphonez, vous la verrez tous, mais donnez-lui au moins dix minutes pour se préparer à ces visites. Elle est au lit. Elle a fait un somme pendant que nous terminions les bagages ; il faut que j'aille la réveiller. (Sa voix se brisa, mais la flamme de ses yeux se fit encore plus ardente quand elle regarda Johnny Church.) Si vous aviez le moindre soupçon d'humanité, lui cria-t-elle, vous ne feriez pas cela !

— Non, madame, dit-il, en passant devant elle, pour se rendre au téléphone.

CHAPITRE XVI

Lorsque les trois messieurs apprirent que la dame perdue était vraiment retrouvée et qu'ils allaient (grâce au service secret Gérard, succursales dans le monde entier) la voir d'ici dix minutes dans la maison rose de Heavenly Knoll, ils en furent comme abasourdis de joie. Tout en éprouvant un sentiment analogue, John Church était intrigué par le fait que peut-être l'élément le plus important et le seul vraiment criminel de cette affaire, l'élément chantage, demeurait sans solution. Sa tentative tout au moins, pour en rendre Sig responsable, avec ou sans l'aide de M^{me} Taliaferro, n'était pas du tout concluante ; il lui manquait des preuves.

Quand il eut donné les trois coups de fil, il revint à son auto et mit Beecroft au courant des dernières nouvelles. Puis, espérant que Sig, lors de son départ précipité, avait laissé dans sa chambre des indices compromettants, il passa devant la voiture de Beecroft où se trouvaient les deux types et entra dans le garage. En allumant, il s'aperçut que la porte de l'escalier était entrebâillée.

Il y avait un commutateur au pied de l'escalier. Il le fit jouer ; la chambre du premier s'éclaira. Il monta avec précaution, le revolver à la main.

Mais la chambre était vide. C'était bien une chambre pour le personnel ; le mobilier était modeste : un lit, une chaise, une table, avec une lampe et un tapis de sisal. La salle de bains était très simple, comme celles des domestiques. Il ouvrit un petit placard ; une salle de bains était facile à transformer en chambre noire, pour développer les pellicules ; il cherchait une lampe rouge. Il ne trouva dans le placard qu'une lame de rasoir usagée et un morceau de savon. Il regarda alors dans la corbeille à papiers, sous le lavabo, et aperçut la serviette. Il savait qu'elle avait dû servir à frotter la tâche sur le tapis du salon ; elle était encore humide, avec du sang dilué et quelques poils arrachés au tapis.

Cette serviette lui rappela qu'il avait encore une grosse difficulté à résoudre : le cadavre du coffre. La serviette lui permettait de prouver son innocence, mais il ne savait comment l'utiliser. « C'est un aspect de l'affaire qui ne me concerne pas », finit-il par conclure.

Il traversait la chambre à coucher, lorsqu'il entendit la porte du garage se refermer. Quand il arriva au pied de l'escalier, Charlie la terreur était planté sous la lampe, au milieu du garage.

— J'ai pas fini avec toi, dit Charlie. Maintenant, mon garçon, après ce que tu as fait à Ed, je vais te sonner.

Johnny s'immobilisa, un pied sur la dernière marche et le regarda. Le mot qu'il venait de prononcer éveillait un écho lointain, mais il lui fallut une bonne minute pour faire le point. Ça lui vint tout d'un coup :

— *Sonner*. C'était le même mot, la même voix !

Il fit un pas, ôta sa veste et son revolver et les déposa sur la dernière marche.

— Vous avez fait du beau travail au motel, dit-il.

Charlie sourit.

— Tu aimes ça, mon joli ?

— J'te jure, t'as une technique bien au point.

— On va essayer un autre truc, annonça Charlie et, sur ces mots, il lança le pied droit en l'air comme s'il voulait faire une chandelle avec un ballon.

Mais, cette fois, il n'y avait pas de ballon. John Church attrapa le pied, le tordit et le souleva encore. Le fringant footballeur s'écrasa sur le ciment.

Quand il se releva, Johnny lui décocha un crochet du droit qui l'envoya à terre et l'aveugla. Cette fois-ci, Johnny était bien résolu à éviter les battoirs du gorille. Il le maintint à distance, en lui martelant la tête sans lui laisser le temps de souffler. Puis, au bout d'un moment, il se lassa du jeu et assomma Charlie d'un crochet du droit.

Quand Charlie rouvrit les yeux, Johnny était assis sur sa poitrine.

— Tu voulais aussi sonner Mitch Barry. J'étais au bout du fil quand tu lui as parlé. S'il faisait l'imbécile et allait chercher les flics, tu lui avais promis de le sonner pour de bon. Maintenant, mon vieux, est-ce que tu veux en tâter de nouveau ou est-ce que tu es disposé à causer ?

Charlie le regarda sous ses paupières tuméfiées et murmura faiblement :

— Causer...

— Qu'est-ce que tu vends, qui est-ce qui te paye ?

— J'étais adjoint du shérif, dit Charlie. Avec Ed, on s'est fait vider.

— Alors Beecroft vous a engagés pour surveiller la dame et quand elle s'est attaquée à Barry, vous avez pensé faire un peu de fric ? C'est bon, Charlie, où est le négatif ?

Charlie ferma les yeux :

— Sais pas, dit-il.

— Tu veux que je cogne ?

Charlie rouvrit les yeux :

— C'est Beecroft qui a le négatif, murmura-t-il.

Beecroft ! Johnny le regarda un instant, puis se releva.

— Si c'est un vanne, ça te coûtera chaud, lui dit-il.

Charlie grogna et se mit sur son séant. Il prit un mouchoir et se mit à tamponner son visage ensanglanté.

— C'est vrai, assura-t-il ; c'est Beecroft qui nous avait fait prendre la photo. Il en pinçait pour la fille. Il pensait la faire chanter avec cette photo, mais pas pour du fric, tu comprends ce que je veux dire. Il était amoureux d'elle. Nous avons proposé de partager avec lui, s'il nous donnait une épreuve pour asticoter Barry. Il a accepté, mais il nous a fait couper la tête de la souris ; alors, nous avons coupé celle de Barry aussi.

— Vous avez tiré combien d'épreuves ? demanda Johnny.

— Juste celle que je connais, dit Charlie. Beecroft l'a tirée chez lui, le soir où nous avons pris la photo. Quand nous avons coupé les têtes, il les a brûlées dans un cendrier.

Johnny reprit son veston et son revolver. Quand il ouvrit la porte du garage, un taxi, où se trouvait probablement Sprague ou Whitney,

arrivait dans l'allée. Johnny se retourna vers Charlie.

— Prends ton pote et grimpe dans le taxi. Vous pouvez filer, dit-il. Allez, *vite* !

« Et maintenant, songea-t-il, je crois que je viens d'avoir une idée formidable. »

* * *

Hamilton Sprague était descendu du taxi et, au moment où Johnny se dirigeait vers lui, un second taxi arriva avec Alan K. Whitney. En serrant la main de Sprague, Johnny vit Charlie aider son copain Ed à monter dans le premier taxi. Puis, il se présenta à Whitney, quinquagénaire grassouillet, à l'air doux et désespéré. A ce moment-là, Beecroft sortit de la voiture de Johnny pour voir ce qui se passait. Tandis que Johnny faisait les présentations, Mitch Barry arriva avec ses copains.

Lorsque Barry, l'air médusé, approcha du groupe, Johnny le présenta, puis conduisit tous ces messieurs à la porte de la maison rose et appuya sur le bouton du carillon.

M^{me} Taliaferro ouvrit presque immédiatement. Elle n'avait jamais semblé si belle et ce n'était pas peu dire. Dans la lumière tamisée du hall, sa froide beauté était extraordinaire. Son attitude était si calme et si majestueuse qu'il eut honte de ses chaussures poussiéreuses, de ses poings ensanglantés et de sa mise négligée.

— Messieurs..., articula M^{me} Taliaferro d'un ton pompeux, en l'excluant visiblement. (Elle ne s'adressait qu'aux quatre hommes derrière lui.) Je vous en prie, entrez.

Johnny les présenta tous les quatre à la maîtresse de maison. Quand ils furent au salon, M^{me} Taliaferro les fit asseoir et leur expliqua en quelques mots que sa fille Mira était tombée malade et que cette malheureuse et capricieuse créature avait fini par rentrer dans le sein de sa famille ; expression qui, de l'avis de Johnny, convenait particulièrement bien pour désigner cette famille exclusivement féminine et si bien balancée. Elles allaient l'emmenner en convalescence à la montagne ; M^{me} Taliaferro les pria de ne pas la juger trop durement, de ne pas la fatiguer en restant trop longtemps

avec elle et de ne rien dire qui pût la troubler.

Elle considéra un instant ces messieurs et reprit :

— Je pense que M. Beecroft devrait la voir le premier, puisqu'il est son avocat, puis M. Whitney, ensuite M. Barry et finalement M. Sprague.

Johnny, qui était resté debout, vit Beecroft bondir de son fauteuil, les yeux brillants, le visage tout congestionné. M^{me} Taliaferro l'accompagna au bout du corridor, en direction de la chambre donnant sur le patio. Le détective se demanda un instant pourquoi elle avait établi cet ordre de priorité. Il fit demi-tour, traversa le hall et sortit pour gagner sa voiture. Les gorilles de Mitch Barry avaient avancé la Cadillac qui se trouvait maintenant garée le long de l'allée : elle ne le gênait pas.

Johnny disposa sa voiture devant le garage et recula jusqu'à environ un mètre de celle de Beecroft. Il sortit, prit les clés de contact de Beecroft sur le tableau de bord et ouvrit le coffre. Puis il alla ouvrir la malle arrière de sa propre voiture. Quand il eut terminé la petite opération, il avait fait passer le cadavre dans le coffre de Beecroft. Tout en attendant, dans la pénombre du garage, Johnny se dit qu'on n'avait pas nécessairement besoin d'être de la police pour faire régner la justice.

Il attendit environ cinq minutes ; il entendit alors la porte d'entrée de la maison s'ouvrir et se refermer, puis des pas dans l'allée. C'était Beecroft. Johnny put l'entendre renifler et marmonner.

— Elle m'aimait vraiment *très* profondément, disait Beecroft, mais ce n'est pas possible. (Il sanglotait et lorsqu'il arriva à sa voiture, il se moucha.) Quel baiser ! murmura-t-il.

John Church sortit alors du garage et l'assomma d'un coup de poing. Il rattrapa le corps flasque et le traîna à l'intérieur du garage.

Il découvrit le négatif dans le portefeuille de Beecroft et le contempla une minute à la lueur de sa torche. Il vit les visages sombres, les chevelures blanches ; même sur le négatif, on pouvait sous l'air surpris, éberlué, de la jeune femme découvrir sa beauté, deviner sa singularité.

Beecroft commençait à gémir en reprenant connaissance. Johnny glissa le négatif dans sa poche et sortit.

Quand il fut de retour dans la villa rose, Whitney, qui avait des traces de rouge à lèvres sur la joue, commandait un taxi par téléphone. Des larmes ruisselaient sur sa figure. Barry avait disparu, et il vit M^{me} Taliaferro dans le corridor, à proximité de la porte qui menait à la chambre du patio.

Il se dirigea alors vers Hamilton Sprague, qui transpirait dans son fauteuil ; il lui donna le reçu pour la bague et lui indiqua le montant du prêt, mais Sprague était si nerveux et distrait qu'il n'eut pas l'impression d'être entendu. Whitney se trouvait dans le même état quand il sortit pour attendre son taxi dehors. Il lui dit qu'il le retrouverait plus tard au motel, mais Whitney ne lui adressa qu'un vague regard embué de larmes.

Il commençait lui-même à devenir nerveux. « Il n'y a plus que Sprague maintenant, songea-t-il, et puis, ça sera *mon* tour ! » Malgré la climatisation, il faisait chaud dans cette maison. Il fit les cent pas un moment, en surveillant le corridor et la porte de la chambre à coucher devant laquelle M^{me} Taliaferro, l'oreille tendue, montait la garde dans un fauteuil de rotin.

« Qu'est-ce qu'il fabriquait donc, Barry, à rester si longtemps là-dedans ? » Johnny se dirigea vers la grande porte blanche qui donnait sur la piscine et l'ouvrit. La brise était tombée, le ciel était clair et les étoiles se reflétaient dans l'eau. Au bout d'un moment, il sortit et alla se promener autour de la piscine, en traversant les rectangles de lumières projetés sur les dalles par les chambres des jumelles. Celles-ci avaient terminé leurs bagages et n'avaient plus qu'à transporter leur dernière valise ; ces pièces lui rappelaient les chambres d'hôtel, au moment où vous y jetez un dernier coup d'œil pour voir si vous n'avez rien oublié.

En retournant à la porte, il entendit la voix de M^{me} Taliaferro, et, lorsqu'il rentra, Barry sortait du corridor. Sa cravate était de travers, ses cheveux ébouriffés et il effaçait d'un air distrait, avec un mouchoir, le rouge à lèvres sur sa bouche.

— Vous n'auriez pas dû la retenir si longtemps ! s'écria M^{me} Taliaferro derrière lui ! Je suis sûre que vous l'avez fatiguée.

Elle s'arrêta à l'entrée du salon.

— Monsieur Sprague ! appela-t-elle.

Hamilton Sprague se leva en tremblant de son fauteuil.

Johnny rattrapa Barry, tandis que Sprague disparaissait avec M^{me} Taliaferro.

— Vous pouvez être tranquille, annonça-t-il à Barry.

Il lui tendit le négatif. Barry y jeta un coup d'œil, comprit de quoi il s'agissait et saisit alors ce qu'on venait de lui dire ; mais il était manifeste que rien ne pouvait lutter contre les effluves d'une aussi éclatante féminité qu'il traînait dans son sillage. « Il emporte jusqu'à son parfum ! » pensa Johnny.

— Eh bien, dit-il d'un ton qui ne cherchait plus à dissimuler son envie, vous m'avez l'air d'avoir obtenu un rapide échantillon de ce que vous n'aviez encore jamais réussi à décrocher !

Barry secoua la tête d'un air rêveur.

— Presque ! murmura-t-il. (Puis il parut sortir un peu de son rêve.) Mais rien à faire ! ajouta-t-il d'un ton triste et mélancolique.

— Elle attend peut-être simplement que le gars qui la botte se présente ! observa Johnny.

Mais il était certain que Barry ne l'avait pas entendu. La vedette se dirigeait déjà vers la porte.

Johnny s'était remis à transpirer, sachant que, dans quelques minutes, il entrerait dans cette chambre et qu'il la verrait vraiment. Cette perspective lui nouait les tripes. Il voyait s'évanouir sa lucidité, son sens critique. Et pourtant, il y avait quelque chose, il le sentait, qui exigeait toute sa sagacité ; une idée, ou peut-être des embryons d'idées, rôdaient aux frontières de sa conscience pour essayer d'éveiller son attention. C'était comme un dessin en pointillé. Le dessin lui échappait, et même le pointillé. Il avait pourtant le sentiment qu'il existait et qu'il l'avait vu.

Sur ces entrefaites, il entendit la porte du corridor s'ouvrir ; des pas s'avancèrent. Il vit Sprague, les yeux embués de larmes, qui essuyait ses lunettes. M^{me} Taliaferro parut. Elle le regarda et, d'une voix profonde et mesurée, elle prononça son nom.

A ce moment-là, tout le reste disparut, tout sauf ce qu'il allait voir quand il pénétrerait dans la chambre, au fond du corridor.

— Monsieur Church..., répéta M^{me} Taliaferro. (Quand il se dirigea vers elle, elle ne se retourna pas, comme elle l'avait fait avec

les autres, pour le conduire au bout du couloir.) Je suppose, lui dit-elle, que vous êtes maintenant convaincu, puisque tous vos clients le sont.

Il acquiesça lentement.

— C'est exact ; pour ce qui me concerne, je n'ai rien à redire.

— Dans ce cas, je ne vois pas pourquoi vous iriez voir Mira. Toute cette succession de visiteurs que vous avez convoqués l'a vraiment épuisée.

— Et pourtant, madame, reprit-il d'un air farouche, dussé-je avoir à affronter des mitrailleuses, j'irai la voir !

Elle le considéra un moment, puis elle s'écria à mi-voix :

— Mon Dieu ! mais vous êtes tombé amoureux d'elle, vous aussi, n'est-ce pas ? Vous, la grande brute sans cœur. Oh ! Alors que vous ne l'avez jamais vue. Oui, il vaut mieux que vous ne la voyiez jamais !

— Madame, dit-il, je vous en prie, laissez-moi passer !

A ces mots, la porte du corridor s'ouvrit et il *la* vit. Sa silhouette se découpait sur la lumière tamisée de la chambre. On eût dit que le visage de la photographie qu'il avait vue à Panamint Drive s'était animé. Il voyait les modelés de son corps se profiler à contre-jour sous son déshabillé blanc et la lumière se refléter sur ses cheveux noirs.

— Mère ! dit-elle. (Il n'avait jamais entendu voix plus magnifique, plus douce et pourtant si vibrante, et comme chamarrée d'hormones.) Je veux le voir, dit-elle, vraiment, j'y *tiens* beaucoup !

CHAPITRE XVII

Quand il entra dans la pièce, la porte du patio était ouverte et le parfum des fleurs d'oranger se confondait avec celui de Mira. On avait bien ramené ses bagages de Panamint Drive ; ils étaient là. Elle était étendue sur une chaise longue, des sandales dorées aux pieds. Elle portait un déshabillé de soie blanche et avait piqué une fleur d'oranger dans ses cheveux.

— Monsieur Church..., dit-elle d'une voix suave.

Son regard s'attachait au sien, comme si elle lui refusait le droit de regarder ailleurs, car de toute évidence, elle ne portait rien sous ce déshabillé ; avec son décolleté vertigineux qui descendait si bas et son dégrafé qui s'élançait effrontément si haut, ce déshabillé promettait à chaque instant de révéler absolument tout.

Il referma la porte et s'y adossa. Il en profita pour tirer le verrou.

— Je ne sais pas votre nom, dit-il. Je suppose que vous n'êtes pas M^{me} Whitney, puisque le mariage a été annulé. M^{me} Cheever, alors ?

— Appelez-moi Mira, dit-elle de sa voix si vibrante. (Elle déplaça légèrement les jambes et tapota la chaise longue.) Vous ne voulez pas vous asseoir ici ?

Il fit oui de la tête, mais il ne bougea pas tout de suite. Il lui fallait, avant de s'approcher, reprendre pour ainsi dire haleine, se remettre un peu du choc de la rencontre. Il s'aperçut alors que son visage avait les mêmes adorables contours que celui des autres Taliaferro. Elle avait le petit nez droit des jumelles, mais pourtant la bouche était différente, tout comme son allure, d'ailleurs, son expression, son âme... Tout était différent. Elle unissait, pensa-t-il, l'obscurité et la profondeur, la passion déchaînée et cette curieuse innocence qu'il avait remarquées sur la photographie. C'était bien là un esprit qui flambait de tout son éclat ; ce n'était plus l'ombre qu'il avait poursuivie ; un parfum envoûtant, un visage inoubliable capté par la pellicule, mais, cette fois, c'était un être de chair et de sang, une beauté vivante, une capiteuse vierge débordant de vitalité.

Elle le regardait pensivement, avec une moue amusée.

— Vous avez peur de moi ? demanda-t-elle.

Il s'approcha de la chaise longue.

— Oui, dit-il, vous voyez, j'ai fini par vous retrouver en partant de vos victimes.

Puis, une pensée lui traversa brusquement l'esprit ; il aurait dû y songer bien avant ! Il se demanda si c'était un des points du dessin qui allait apparaître un jour.

Elle tapota à nouveau la chaise longue :

— Je vous en prie, asseyez-vous. Je ne mords pas, Church. (Elle éclata de rire.) Excusez-moi, c'est ainsi que les jumelles vous appellent. Oh ! je vous connais bien, Church !

— Votre mère m'a dit que vous étiez malade, dit-il.

— Pas *tout* le temps, Church.

— Si vous êtes tuberculeuse comme elle l'a laissé entendre, comment se fait-il que vous embrassiez tous les hommes qui se présentent ?

Elle éclata d'un rire argentin ; ce fut l'une des musiques les plus enchanteresses qu'il eût jamais entendues. Ce fut seulement lorsque l'écho s'éteignit qu'il en saisit toute la tristesse.

— Voilà pourquoi vous avez peur de moi ! Vous croyez que je suis contagieuse !

— Et vous ne l'êtes vraiment pas ?

— Non. Croyez-moi, je ne le suis pas. Ecoutez, Church... j'ai bien fait une tuberculose, pas très grave. Mais je suis complètement guérie. C'était, il y a des années, en Suisse, et quand j'en suis sortie, ce fut comme une résurrection. Mais...

Elle s'arrêta, le regarda ; son visage était maintenant tout à fait marqué par le destin. Johnny tout, d'un coup, comprit tout ce que Hamilton Sprague avait essayé de lui expliquer.

— Pour ma mère, poursuivit-elle, c'est toujours comme si j'étais encore tuberculeuse, comme si j'étais toujours malade. J'avoue qu'il y a encore quelque chose d'étrange en moi. Peut-être mon métabolisme est-il différent du leur. Mon état relève peut-être de la psychiatrie, je

présente peut-être un cas de dédoublement de personnalité, etc. Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que pendant un moment, quelques heures ou quelques jours inoubliables je vis vraiment. Et puis, je ne vis plus du tout. Je suis assoupie. Je n'existe plus. Je suis peut-être la proie d'une autre, tout ce temps-là !

Elle fit un mouvement, attrapa la boîte de cigarettes à bouts dorés sur la table, à côté de la chaise longue ; le geste découvrit un sein ferme et adorable qui reprit sa place sous le déshabillé lorsqu'elle s'étendit. Il se leva, fit un pas et alluma sa cigarette.

— Vous comprenez ? demanda-t-elle.

— Un peu. (Il contempla les sandales dorées.) Je sais que vous ne ressemblez pas au reste de la famille. En tout cas, elles marchent pieds nus.

Elle lui prit la main et l'attira à côté d'elle.

— Oh ! Church ! dit-elle. Elles avaient raison ; vous n'êtes guère romanesque !

Il se mit à regarder ses propres mains, aux articulations ensanglantées. Elles gardaient encore la trace de la poussière rouge du canon.

— Je serais peut-être un peu plus romanesque si je faisais un brin de toilette, observa-t-il.

— Mon pauvre ami ! s'écria-t-elle. Comme elles vous ont fait courir. Vous ne trouvez pas que cette histoire de tombe était une idée magnifiquement macabre ? Et pourtant, vous n'y avez pas cru. Je peux vous l'avouer, Church : je vous admire. Les jumelles aussi.

— Je ne m'en suis guère aperçu, dit-il.

— Pauvres petites ! Ce ne sont pas vraiment les bécasses que vous pensez. Croyez-moi, elles ont leurs bons jours ; mais, naturellement, vous ne vous en apercevez pas. C'est mère qui les étouffe. Oh ! mon Dieu, elle est si sévère avec elles ! Elles sont tellement privées de toute joie ! Ce sont de vraies prisonnières, Church !

— Je me souviens d'avoir eu cette impression, dit-il.

Il ne voulait plus l'entendre parler des jumelles. Le sein surgit de nouveau, un bref instant, quand elle se pencha pour faire tomber les

cendres de sa cigarette. Johnny sentit sa gorge se serrer. Il parcourut des yeux tout le reste de son corps allongé si près de lui.

— Anne m'a avoué qu'elle avait un faible pour vous, poursuivit-elle. Lu est folle de Barry. Anne raconte que Lu faisait arrêter la voiture, chaque fois qu'elle passait devant la photo de Barry, à l'entrée du Nevada Grande ; elle restait là, à le dévorer des yeux.

— Il me semble que vous ne crachez pas sur Barry non plus, ne put-il s'empêcher de dire.

— Vous vous trompez, dit-elle. (Elle lui caressa le bras et le regarda entre ses cils noirs. Sous la lumière, il était impossible de deviner la nuance exacte de ses yeux.) Est-ce que vous êtes content de m'avoir trouvée, Church ?

— Oui, dit-il. C'est mon métier.

— C'est la seule raison ?

Leurs regards se rencontrèrent.

— Non, dit-il.

— Laquelle ?

— La curiosité.

— Pas davantage ?

— Si, dit-il lentement, davantage. J'ai vu cette photographie de vous dans votre appartement.

— Et *alors* ? murmura-t-elle.

— Alors, il *fallait* que je vous trouve.

— Vraiment ? (Elle avait écrasé sa cigarette dans le cendrier et sa main remontait vers l'épaule de Johnny.) *Pourquoi* fallait-il que vous me trouviez ? Vous savez que je suis redoutable, non ?

— Si.

— Et pourtant, vous risquiez de tomber *amoureux* de moi !

Il ne répondit rien. Il se pencha sur elle, la prit dans ses bras, plaqua ses lèvres sur cette bouche paradoxale, innocente et

voluptueuse et, l'instant d'après, il comprit vraiment ce que les autres voulaient dire. Ça n'était rien, tant qu'on ne l'avait pas embrassée.

C'était mieux qu'une longue lune de miel avec n'importe quelle autre femme.

Au bout d'un moment, il eut vaguement l'impression qu'on frappait à la porte. Il se dégagea et vit que ses mains avaient laissé des traces de sable rougeâtre sur la soie, sur sa peau.

— Ce n'est que mère, murmura-t-elle.

Elle se mit alors à crier, pour se faire entendre de l'autre côté de la porte :

— Je t'en prie, laisse-nous ! Nous avons une conversation très intéressante.

— Tu vas bien, oui ? demanda M^{me} Taliaferro.

— Bien sûr que je vais bien !

John Church se leva brusquement et se dirigea, tout étourdi et comme drogué, vers la salle de bains.

— Où allez-vous ? murmura Mira, furieuse. Revenez !

— Il *faut* que j'aille me laver les mains, dit-il.

Il ouvrit la porte, traversa le cabinet de toilette. Il vit alors que la porte de la salle de bains était entrouverte et que la pièce était éclairée. Dans l'interstice, il aperçut Lu toute nue, assise dans une bergère, face au miroir, qui se passait de la crème sur le visage. La silhouette de Mira bondit alors de la chaise longue ; elle lui saisit le bras. Il ferma la porte et se tourna vers elle. Il remarqua qu'en haut comme en bas les pans du déshabillé étaient strictement fermés.

— Lu voulait voir Barry ! murmura-t-elle.

— Ah ! fit-il.

Le pointillé se mit à danser devant ses yeux ; un tracé en ligne pleine se dessina, mais il ne pouvait vraiment croire au tableau qui s'ébauchait.

— Ne faites pas attention à elle ! Prenez-moi dans vos bras, supplia-t-elle.

Une fois de plus, elle se blottit contre Johnny, se plaqua sur lui de tout son long et dévora ses lèvres.

Ils restèrent ainsi un certain temps, au corps à corps, comme dans une prise de lutte, perdus dans leur étreinte, au milieu des gémissements de la dame. Finalement, il se mit à caresser son dos soyeux et sa main, lentement, presque à regret, s'éleva vers les épaules, s'arrêta pour épouser la douce cambrure de la nuque sous la chevelure noire et lustrée puis, poursuivant son ascension, s'égara au milieu des cheveux. Et quand, d'un geste doux mais résolu il tira, la chevelure tout entière lui resta dans la main.

CHAPITRE XVIII

Elle était plongée dans une telle extase, elle était tellement accaparée par la tendre volupté de cette étreinte passionnée que John ne remarqua pas qu'elle avait perdu sa chevelure noire. Mais, chez elle, la surprise, bien qu'à retardement, ne l'en frappa pas moins d'un coup au cœur. D'un bond, elle se rejeta en arrière, le regarda, de ses grands yeux gris-vert, tenir immobile la perruque noire à bout de bras. Puis, comme pour s'assurer vraiment de ce qu'elle avait perdu, elle passa les mains dans ses boucles châtain et finit par dire, mais cette fois avec la voix d'Anne :

— Eh bien, vous avez deviné !

Il eut d'abord envie de la gifler, mais elle se mit à parler et il y renonça, car il y avait en elle quelque chose qui lui inspirait plus de pitié pour elle que pour lui-même. Le pointillé était désormais recouvert d'un tracé continu. Le dessin était complet ; il chercha des cigarettes dans sa poche et alla s'abattre sur la chaise longue. Anne s'approcha et tomba à genoux devant lui, les larmes aux yeux.

— Je suis vraiment désolée, Church, dit-elle. Mais, en un sens, je préférerais que vous le sachiez car, voyez-vous, je suis tombée amoureuse de vous.

Il leva la tête :

— Quand donc ? demanda-t-il.

Un instant, cette nouvelle amortit le coup qu'il venait d'encaisser.

— Cet après-midi, précisa-t-elle, dans la voiture, en allant au canon. Je suis tombée amoureuse de votre nuque. Je ne voulais pas qu'après avoir jeté un coup d'œil sur la tombe vous disparaissiez pour de bon. J'ai essayé de vous souffler, de vous faire comprendre ce qui se passait.

— Quand vous avez fait allusion aux mirages ? dit-il.

— Oui. Et alors je vous ai lancé le regard de Mira, et j'ai imité sa voix. Mais je n'ai pas joué la comédie avec vous ce soir. Evidemment je ne pouvais pas laisser tomber Mira et renoncer à faire de mon

mieux. De toute façon, quand j'incarne Mira, je *suis* Mira.

— C'est alors que vous vivez vraiment votre vie ?

— Oui. Même si mère nous fait toujours prendre des vieux.

— Et Barry ?

— C'était une erreur. J'avais Sprague, mais mère avait un urgent besoin d'argent. C'était le tour de Lu de se faire passer pour Mira, et il fallait qu'elle fasse vite...

— Ah ! dit-il, je vois. Lu a été Mira pour Beecroft, pour Whitney et pour Barry. C'est elle qui divorçait et qui devait résider six semaines dans cet appartement.

— Oui, nous jouons toutes les deux Mira avec de légères différences d'interprétation. En tout cas, Lu se trouvait au Nevada Grande. Elle attendait un vieux quand Barry est arrivé. Lu ne regrettait rien, bien sûr. Et puis, ça pouvait aller, question fric.

Il approuva ; il se souvenait de l'intérêt que Lu avait manifesté pour la seconde voiture et pour Barry. Et maintenant, il était prêt à poser la question définitive :

— Où est Mira ? demanda-t-il.

Anne le regarda et, même sans perruque, il eut à nouveau l'illusion de ce visage marqué par le destin.

— Elle est morte, murmura-t-elle. Elle est morte de tuberculose et de désespoir, il y a huit ans, dans un sanatorium suisse. Aussitôt après avoir été plaquée par Cheever.

D'une voix bourrue, il lui dit alors :

— Comment est-ce que vous avez eu l'idée de jouer ainsi à Mira ? Vous croyez que ça lui ferait plaisir ?

— Bien sûr, dit-elle. Vous ne voyez pas que c'est une sorte d'immortalité ? Nous ne faisons rien dont elle pourrait rougir. Nous ne laissons jamais un homme, nous... *Jamais !* Même lorsque ça nous ferait plaisir. Nous ne pourrions pas, vous voyez. Jamais, quand nous sommes Mira. Nous aimions notre Mira, nous l'adorions tellement que nous l'imitions tout le temps. Nous lui ressemblions, sauf en ce qui concerne les cheveux et les yeux qu'elle avait noirs comme notre père.

Après sa mort, un jour que je m'amusais à l'imiter, simplement parce qu'elle me manquait tellement et que j'aurais voulu la voir revenir, mère a eu cette idée.

Elle s'arrêta et caressa du bout du doigt la main écorchée de Johnny.

— Comment avez-vous fait pour deviner ?

Au bout d'un moment, il observa pensivement :

— La clé de cette affaire, j'entends dans la mesure où vous autres, les dames Taliaferro, êtes dans le coup, ce fut toujours : la supercherie. Rien ne s'est jamais avéré tel qu'il semblait être de prime abord. Couvertures plus ou moins louches, mystifications, salades invraisemblables se sont succédées pour aboutir, finalement à ce cercueil vide.

— Rappelez-vous, dit-elle, que la première fois que vous êtes venu, Mira était censée n'être guère qu'une amie. Mère a pensé que si vous ne pouviez pas la retrouver, vous retourneriez à San Francisco et que nous serions débarrassées de vous. Elle cherchait désespérément de l'argent : nous venions d'apprendre les mesures prises par Whitney. Nous avons peur aussi à cause de cette photographie, et puis mère devait rembourser Gardelli. Si elle avait quitté la ville sans payer, elle n'aurait jamais pu retourner dans une salle de jeux car ça lui aurait valu une réputation trop fâcheuse. De plus, Gardelli aurait fort bien pu la liquider.

— Votre mère m'a fait filer par Sig, le premier jour, dit-il.

Elle acquiesça.

— Sig vous a vu monter chez Beecroft. Ensuite, il vous a suivi à l'appartement de Panamint Drive et, le soir, en rentrant, il a raconté que des types vous avaient emmené chez Barry. Quand vous êtes venu ici, le lendemain, et que vous avez parlé de chantage et de district attorney, nous ne comprenions pas ce qui se passait. Nous ne voulions pas la voir impliquée dans une affaire de ce genre. Il fallait que nous vous donnions certains apaisements pour que vous quittiez la ville. Le seul moyen qu'avait mère à ce moment-là de trouver assez d'argent pour rembourser Gardelli, c'était de lancer Mira sur quelqu'un de très riche.

— C'est ce qui explique la mise en scène avec le cercueil. Quand vous êtes rentrées, le soir, et que vous avez trouvé le mot de Sig, vous

avez aperçu la tâche sur le tapis. Vous avez fait le rapprochement et vous avez commencé à plier bagages.

— Et vous, reprit-elle, espèce de bourreau impitoyable, de limier sans cœur, vous êtes venu. Je n'ai pas bronché, certes, mais mon cœur battait. (Elle le regarda.) Church, murmura-t-elle en lui caressant du bout du doigt les jointures de la main, est-ce que vous les avez aimés, mes baisers ?

— Oui, certainement.

— Ils vous ont plu, je le sais bien, parce que vous pensiez que c'était elle que vous embrassiez. Mais vous voyez, en fait, c'était vraiment *moi* que vous étreigniez. C'étaient *mes* lèvres, *ma* passion, *mon* corps blotti dans vos bras. Oh ! Church, c'est toujours Mira. C'est toujours elle qu'on aime. Est-ce que personne ne peut donc m'aimer, moi ?

— Vous n'avez jamais eu de petits copains uniquement à vous ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Non. D'abord, mère ne le permet pas. Et puis, c'est difficile d'avoir des amis à soi quand on passe son temps à incarner Mira.

Il la regarda longuement et s'écria, tout apitoyé : « Mon Dieu ! » Il se leva, l'attira contre lui et l'étreignit de nouveau.

— Je vous en supplie, murmura-t-elle en se nichant dans ses bras : aimez-moi, Church !

— Oui, dit-il.

Et, lorsqu'il se remit à l'embrasser, il comprit que ce n'était nullement la perruque qui lui avait fait paraître si savoureux les baisers de la jeune fille. Sans compter que, maintenant qu'elle n'avait plus cet attirail, elle pouvait s'en donner à cœur joie.

Sur ces entrefaites, on frappa à la porte. M^{me} Taliaferro appela. Celle qui se trouvait dans ses bras redevint Mira une seconde et répondit sèchement à sa mère, sur le ton de Mira, de la laisser tranquille.

Quelques instants plus tard, la voix d'Anne murmura :

— Church, mon chéri, emmène-moi à San Francisco avec toi !

Il ne répondit rien sur le moment. Il réfléchit ; il était maintenant en mesure d'apprécier cette prière à son juste prix.

— Je t'en *supplie*...

— Non, dit-il enfin, ça ne servirait à rien.

— Pourquoi ?

— Si vous l'aviez vraiment enterrée là-bas, je crois que je t'aurais emmenée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire qu'elle est toute ta vie, tu le sais bien. Tu ne pourrais pas vivre sans elle, et, à côté de toi, moi, je ne pourrais jamais l'oublier.

— Tu voudrais bien l'oublier ?

Il chercha le commutateur, alluma et se leva.

— Je voudrais garder d'elle le souvenir que j'en ai eu, de prime abord.

— Inaccessible ?

— Oui, ce genre-là, admit-il. (Brusquement il se dirigea vers la porte.) Adieu, Anne !

— Adieu, Church ! murmura-t-elle au bout d'un moment, les larmes aux yeux.

Il se retourna vers la porte :

— Elle pourrait bien, elle aussi, me dire adieu, il me semble...

Il l'entendit alors s'approcher derrière lui et l'autre voix, l'inoubliable, appela doucement, mais avec des accents chargés de passion :

— Church !

Il se retourna et la revit, dressée dans la lumière, il revit aussi son visage au charme si troublant ; mais, cette fois, un éclair de triomphe étincelait dans ses yeux quand elle regarda Johnny.

— Vous ne m'oubliez jamais, dit-elle gravement. Vous ne m'oubliez jamais. Vous ne me posséderez jamais ! Jamais, Church, jusqu'au jour de votre mort !

Un long moment, il contempla le visage de la jeune fille et quand, finalement, il sortit, il était bien convaincu qu'elle avait dit vrai. Il passa devant M^{me} Taliaferro sans la voir. Elle allait dire quelque chose, mais elle vit son visage et se tut. Et ce fut alors comme si Mira s'en allait à sa suite, comme si Mira, la créature de rêve, à la fois adorable et navrante, entraînait avec lui dans la nuit du désert...

FIN